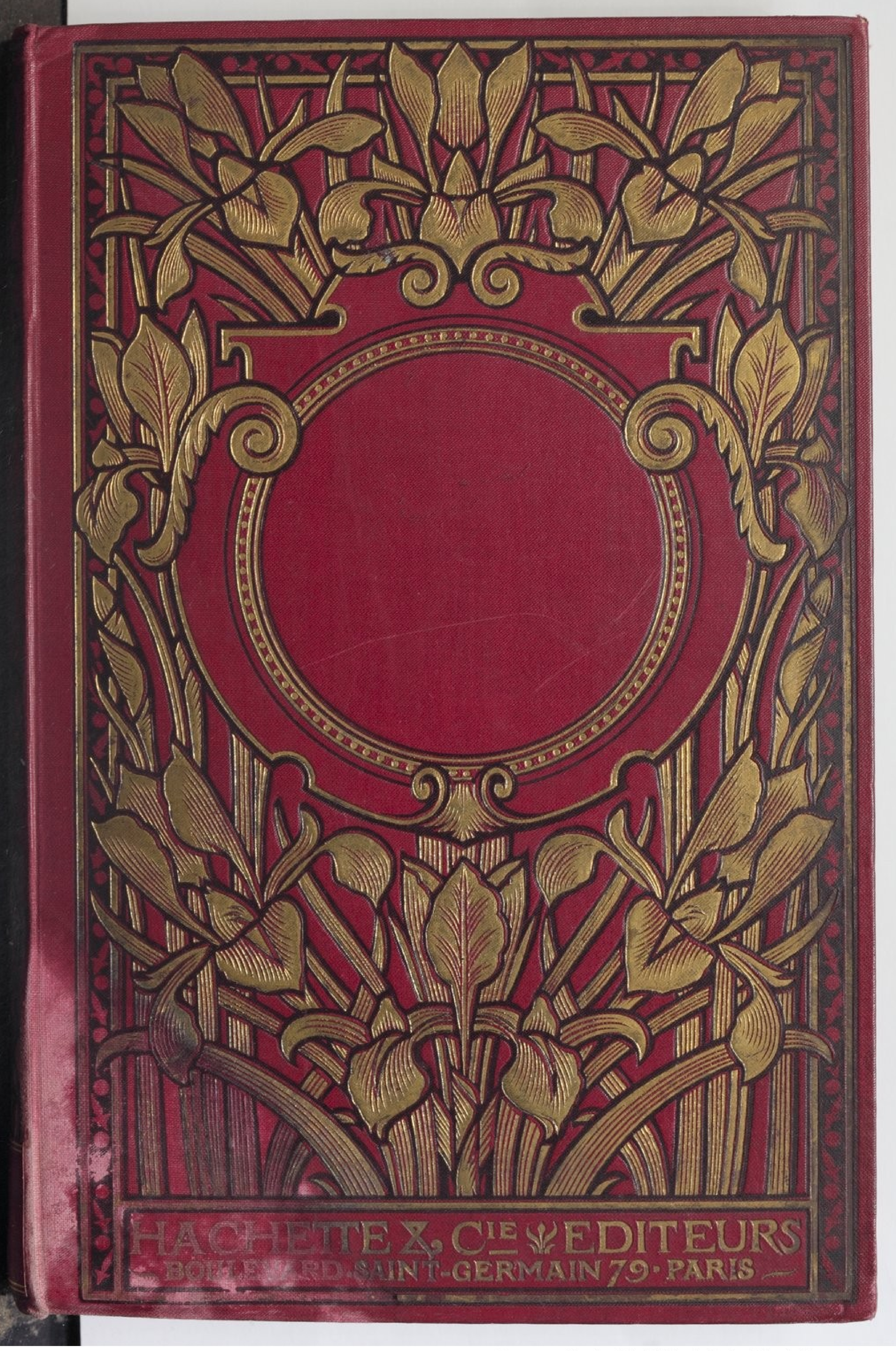


Les remords du docteur Ernster




HACHETTE & Cie EDITEURS
BOULEVARD SAINT-GERMAIN 79 · PARIS

2e PRIX trimestriel

ACCORDÉ A

Mlle Simonne du Costal

Paris, le 13 Avril 1907

L. Richard

LES REMORDS

DU

DOCTEUR ERNSTER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Illustrée de nombreuses gravures

DEUXIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8 JÉSUS

Chaque volume broché, 2 fr. 60. — Cartonnage maroquin, tr. dorées, 3 fr. 60.
Cart. percaline, tr. dorées, 3 fr. 90

La locataire des demoiselles Rocher.
Les millions de la tante zézé.
Le roman d'un cancre. 1 vol.
Les épreuves d'Étienne. 1 vol.
La famille Gaudry. 1 vol.
Second violon. 1 vol.
L'Oncle Placide.
Les Millions de la Tante Zézé.

TROISIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8 RAISIN

Chaque volume broché, 2 fr. — Cart. maroquin, 2 fr. 60. — Cart. percaline, tr. dorées, 3 fr.

Les remords du docteur Ernster. 1 vol.
Les certificats de François. 1 vol.
Le capitaine Bassinoire. 1 vol.
Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre. 1 vol.
Fausse route. 1 vol.

QUATRIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8

Chaque volume broché, 1 fr. 10. — Cart. maroquin, 1 fr. 35. — Cart. percaline, tr. dorées, 1 fr. 70.

Bonnes bêtes et bonnes gens. 1 vol.
Petits contes alsaciens. 1 vol.
Les gens de bonne volonté. 1 vol.
La nièce du capitaine. 1 vol.

CINQUIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8

Chaque volume cartonnage maroquin, tr. jaspées, 1 fr.

Contes sans malice. 1 vol.
Fillettes et garçons. 1 vol.
Chacun son idée. 1 vol.
Têtes sages et têtes folles. 1 vol.
Un peu partout. 1 vol.
Récits et menus propos. 1 vol.

SIXIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8

Chaque volume cartonnage maroquin, tr. jaspées, 80 cent.

Tout chemin mène-t-il a Rome? 1 vol.
Le fils de l'éclusier. 1 vol.

HUITIÈME SÉRIE — FORMAT IN-16

Chaque volume cartonnage maroquin, tr. rouges, 60 cent.

Le brin de fil. 1 vol.
Contes a Pierrot. 1 vol.
Contes a Jeannot. 1 vol.
Les aventures de Colin-Tampon. 1 vol.
A qui la faute? 1 vol.

NEUVIÈME SÉRIE — FORMAT IN-16

Chaque volume cartonnage tr. jaspées, 35 cent.

Paulette. 1 vol.
Un drôle d'oiseau. 1 vol.
La vocation de Paul Violet. 1 vol.
Le rêve de Françoise. 1 vol.

496-05. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-05.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

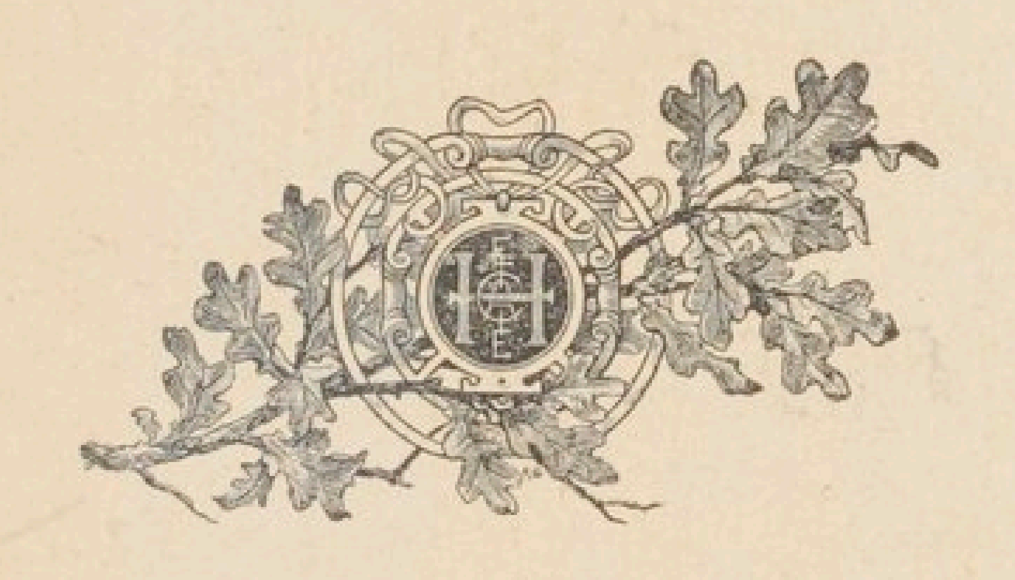
LES REMORDS
DU
DOCTEUR ERNSTER

PAR

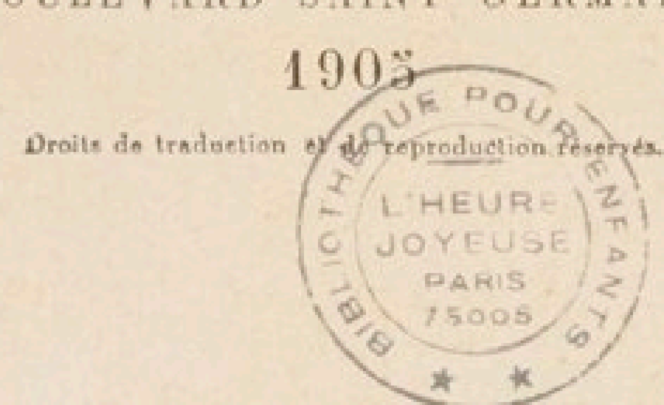
J. GIRARDIN

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 19 GRAVURES

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1905



LES

REMORDS DU DOCTEUR ERNSTER

I

Comme chacun le sait, l'Université du grand-duché de Münchhausen est organisée à la française. Elle a à sa tête un grand maître de l'Université qui a rang de ministre. Ce ministre réside dans un ministère où il y a beaucoup d'employés et beaucoup de cartons verts remplis de documents universitaires. L'Université de Münchhausen se subdivise en deux académies : 1° celle de Münchhausen; 2° celle de Ditto. Chacune de ces académies possède le nombre réglementaire de facultés, plus un certain nombre de facultés supplémentaires, créées au fur et à mesure « pour répondre aux besoins nouveaux d'une époque nouvelle », comme le dit fort doctement le texte des décrets de création. Les personnes curieuses de ces sortes de choses pourront, pour plus amples informations, consulter l'*Annuaire* du grand-duché de Münchhausen.

A la page 30 dudit *Annuaire*, ces personnes trouveront le nom du docteur Ernster, docteur en philosophie naturelle et en mathématiques transcendantes, et elles constateront que le docteur Ernster est chargé, à Münchhausen, du *Cours d'esthétique pratique, d'après les textes anciens et modernes.*

Mon nom est aussi dans l'*Annuaire*, et je suis collègue du docteur Ernster. Mais, comme mon nom importe peu à l'affaire, je m'abstiens de le faire connaître ici. Ce que je tiens à dire,

par exemple, c'est que je suis l'un des nombreux amis du docteur. Au fait, qui ne serait pas l'ami de notre bon Ernster? Je n'ai connu qu'une exception à ce que j'oserai appeler une règle générale. Cette exception, c'est notre collègue Würtz. Oui, pendant ses années de misanthropie, le docteur Würtz s'est tenu à l'écart. Mais, depuis sa conversion au bon sens et à la sociabilité, il a bien rattrapé le temps perdu.

Pourquoi nous aimons Ernster, je m'en vais vous le dire.

Il y a des gens qui sont foncièrement bons, mais que la nature a affligés d'un extérieur ingrat et déplaisant. Ceux-là, comme disait cet ancien, payent les intérêts de leur mauvaise mine. On ne revient sur leur compte que par expérience et par raisonnement. Certaines personnes même, tout en leur rendant justice, n'arrivent pas à les aimer comme ils méritent d'être aimés.

Il y en a d'autres, au contraire, dont l'extérieur aimable vous séduit à première vue. A l'user seulement, on découvre que leur fait n'est que bonne mine, que leur bonté n'est qu'apparente, banale et sans effet. Ceux-là, on ne tarde guère à les estimer ce qu'ils valent, et, par conséquent, à les mépriser et à les délaisser.

Le docteur Ernster était foncièrement bon, et sa bonté se reflétait sur son aimable physionomie.

II

Et non seulement il était bon de cœur et séduisant de physionomie, mais encore il avait l'air parfaitement heureux de vivre et de voir vivre tout ce qui a vie en ce monde. C'était une séduction de plus, et une grande séduction, qui ne manquait jamais son effet.

Nous aspirons tous au bonheur, c'est un fait qui n'a pas besoin d'être prouvé. « Le bonheur n'est pas de ce monde »,

c'est un axiome philosophique auquel l'ensemble des faits semble donner raison. Et cependant le docteur Ernster était heureux, incontestablement heureux. Et, ce qui paraîtra curieux pour quiconque connaît le fond de la nature humaine, tout le monde lui savait gré d'être heureux et de le paraître. Décidément, nous valons beaucoup mieux, nous autres simples bourgeois de Münchhausen, que ce haut et puissant personnage de l'antiquité, le Destin, puisqu'il faut l'appeler par son nom; car le Destin jalousait les mortels heureux, et n'avait pas honte d'user de sa puissance pour précipiter les heureux de ce monde dans les catastrophes les plus tragiques.

C'est qu'aussi le docteur Ernster n'avait le bonheur ni insolent ni égoïste : ni insolent, comme les parvenus qui narguent la foule; ni égoïste, comme le sage de Lucrèce qui regarde du haut de sa froide sérénité les luttes, les faiblesses et les malheurs de l'humanité.

Le docteur n'allait pas jusqu'à s'excuser d'être heureux, mais il ne s'était jamais targué de son bonheur, il n'en avait même jamais parlé. Il ne se désintéressait pas non plus des souffrances, des misères, des faiblesses d'autrui. Bien des gens auraient pu affirmer, sous la foi du serment, qu'on ne recourait jamais en vain à sa bourse, à ses conseils, à sa sympathie.

Le docteur avait eu sa part des douleurs humaines. Il avait perdu son père et sa mère, il avait perdu une fiancée, au souvenir de laquelle il était resté fidèle depuis vingt ans. Nous le connaissions trop bien pour croire que l'oubli eût accompli son œuvre dans cette âme d'élite, quel que fût le nombre des années écoulées. Alors comment expliquer cette sérénité inexplicable et cette joie de vivre, après que la mort lui avait ravi tout ce qui peut faire de la vie une bénédiction?

J'ai dit que j'étais son collègue, je puis ajouter que j'étais son disciple, en ce sens que j'assistais à son cours toutes les fois que cela m'était possible, c'est-à-dire quand mes heures de leçons ne coïncidaient pas avec les siennes.

Sous différentes formes, je lui ai entendu développer les pensées suivantes, qui, je le crois, peuvent donner la clef de toute son existence et dissiper tout mystère : « Mes amis, nous

allons chercher la vie dans les textes écrits qui peuvent sembler, à première vue, aussi morts et aussi froids que les feuilles d'antan. Mais la vie est partout, même dans la mort; car la mort n'est que le passage à une vie supérieure, où nous attendent ceux que nous avons aimés.... Nous sommes sur la terre, non en exil, mais en apprentissage. Mauvais apprenti, celui qui boude son métier. Ne boudons jamais le métier de vivre, qui, en somme, est un noble métier, et tirons-en non seulement la connaissance du métier, qui est requise de chacun pour passer maître, mais encore la joie qui vient de la connaissance acquise et du devoir accompli. Imitons l'apprenti légendaire du cordonnier Schnaps, qui travaillait, en sifflant et en chantant, « entre « un merle qu'il élevait en cage et un basilic qu'il cultivait en « pot », comme dit la chanson, et qui, toujours gai et toujours prêt à donner la riposte aux passants, n'en était que meilleur apprenti ! » — « Les causes de nos chagrins sont diverses et nombreuses, mais il n'est pas de douleur humaine qui ne soit tolérable au moment où nous recevons le coup, et « surmontable », grâce à l'action du temps et du courage, toutes les fois que cette douleur n'est pas *accompagnée d'un remords.... Je hais les remords*, a dit une Française de beaucoup de sens, Mme de Sévigné. Si j'ai bonne mémoire, Mme de Sévigné écrivait ces paroles à propos d'une vieille tante à elle, condamnée par les médecins, et qui n'en finissait point de mourir. Le désir de Mme de Sévigné l'emportait loin de la vieille tante, mais sa haine du remords la retenait auprès d'elle; elle eut patience et fit son devoir jusqu'au bout. En toute circonstance elle agissait de même; de là lui vient cette saine, robuste et franche gaieté qui la rapproche de nous autres bons bourgeois, toute grande dame qu'elle était; qui en fait, à deux cents ans de distance, notre contemporaine à nous autres gens du dix-neuvième siècle, et j'allais dire notre compatriote à nous autres Münchhausenois, qui aimons la paix du cœur et la franche gaieté.... » — « La gaieté, mes amis, est une vertu et une force pour les peuples comme pour les particuliers. Nos voisins d'outre-Rhin, les Français, ont fait de grandes choses; et là où ils ont le plus brillé, c'est quand ils ont eu l'héroïsme gai et boute-

en-train. Il y a dans leur langue une expression si familière que je ne devrais peut-être pas l'employer ici ; mais elle peint si bien le génie de la race, et elle vient si à point pour mon propos, que je la risque sans craindre de vous scandaliser : « Allons-y gaiement », disent-ils au moment de risquer leur vie ; et ils accomplissent gaiement des actes d'héroïsme.... »

Ici, par parenthèse, le docteur Ernster fut interrompu par une double salve d'applaudissements. Nos étudiants ne cachent pas leur sympathie pour la France ; et nous autres, gens plus mûrs, nous ne partageons point les préjugés et les haines que nourrit contre elle une partie de l'Allemagne.

III

Maintenant que j'ai fait connaître mes idées personnelles au sujet du docteur Ernster, il est juste que j'expose aussi celles des autres. L'opinion générale se résumait en ces termes : « C'est l'homme qui sait le mieux jouir de ce que l'on est convenu d'appeler *les petits bonheurs de la vie* ».

Les fumeurs lui faisaient un mérite de fumer avec conviction sa pipe de porcelaine, l'été à sa fenêtre, l'hiver au coin de son feu ; les buveurs de bière, de ne point mépriser la liqueur de Gambrinus lorsque, le samedi soir, il apportait son violon à la brasserie des *Armes de Münchhausen*, pour faire sa partie dans les concerts de la société des instruments à cordes ; les flâneurs, de flâner devant les magasins ; les badauds, de badauder devant les parades de la grande foire ; les marcheurs, de faire de longues courses à travers bois et à travers champs ; les alpinistes, de s'être montré au sommet du mont Blanc ; les artistes, d'aimer les arts et de s'y connaître ; les bibliomanes, de fréquenter la boutique de Beckhaus ; les célibataires, d'être garçon, encore qu'il le fût à son corps défendant ; les étudiants, d'être un professeur intéressant, de se renouveler sans cesse

par l'étude, et de ne jamais déconcerter un candidat les jours d'examen ; les gens du monde, d'aimer le monde, et enfin les vieilles douairières, de faire leur partie de whist toutes les fois que l'on avait besoin d'un quatrième.

Tout le monde l'appelait : « Notre ami », les étudiants entre eux, les professeurs et dignitaires entre eux, et aussi parlant à sa personne.

Le grand maître réunissait souvent, dans ses vastes salons, l'Université et les notables de Münchhausen. Nous l'aimions beaucoup, parce que c'était un excellent homme, juste, ferme et paternel à la fois. Comme il n'était point ministre politique, il était en place depuis quinze ans. Il nous connaissait tous et causait familièrement avec nous.

Un soir donc, après s'être assuré que tous ses hôtes s'adonnaient aux divertissements de leur choix, et qu'aucun d'eux n'était en danger de s'ennuyer, il se dirigea vers un petit salon où nous causions tranquillement entre amis. Il s'assit au milieu de nous, et dit gravement au docteur Ernster : « Notre ami, il me revient de plusieurs côtés que vous vous répétez un peu dans vos cours, et que le nombre de vos auditeurs va diminuant. Un petit congé d'un an....

— Monsieur le ministre, répondit tranquillement notre ami, ou vous êtes dans une profonde erreur, ou vous plaisantez simplement, malgré la solennité de votre ton et de vos manières. Je suis sûr de ne pas me répéter. D'un autre côté, sans faire le dénombrement de mes auditeurs, je puis voir sans lunettes que l'amphithéâtre est plein comme d'habitude. Je ne prendrai donc point de petit congé d'un an.

— Très bien ! mettons alors un petit congé de six mois.

— Je ne prendrai point de petit congé de six mois, riposta notre ami, toujours avec la même tranquillité.



Les fumeurs lui faisaient un mérite de fumer avec conviction sa pipe.

IV

« Quel crin ! » s'écria le grand maître, qui n'avait point peur des expressions familières, quand elles traduisaient fidèlement sa pensée. Après avoir prononcé ces deux mots avec énergie, il se prit les deux lèvres entre l'index et le pouce, pour s'empêcher de sourire. Mais, en dépit de ses efforts, ses yeux souriaient pendant qu'il nous regardait à la ronde, comme pour nous prendre à témoin de l'audace de notre ami en face de l'arbitre de ses destinées.

« N'est-ce pas ? » répondit notre ami en souriant.

Tout le cercle souriait. C'était si drôle de l'entendre comparer à un crin, lui précisément.

« Eh bien, docteur Ernster, reprit le grand maître aussi gravement qu'il put, puisque vous êtes sourd à la voix de la persuasion, on emploiera les grands moyens.

— Ah !

— Mon Dieu oui. On enverra les garçons du ministère faire du désordre à votre cours ; M. le recteur adressera un rapport au grand maître, et le grand maître suspendra le cours du docteur Ernster.

— Les étudiants, riposta notre ami, mettront les garçons du ministère à la porte, M. le recteur fera une enquête, et Votre Excellence en sera pour sa courte honte.

— Mais c'est de la bravade ! s'écria Son Excellence.

— Oh ! que non.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

— C'est de la confiance, la plus parfaite confiance dans mon droit et dans votre équité.

— Oh ! oh ! de la flagornerie !

— Ni bravade, ni flagornerie. Votre Excellence plaisante, et j'entre dans l'esprit de la chose ; voilà tout.

— Voilà tout! » répéta Son Excellence avec emphase. Puis, se déridant tout à coup : « Notre ami, dit-il, c'est bien rentré de piques; eh bien! quittons la plaisanterie, et parlons raison. Votre santé m'inquiète, le repos....

— Cherchez mieux, monsieur le ministre.

— Pardon, docteur Ernster, vous toussez; je vous ai entendu tousser tout à l'heure.

— Je ne tousse pas, monsièur le ministre, je toussaille, si j'ose m'exprimer ainsi; d'ailleurs, c'est pour mon plaisir, c'est pour faire comme tout le monde, comme vous-même; on sait que c'est la mode au commencement de chaque hiver.

— Eh bien, notre ami, je vais vous prendre par les sentiments.

— Prenez, monsieur le ministre, prenez.

— Le *privat-docent* qui double votre cours me fait pitié. Il parle dans le désert. C'est un chétif arbuste qui s'étiole à l'ombre de vos puissants rameaux. Il a du talent néanmoins, et si vous daigniez faire silence, je suis persuadé qu'on l'entendrait d'abord et qu'on l'écouterait ensuite. Il se ferait une clientèle, et il a besoin d'une clientèle pour vivre. Un an de silence et quelques auditeurs de moins l'année suivante, ce n'est pas la mort d'un homme, d'un homme comme vous. Quoi! vous hésitez?

— J'ai honte d'hésiter, reprit notre ami, mais, monsieur le ministre, je ne suis pas riche; je n'ai que mon traitement pour vivre, et un congé, dans les conditions les plus favorables, diminuera mon traitement de moitié. »

C'était la pure vérité; notre ami, s'il n'avait pensé qu'à lui-même et à son bien-être, aurait pu accumuler de belles économies. Mais il n'avait jamais rien amassé, les étudiants pauvres auraient pu dire pourquoi. Réduit à la moitié de son traitement, il aurait pu vivre, car ses goûts n'étaient pas dispendieux; mais il lui aurait fallu du même coup couper les vivres à quelques malheureux étudiants qui auraient été forcés de renoncer à leurs études et de quitter l'Université.

V

« On vous couvrira d'or! riposta le grand maître.

— Vous ne feriez pas cela, monsieur le ministre, les règlements s'y opposent.

— Nous verrons tout à l'heure. Est-ce votre seule objection?

— J'en ai une autre, répondit notre ami en rougissant.

— Voyons cette objection, dit le grand maître, qui se pencha en avant pour regarder notre ami de plus près. Il avait familièrement appuyé ses deux coudes sur ses genoux et rapproché ses deux mains, qu'il tapotait l'une contre l'autre, en mesure.

— Je crois être utile à mes auditeurs, je crois, je... suis sûr que je leur fais du bien.

— La modestie est la parure du mérite, dit le grand maître qui cessa de se tapoter le bout des doigts et porta vivement sa main droite à son menton. De sorte que vous vous croyez nécessaire.

— Il n'y a pas d'homme nécessaire, mais il y a des hommes utiles. Je suis fâché d'avoir à dire de moi que je suis utile, cela a mauvaise grâce et mauvais air. Mais je ne fais que répéter ce que vous avez eu l'obligeance de me dire vous-même il n'y a pas huit jours.

— Oh! quel malheur! s'écria le grand maître, voilà ma femme qui me fait signe et m'appelle à la rescousse. J'aurais tant aimé, notre ami, à vous tenir plus longtemps sur la sellette; vous y faites si bonne figure! Me voilà forcé d'abréger et d'aller droit au but. Oui, notre ami, vous êtes utile ici, je vous ai même dit : très utile; mais momentanément vous pouvez être plus utile, beaucoup plus utile ailleurs qu'ici. »

Du coup, le grand maître parlait sérieusement; il n'y avait pas à s'y méprendre. Et comme il avait baissé la voix, après

avoir jeté autour de lui un coup d'œil circonspect, nous rapprochâmes nos sièges du sien et nous nous penchâmes en avant, pour qu'il pût continuer de parler à voix basse.

« Il n'y a ici, dans ce coin, reprit le grand maître, que des membres de l'Université; je puis donc dire que nous sommes en famille. Messieurs, je vais parler comme en famille, en vous priant tous de considérer cet entretien comme confidentiel. Eh! qu'est-ce que c'est? »

Ces dernières paroles s'adressaient à un jeune homme roux, en irréprochable tenue de soirée, qui s'était approché de notre groupe, et qui, par discrétion, se tenait à trois pas, l'échine pliée en deux, le claque pressé sur son cœur, la bouche souriante, attendant le bon plaisir du grand maître. Le jeune homme roux était un des professeurs de la Faculté de médecine. Il s'appelait Hansdell; on le disait très ambitieux; dans tous les cas il professait un culte presque superstitieux pour les grands de la terre.

« Eh? reprit le grand maître, qu'y a-t-il, docteur Hansdell?

— Un message que Son Excellence hautement bien née, madame la grande maîtresse, m'a fait l'honneur de me confier.

— Ah! voyons ce message.

— Son Excellence hautement bien née, madame la grande maîtresse de l'Université, a organisé un whist d'honneur; les joueurs sont Mme la princesse Horta, Son Excellence l'ambassadeur d'Angleterre et Son Excellence l'ambassadeur d'Allemagne. Il manque un quatrième, et Son Excellence madame la grande maîtresse de l'Université prie Votre Excellence de vouloir bien faire le quatrième. »

Cette macédoine de titres pompeusement énumérés par le jeune homme roux fit sourire le grand maître, qui était la simplicité et la bonhomie en personne; néanmoins il reprit, avec toute la gravité convenable :

« Savez-vous, docteur Hansdell? eh bien, je vais à mon tour vous charger d'un contre-message. »

Le jeune homme roux s'inclina profondément pour montrer à quel point il ressentait l'honneur que l'autre voulait bien lui conférer en faisant de lui son porte-parole.

« Le fait est, docteur Hansdell, que ces messieurs et moi, sous le couvert d'une réunion consacrée au plaisir, nous traitons une affaire qui n'admet pas de délai, *une affaire d'État.* »

VI

Le jeune homme roux fit un salut plus profond encore que les précédents, et, quand il se fut décidé à redresser son échine, il nous jeta un regard de respectueuse envie. Une affaire d'État! songez donc.

Le grand maître reprit : « Savez-vous où est le herr lieutenant von Siegvalt? »

Le jeune homme roux fit passer prestement son claque de sa main droite dans sa main gauche, enfonça sa main droite dans la poche intérieure de son frac, en tira un petit écrin de chagrin noir, timbré aux armes du grand-duché, et tendit l'écrin au grand maître, en lui disant :

« Excellence, le hautement bien né lieutenant von Siegvalt a pris froid ce matin, à l'inauguration du nouveau Jardin d'enfants, qu'il présidait au lieu et place de Votre Excellence. J'ai l'honneur d'être son médecin ; il m'a fait appeler; je lui ai ordonné de prendre le lit et de transpirer à outrance, si j'ose m'exprimer ainsi. Au moment où j'allais le quitter, il m'a remis l'écrin où sont ses insignes, dans le cas où Votre Excellence aurait besoin de se faire représenter par une autre personne pendant la durée de son indisposition, qui, j'ose le dire, n'aura pas de suites.

— Très bien », répondit le grand maître.

Alors, ouvrant l'écrin, il en tira une rosette aux couleurs nationales, c'est-à-dire rouge et blanche. Cette décoration se prolongeait en un ruban moiré rouge et blanc, terminé par trois ornements d'or, un glaive, une palme et un lion.

« Mettez cela à votre boutonnière, dit-il au jeune homme roux, et soyez mon représentant à la table de whist.

— Excellence ! s'écria le jeune homme roux, un tel honneur ! à moi ! je suis confus,... je ne sais comment vous témoigner mon ravissement, mon extase....

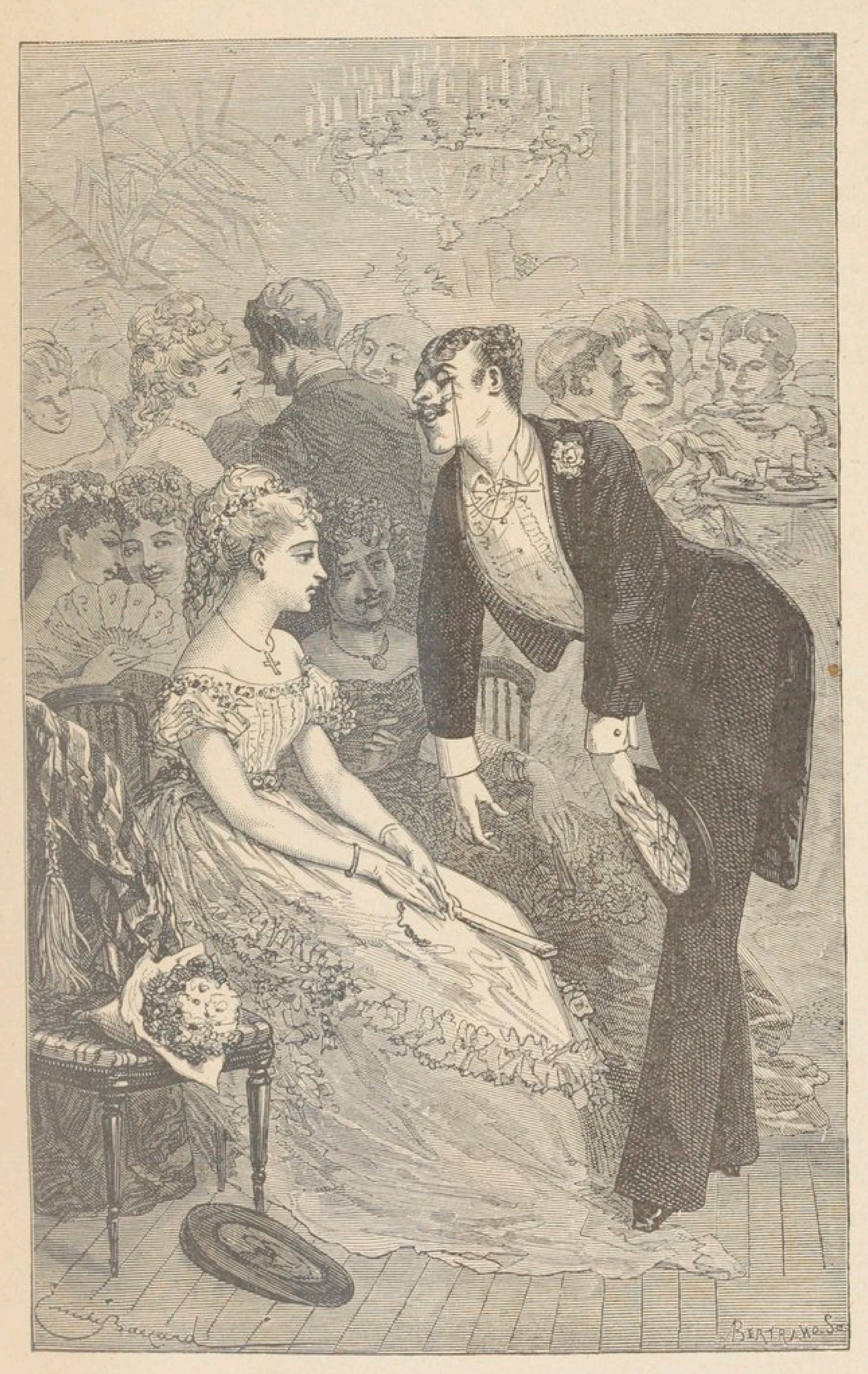
— Bon ! bon ! reprit tranquillement le grand maître pendant que le jeune homme roux, cramoisi d'orgueil et de joie, attachait à sa boutonnière la décoration rouge et blanche aux ornements d'or massif qui tremblaient au bout du ruban comme les ferrets d'une aiguillette.

Ayant salué cérémonieusement le grand maître, le jeune homme roux traversa la salon, la tête haute, les épaules effacées, la poitrine bombée, la pointe des pieds en dehors, tout fier d'avoir à remplacer le herr lieutenant von Siegvalt dans les fonctions de représentant officiel du grand maître de l'Université.

Le grand maître nous regarda avec une bonhomie malicieuse, et nous ne pûmes nous empêcher de sourire en voyant le lieutenant par intérim fouler le tapis d'un pas majestueux. Quelques-uns songèrent peut-être en leur for intérieur à l'âne chargé de reliques ; et j'avoue que moi j'y songeai, sans en rien dire à personne. Mais plus d'un, dans l'assistance, envia la bonne fortune du jeune homme roux, qui allait faire la « partie d'honneur » avec deux ambassadeurs et avec la princesse Horta, la propre sœur de Son Altesse sérénissime le grand duc de Münchhausen.

Et puis, parmi les invités, beaucoup étaient assez mal accommodés du côté de la fortune. Or on jouait gros jeu à la table d'honneur. Si le représentant de Son Excellence perdait, c'était Son Excellence qui supportait la perte ; en cas de gain, le représentant empochait la somme, quelle qu'elle fût. L'étiquette le voulait ainsi.

Pendant que le vice-lieutenant s'avançait à pas comptés vers la maîtresse de la maison, Mme la ministre de l'instruction publique lança à son mari ce que je me permettrai d'appeler un regard d'augure. Ce regard disait, aussi clairement qu'un regard humain peut le dire : « Gros paresseux (Son Excellence était rondelette de sa personne), voilà comme tu esquives les corvées solennelles ! Mais tu as bien raison, puisque tu le peux ».



Le vice-lieutenant s'avançait à pas comptés.

Un second regard, accompagné d'un petit mouvement de tête derrière l'éventail, désigna clairement certaine porte qui était derrière notre groupe, une porte peinte en blanc et réchampie de filets d'or. Cette porte donnait sur un couloir qui conduisait tout droit au cabinet du ministre.

« Hum ! » fit le ministre. Et il ajouta aussitôt : « Elle a raison ; deux soleils ne peuvent briller à la fois sur le même univers. Je suis de trop ici, il faut que je m'éclipse : qui m'aime me suive. »

Nous le suivîmes tous, en prenant des airs très affairés.

VII

Supposons, pour un instant, que ce véridique compte rendu des faits dont j'ai été témoin n'ait qu'un seul lecteur, je dis un seul ! Supposons encore que cet unique lecteur ne soit pas au courant des us et coutumes de notre grand-duché, il est de mon devoir strict de l'éclairer.

Dans le grand-duché, comme dans tout autre État, monarchique ou non, un ministre ne peut pas se trouver à la fois dans deux endroits différents. Il se peut qu'il ait à élaborer, dans le silence du cabinet, la solution de quelque question importante, à l'heure même où son devoir l'appellerait à honorer de sa présence les obsèques d'un grand homme, ou l'inauguration d'un monument national, ou celle d'un chemin de fer, ou une distribution de récompenses après une exposition artistique. Que fait-il alors ? Il court au plus pressé ; il s'enferme dans son cabinet et, la tête dans ses deux mains, médite, médite, médite la question dont la solution immédiate importe au bien, quelquefois au salut de l'État.

Pendant ce temps-là, son sosie, son *legatus a latere*, comme il est écrit dans les actes officiels, son *lieutenant*, comme on dit couramment, en vertu d'une fiction adoptée sans réserve, sans

restriction et sans critique, *vaut* le ministre lui-même; que dis-je? il *est* le ministre lui-même. Devant sa simple rosette, attachée à la boutonnière du simple et vulgaire et triste habit noir, toutes les portes s'ouvrent, tous les fronts s'inclinent, toutes les bouches sourient, les tambours battent aux champs, et les troupes présentent les armes. Le poste de *lieutenant* d'un ministre est fort recherché, non seulement à cause des honneurs que l'on rend à la personne du titulaire, mais aussi à cause des avantages et, comme on dit, des revenants-bons du métier : un traitement considérable, des relations fort étendues, une promotion tous les cinq ans dans l'ordre national, et, au bout de tout cela, une belle pension, avec le titre de conseiller aulique. Aussi les ministres se montrent-ils très sévères dans leur choix : le candidat doit être de bonne famille, bien élevé, muni du diplôme de docteur; il faut qu'il soit jeune et bien disant, et surtout vigoureux et bel homme. Un ministre ne serait pas flatté d'être représenté par un avorton, incapable de faire de beaux discours, d'improviser à l'occasion, et surtout de boire une foule de santés à la file, sans en avoir les idées moins claires et le pas moins assuré.

Le lieutenant von Siegvalt remplissait toutes ces conditions. Il était docteur en philosophie, parlait bien, buvait mieux encore; le grand maître l'aimait beaucoup.

VIII

Dès que nous fûmes dans le cabinet du ministre, le ministre sonna, et Pippermann apparut.

« Petit comité », lui dit le grand maître.

Pippermann savait ce que cela voulait dire. Il reparut bientôt, suivi de deux sous-ordres qui portaient des plateaux chargés de rafraîchissements et de boîtes de cigares.

Ayant veillé, en bon père de famille, à ce que chacun de ses

hôtes se servît selon ses goûts et se mît bien à son aise, le ministre alluma un gros cigare carré, but la moitié d'une chope, et dit, tout en fourgonnant dans des papiers qu'il avait devant lui, sur son bureau :

« Je crains d'avoir agi un peu à la légère.

— En quoi faisant? lui demanda le petit docteur Vischer. Ce n'est pas toujours en choisissant ces cigares et cette bière. Les cigares sont exquis; quant à la bière.... »

Le docteur Vischer termina cet éloge inachevé par une pantomime expressive qui en disait plus long qu'une fin de phrase. Il saisit sa chope, cacha son nez dedans, vida la seconde moitié de cette mesure de capacité, qui était considérable, s'essuya les moustaches et fit claquer sa langue.

Le ministre, les mains toujours affairées parmi ses paperasses, leva la tête et dit en souriant :

« Vischer, je vous ai toujours tenu pour un homme de goût. Vos éloges sont plus précieux que ceux d'un autre, et je puis les accepter sans fausse modestie, parce que.... Diable de lettre! je ne puis pas la retrouver,... je, je suis pourtant sûr que je l'avais là, à portée de la main.... Voyons donc! Voyons donc!... Vos éloges, Vischer, s'adressent à mon lieutenant; c'est lui qui a choisi la bière et les cigares, et le gaillard s'y entend. C'est justement à propos de von Siegvalt que je crains d'avoir agi un peu à la légère. Pour me débarrasser d'une corvée désagréable, j'ai confié ses insignes au premier venu; or ce premier venu est épris de la rosette, et, d'autre part, c'est lui qui soigne le titulaire. S'il allait administrer quelque potion diabolique à son patient, non pas pour le tuer, bien entendu, mais pour le retenir à la chambre une bonne petite semaine, pour le plaisir et l'honneur de me représenter; eh? Vischer, ne hérissez pas vos moustaches, vous voyez bien que je plaisante. Et pourtant je ne suis guère en humeur de plaisanter; car enfin, cette lettre, où a-t-elle pu se fourrer? En vérité, si je n'étais pas sûr de Pippermann comme de moi-même, je croirais que ce vieux drôle a fouillé dans mes papiers, pour vendre nos petits secrets à la Prusse.... Ah! sauvé! la voilà, enfin! »

Il éleva en l'air une lettre dépliée qui ressemblait à toutes les lettres dépliées.

IX

« Vous voyez bien cela ! s'écria-t-il. Oui, oui ! ce chiffon de papier qui n'a l'air de rien. Eh bien, si M. l'ambassadeur d'Allemagne en connaissait le contenu, il simulerait à l'instant une attaque d'apoplexie, pour quitter décemment la table de whist ; il se ferait emporter à son hôtel ; et une fois là, il ressusciterait incontinent pour envoyer une dépêche à Berlin. J'ai reçu cette lettre à quatre heures. A cinq heures, Son Altesse Sérénissime en avait connaissance. A cinq heures un quart (j'avais l'œil sur la pendule, par hasard), Son Altesse me dit :

« Agissez promptement ; vous avez carte blanche relativement au prix.

— Mais relativement au prix de quoi? demanda le docteur Vischer, qui était d'un naturel impatient.

— Écoutez la lecture que je m'en vais vous faire de cette lettre, et vous le saurez :

« A monsieur le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts du grand-duché de Münchhausen.

« Monsieur le ministre,

« Quoique j'habite la Sicile depuis vingt ans, je suis un enfant de Münchhausen, et mon vœu le plus cher est d'y passer la fin de ma vie. Je suis propriétaire, ici, d'une vigne où le dernier tremblement de terre a ouvert une fente considérable. Les pluies ont élargi cette fente et ont mis à nu un gisement considérable d'objets d'art, tels que statues, fûts et chapiteaux de

colonnes, et débris de toute espèce, d'un marbre qui me semble fort beau. En faisant des fouilles, s'il y a lieu, on trouvera encore d'autres objets, j'en suis persuadé; mais je ne suis pas assez riche pour perdre ma vigne à la fouiller, et je ne la fouillerai pas, à moins d'être sûr que je ne rejette pas le certain pour l'incertain. Je ne suis pas connaisseur, mon fils non plus, et nous sommes incapables de savoir si notre trésor est bien réellement un trésor.

« En l'état, pour éviter la curiosité des gens, le bavardage, les visites des Anglais armés de petits marteaux, et peut-être même les tracasseries des autorités locales, mon fils et moi, nous avons recouvert de sable, de terre et de détritus de toute espèce l'endroit de la crevasse où l'on pouvait apercevoir les objets susénoncés.

« Après nous être consultés longuement, mon fils et moi, nous avons décidé de vous écrire, en vous priant de nous envoyer (frais à notre charge, bien entendu) un vrai connaisseur, capable de nous dire si nos marbres sont d'une bonne époque, d'en fixer la valeur en monnaie courante, et assez honnête homme pour nous garder le secret, si vous n'accédez pas à la proposition que voici :

« Dans le cas où les objets auraient une grande valeur, une simple annonce dans les journaux suffirait pour faire accourir ici les représentants des États capables de dépenser beaucoup d'argent afin d'orner leurs musées. Mon intention est de ne recourir à cet expédient qu'à la dernière extrémité. Je voudrais, sans mettre personne dans la confidence, offrir à Son Altesse Sérénissime les objets susmentionnés, au prix qu'aurait fixé l'expert envoyé par vous. Je suis négociant et naturellement je désire gagner de l'argent : les affaires sont les affaires. Mais je suis également bon patriote, et pour faire profiter mon cher pays de l'aubaine, si aubaine il y a, je renonce à la surenchère que ne manqueraient pas de proposer les représentants de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne mis aux prises. »

Nous avions écouté sa lecture avec une attention profonde. Ernster avait de petits mouvements nerveux, comme un che-

val de bataille qui entend dans le lointain une sonnerie de trompettes.

« Messieurs, dit le grand maître avec une émotion visible, l'homme qui aura contribué à donner à son pays une pareille richesse aura bien mérité de sa patrie, de Son Altesse Sérénissime, de notre cher Musée grand-ducal, qui, il faut bien l'avouer, est un peu pauvre en sculptures antiques. Cet homme-là aura bien mérité de sa propre conscience. Et alors, Ernster, cet homme-là ce sera vous. Vous êtes ici l'autorité la plus compétente en matière d'art, et je ne connais pas de plus honnête homme que vous. Ernster, mon ami, vous ne direz pas non.

— Je ne dis pas non, répondit Ernster qui l'avait regardé, tout le temps de sa lecture, les lèvres frémissantes et les narines dilatées.

— Ce n'est pas assez de ne pas dire non, reprit vivement le grand maître d'une voix tremblante d'émotion. Il faut dire oui, pour me prouver, pour nous prouver à tous que vous n'hésitez pas, que vous ne perdez pas votre temps à faire des réflexions. Songez donc, notre ami, si la Prusse avait vent de l'affaire! Savez-vous ce qu'elle ferait, la Prusse? Elle nous couperait l'herbe sous le pied : la raison du plus fort est toujours la meilleure. Depuis que la Prusse a conquis le monde, à ce que dit tous les jours monsieur son ambassadeur, elle veut rayonner sur l'univers; elle veut faire de Berlin la capitale du monde. Malgré son économie proverbiale, elle jette littéralement l'or par les fenêtres pour entasser à Berlin les trésors de l'art antique. Oh! mon petit Ernster, ne vous faites pas son complice en lui donnant le temps de susciter des incidents diplomatiques, de faire peur aux gens, de les éblouir, de les fasciner avec son or. Dites-moi oui, bien vite.

— Je dis oui, répondit notre ami, du ton d'un homme bien décidé à ne pas laisser dépouiller Münchhausen au profit de Berlin.

X

— Merci ! mille fois merci ! s'écria le grand maître en lui serrant les deux mains dans les siennes. Je n'attendais pas moins de vous ! »

Par suite d'une réaction qui se produit fréquemment chez les gens profondément émus, le grand maître quitta brusquement le ton solennel pour retomber dans la plaisanterie.

« Et maintenant, dit-il, avouez, notre ami, que vous toussez et que vous avez besoin d'un congé pour aller vous refaire dans le Midi.

— Je l'avoue, répondit Ernster en souriant.

— On vous accordera ce congé, soyez tranquille. Ce ne sera pas long. Avouez encore, pendant que vous y êtes, que c'est un grand plaisir pour vous de laisser pour un an le champ libre à notre autre ami le *privat-docent*, et de lui donner lieu de se faire connaître et de gagner enfin sa pauvre vie.

— J'avoue cela encore ; oui, sérieusement, c'est pour moi une compensation au regret de quitter mon auditoire.

— Et vous partez ?

— Après-demain. Est-ce assez tôt ?

— Oh ! certainement. Mais, si la Prusse....

— Demain, alors. Seulement, accordez-moi la matinée, j'ai quelques petites affaires à régler. »

Nous pensâmes tous, le grand maître comme les autres, que notre ami songeait à ses pauvres protégés.

« Retournons-nous là-bas ? » demanda le grand maître en indiquant du pouce, par-dessus son épaule, la région des salons.

Il disait cela pour nous mettre à notre aise, mais on voyait bien qu'il n'enviait nullement au jeune homme roux les honneurs de la table de whist.

« Ma foi non ! répondit délibérément Vischer. On est très bien ici. Et puis, vous savez, nous fumâmes si consciencieusement que le cabinet de Votre Excellence est une vraie tabagie. Nous emporterions l'odeur du tabac dans les salons ; la princesse Horta ne dirait rien, elle est trop bien élevée pour rien dire, mais elle froncerait le nez, sans le vouloir et sans le savoir. Comme son auguste frère ne fume pas, elle est un peu sensitive en matière de tabac.... Ne pas fumer ! ajouta-t-il en chassant avec emphase une épaisse colonne de fumée, c'est le seul défaut que je connaisse à Son Altesse Sérénissime. »

Le grand maître, si j'ose parler ainsi, se tassa dans son fauteuil, avec le sentiment de bien-être que l'on éprouve quand on acquiert tout à coup la certitude que, pour une raison ou pour une autre, on va pouvoir rester chez soi à tisonner, en pantoufles, au lieu d'aller accomplir quelque corvée mondaine.

« Eh bien ! dit-il en jetant sur nous un regard circulaire de bienveillance paternelle, savez-vous ce que nous allons faire, mes bons amis ?

— Nous allons causer, boire de la bière et fumer, répondit Vischer.

— Nous allons ouvrir les fenêtres pour donner de l'air à la pièce, ajouta un autre.

— Nous allons, séance tenante, nous occuper du voyage de notre ami, reprit le grand maître.

— C'est cela, répondit le chœur.

— Article premier, dit le grand maître, qui veut me servir de secrétaire ?

— Moi, répondit immédiatement le docteur Kohl, qui n'avait encore ouvert la bouche que pour ingurgiter de petites gorgées de bière et pour émettre des spirales de fumée.

— Merci, docteur Kohl ; vous avez, pas loin de vous, tout ce qu'il faut pour écrire ; je m'en vais vous dicter, selon les formules officielles, la demande de congé de notre ami, qu'il voudra bien signer ensuite, puis la réponse du ministre compétent, que je signerai aussi, séance tenante : ce sera toujours cela de fait. »

La demande de congé et la réponse dûment signées et parafées, le grand maître ajouta :

« Docteur Vischer, vous trouverez un indicateur des chemins de fer sous cette pile de brochures. Oui, là où vous avez la main. Oh ! ne perdez pas votre temps à ramasser les brochures qui sont tombées, c'est l'affaire de Pippermann. Voulez-vous me passer l'indicateur, maintenant ? Ah ! Kohl, en faisant pivoter votre fauteuil sur un des pieds de derrière, oui, comme cela, vous êtes en face du gisement des atlas de géographie : voulez-vous en distribuer à ceux qui en voudront, pour dresser l'itinéraire de notre cher voyageur ? »

XI

Pendant quelques minutes on n'entendit qu'un froissement de feuilles tournées, feuilles d'indicateur et feuilles d'atlas. Sans prendre la peine d'ouvrir l'atlas qui lui était échu dans la distribution générale de tout à l'heure, le docteur Magnus, le plus célèbre géographe de toute l'Europe, écrivit au courant de la plume deux itinéraires sur deux feuilles de papier, qu'il posa sans rien dire sous les yeux du grand maître, à côté de l'indicateur.

« Oh ! » s'écria tout à coup le grand maître au milieu du silence général.

Nous levons tous les yeux et nous le regardons avec curiosité.

Le grand maître tenait dans la main droite l'itinéraire numéro deux, et ses yeux baissés, avec un rapide mouvement de va-et-vient, comparaient les renseignements de l'itinéraire avec ceux de l'indicateur.

« Oh ! répéta-t-il, ce que je vais dire est très mal, mais je ne puis pas m'empêcher de le dire. C'est plus fort que moi. La Prusse me talonne ; la Prusse me fait perdre la tête et le sen-

timent des convenances, de l'amitié, de tout. Notre ami, vous savez si je vous aime et si je vous estime; eh bien, je voudrais déjà vous savoir à cent lieues d'ici, en route pour la Sicile.

— Je comprends cette impatience, et j'avouerai que je la partage, répondit vivement notre ami.

— En partant dans la seconde moitié du jour, ajouta le grand maître, vous ne pouvez prendre que le train de 9 heures 15, et encore c'est un train omnibus. Tandis que si vous aviez pu confier à quelqu'un le soin de s'arranger avec vos... hem! avec vos fournisseurs, vous auriez pu prendre le train éclair de 8 heures 45 du matin. Vous hésitez, c'est très naturel; allons, ajouta-t-il avec un soupir de regret, n'en parlons plus.

— Parlons-en, au contraire, dit Ernster d'un ton bref et décidé. Voulez-vous vous charger de ces petits arrangements? me demanda-t-il en me regardant bien en face.

— Avec plaisir, répondis-je sans hésiter. Je dus rougir d'orgueil. C'était un si grand honneur qu'il me faisait de me choisir pour son confident! Je supposai d'abord qu'il s'adressait à moi de préférence parce que j'étais le plus jeune de la bande; il pensait sans doute que justement parce que j'étais jeune, les jeunes gens dont il s'occupait seraient moins gênés avec moi qu'avec un autre.

Le grand maître se leva, très ému, et tendit ses deux mains ouvertes à Ernster, qui les serra cordialement.

« Plus que jamais, dit le grand maître, vous méritez d'être appelé notre ami. Ernster, Ernster, Son Altesse Sérénissime sera instruite de ce que vous faites en ce moment, de votre dévouement. Réglons tout de suite la question du viatique; on ne se met pas en route sans argent. Son Altesse, ne s'attendant pas à une solution si prompte, ne m'a pas remis l'argent, et je n'ai pas songé à le lui demander. J'arrangerai cela avec elle, et en attendant.... Docteur Vischer, voudriez-vous avoir la complaisance de sonner Pippermann? »

Pippermann évoqué apparut.

« Informez-vous auprès du premier valet de chambre, dit le grand maître, si l'économe du ministère est encore dans les salons; faites-le prier de passer à mon cabinet, sans délai.

Ah! et puis faites-moi savoir si Son Altesse Mme la princesse Horta est partie. »

M. l'économe était parti de bonne heure, pour prendre le dernier train de banlieue; car il demeurait à la campagne. Son Altesse Mme la princesse Horta venait de se retirer, conduite à sa voiture par M. le vice-lieutenant Hansdell.

« Puisque la caisse du ministère nous est fermée, dit le grand maître, il nous faut recourir à la caisse de réserve. Un simple emprunt! J'ai la clef du coffre-fort. Ah! diable! je n'y songeais plus. Le ministre a une clef, c'est vrai, mais M. le contrôleur des ministères en a une seconde. Je ne puis pas ouvrir sans lui, et lui, il ne peut pas ouvrir sans moi. Sage précaution! sage précaution! mais gênante en ce moment. Dans tous les cas, nous sommes sûrs de trouver M. le contrôleur. C'est un des devoirs de sa charge d'être prêt à toute heure du jour et de la nuit. »

Le contrôleur des ministères avait quitté le bal vers minuit. L'huissier de garde déclara qu'il était retourné chez lui. Le ministre le fit mander pour affaire de service.

XII

En attendant son arrivée, nous allâmes faire un tour dans les salons.

« Oh! comme on a fumé! dit Mme la grande maîtresse de l'Université à son mari.

— Oui, pas mal, répondit le brave homme; mais, vous savez, ajouta-t-il en lui lançant un regard d'intelligence et en se frottant les mains, on fait quelquefois de très bonne besogne en fumant.

— Ah! et cette besogne?

— Secret d'État! Je vous laisse pour aller consoler M. l'ambassadeur d'Allemagne. Je vois, à son air renfrogné, qu'il a dû

perdre des sommes folles; et comme Hansdell fait la roue, je suppose que ces sommes folles ont passé de la poche de M. l'ambassadeur dans la sienne.

— Précisément. »

M. le grand maître réussit, à force de bonne grâce et de cajoleries, à ramener, momentanément du moins, le sourire sur les lèvres de M. l'ambassadeur. Et moi, je me disais, en voyant de loin cette petite scène si amusante, que dans les âmes les meilleures, comme celle par exemple de Son Excellence le grand maître, il y a toujours un petit coin de rouerie et de scélératesse.

M. l'ambassadeur se retira ; la plupart des invités se retirèrent. Enfin, M. le contrôleur des ministères arriva. Le grand maître l'emmena avec lui, notre ami les accompagna.

« Écoutez, me dit-il avant de les suivre, l'affaire d'argent sera vite réglée, puisque M. le contrôleur n'a qu'à signer sur le registre, au-dessous de l'indication de la somme empruntée; mais M. le ministre a quelques instructions à me donner. Voici la clef de mon appartement. Au lieu de bâiller ici sur une banquette en m'attendant, ayez la bonté de monter chez moi. Dites à mon domestique de préparer mes deux portemanteaux, et puis mettez-vous à l'aise. Votre pipe Wilhelmine est toujours accrochée au même clou. Vous savez où sont les cigares et les rafraîchissements. Mille pardons pour toute la peine que je vais vous donner,... oui, oui, je sais que je puis compter sur vous. Allons, à bientôt ! »

J'avais quitté Ernster à une heure du matin. Étendu dans son grand fauteuil, je m'occupais à voir le taciturne Iffland, son domestique, comprimer méthodiquement des effets et du linge dans les deux portemanteaux. Ayant décroché le manteau de fourrure, il me le montra sans rien dire; je fis de la tête un signe négatif, et il s'en alla flegmatiquement le remettre où il l'avait pris. Là se borna notre entretien. Quand notre ami rentra, j'avais bourré et fumé trois fois Wilhelmine, je n'eus donc pas besoin de regarder à la pendule pour savoir qu'il était deux heures et demie.

Iffland, debout devant les portemanteaux, les désigna d'un

signe de tête interrogatif; traduction : Est-ce bien cela? Notre ami lui répondit par un signe de tête affirmatif et le congédia du geste. Iffland salua profondément et se retira, sans demander la moindre explication.

« Je crois rêver, me dit notre ami en marchant de long en large et en s'arrêtant chaque fois qu'il passait devant moi. J'ai dans le cœur tant de sentiments qui se combattent, et dans la tête tant d'idées contradictoires, que je ne me sens pas dans mon état ordinaire. Je ne pouvais pas refuser, n'est-ce pas?

— Non, certes, vous ne pouviez pas refuser. Étant données les circonstances, c'était votre devoir d'accepter.

— Je le crois ; j'ai besoin de le croire.

— Et pourquoi donc avez-vous besoin de le croire ?

— Pourquoi? Mais pour légitimer à mes propres yeux la joie folle que j'éprouve à l'idée de voir l'Italie et la Sicile, et aussi pour me donner le courage de quitter, ne fût-ce que pour un temps, un pays où j'ai été si heureux ; de renoncer à mes plus chères habitudes, de laisser derrière moi mes meilleurs amis. Que de liens à rompre, et si brusquement ! Et puis, je hais les remords; et, dans tous les sens, j'éprouverais des remords si je n'avais l'assurance, la ferme assurance que j'accomplis un devoir tout en satisfaisant mes goûts. Pardonnez-moi cette explosion; j'en rougirais devant tout autre que vous. Tenez, parlons d'autre chose. »

Il me donna alors ses instructions et me remit l'argent nécessaire pour accomplir ma mission. Il n'y eut rien de nouveau pour moi, sinon les noms de ses protégés, dans les confidences qu'il fut obligé de me faire en rougissant. Je ne lui dis pas, bien entendu, que je l'avais deviné depuis longtemps, et que je n'étais pas le seul. La charité a sa pudeur, comme toutes les autres vertus ; elle veut bien se confier, en de rares occasions, dans les cas de force majeure ; mais elle n'aime pas à être devinée; sans cela, pourquoi se cacherait-elle? Je pus voir, à la somme que me confia notre ami, qu'il eût été fort en peine s'il lui avait fallu renoncer à la moitié de son traitement, comme le grand maître le lui avait proposé en plaisantant. La charité nous fait une loi d'obligation morale, à tous,

de donner aux pauvres le dixième de notre revenu ; le docteur Ernster leur en consacrait presque les cinq dixièmes. Je compris aussi (avec quel redoublement d'estime et d'affection !) pourquoi cet adorateur passionné du beau dans les œuvres de l'art et dans celles de la nature n'avait jamais vu l'Italie.

XIII

Je restai avec lui le temps seulement qu'il employa à parfaire l'œuvre si bien commencée par le silencieux Iffland. Il insistait pour me retenir, il avait tant de choses à me dire !

« Vous me les direz en chemin de fer, lui répondis-je ; je n'ai rien à faire demain, et je vous accompagnerai jusqu'à Ditto. Vous allez tâcher de dormir quelques heures, en prévision des fatigues du voyage. »

Alors seulement il me laissa aller.

Nous nous retrouvâmes le lendemain à la gare, un peu avant le passage du train éclair. Pour ne point donner l'éveil, il avait envoyé ses bagages de bonne heure. Iffland avait pris le billet et avait fait enregistrer les bagages longtemps à l'avance. Nous avions donc l'air de deux excursionnistes qui, n'ayant pas loin à aller, portent sur leur personne tout leur attirail de voyage.

Comme le train venait d'être signalé, Son Excellence l'ambassadeur d'Allemagne nous apparut, de l'autre côté de la voie, arrêté devant la barrière fermée. Il venait de faire, suivant son habitude, une promenade matinale à cheval.

Nous le saluâmes le plus naturellement du monde ; il nous rendit notre salut, et nous cria :

« Excursion ?

— Excursion à Ditto », lui répondis-je en souriant.

C'était la stricte vérité, en ce qui me concernait. Le train nous le cacha bientôt. Une minute après, nous passions lentement devant lui. Je m'étais mis à la portière, laissant notre

ami dans l'ombre, afin qu'il n'eût pas à payer de sa personne, dans le cas où M. l'ambassadeur d'Allemagne songerait à nous adresser d'autres questions.

M. l'ambassadeur d'Allemagne avait fort à faire pour maintenir son cheval, que le sifflement de la locomotive avait effrayé. Néanmoins, pour montrer qu'il avait l'esprit libre et qu'il était maître de sa monture, il m'adressa un petit signe familier avec sa cravache, et cria :

« Bon voyage ! bonne chance ! »

Comme j'avais l'esprit passablement troublé, je ne compris pas tout de suite ce que ces souhaits avaient de piquant et de comique, venant de lui. Mais plus tard, lorsqu'ils me revinrent à la mémoire et que je contai l'aventure au grand maître, il en rit aux larmes pendant plus de cinq minutes.

Nous avions beaucoup de choses à nous dire, Ernster et moi, et je lui faisais la conduite jusqu'à Ditto afin que nous pussions nous les dire. Mais, en dépit de nos efforts, nous avions le cœur si gros que nous parlâmes de choses indifférentes ; ou, parmi les sujets qui n'étaient pas absolument indifférents, nous n'abordâmes que ceux où le sentiment n'avait rien à voir.

Quand je consulte ma mémoire pour me rendre compte de ce que nous avons bien pu nous dire pendant ce trajet de deux heures, j'y retrouve en tout et pour tout les dernières instructions données à notre ami par le grand maître, au cours de leur dernière entrevue.

Par exemple, dans toutes ses correspondances, dépêches ou lettres, notre ami devait signer du nom de *Miller*, parce que, vous savez, les dépêches passent sous les yeux de tout le monde. Quant aux lettres, dame ! elles se perdent quelquefois, et il est probable que, dans ce cas, quelqu'un les trouve et en fait discrètement son profit : l'Allemagne a l'œil et la main partout !

A supposer que le trésor de notre compatriote de Sicile fût véritablement un trésor, peut-être l'évaluation du docteur Ernster s'élèverait-elle à un taux que ne pourrait solder la cassette particulière de Son Altesse Sérénissime ; alors, oh ! alors, le délégué de notre cher ministre avait mission de faire prévenir le ministère français, parce que, comme avait dit

Son Excellence, après le bonheur de posséder des chefs-d'œuvre, il y a encore celui de les contempler. Or nos bonnes gens de Münchhausen vont rarement à Berlin, et souvent à Paris.

Telles étaient les instructions du délégué, et tel fut le fond de notre conversation entre Münchhausen et Ditto. Joignez-y de longs intervalles de silence, pendant lesquels notre ami regardait par une portière et moi par l'autre, parce que nous n'osions pas nous regarder en face. Joignez-y enfin quelques remarques banales et sans intérêt sur le paysage, sur les châteaux et sur l'état de l'agriculture dans le grand-duché, et je puis affirmer que c'est tout. Et pourtant nos cœurs débordaient de tendresse, et jamais nous n'avions ressenti plus vivement à quel point nous étions amis.

A Ditto nous nous serrâmes assez stoïquement la main. Si j'avais osé, je me serais tout simplement jeté dans les bras du docteur Ernster, et peut-être avait-il, de son côté, une furieuse envie de se jeter dans les miens. Quoi qu'il en soit, nous nous serrâmes stoïquement la main. Le train l'emporta, et je suis persuadé qu'il broya du noir pendant de longues heures après notre séparation. Quant à moi, en attendant le train descendant, je m'en allai flâner à travers champs, non pas que le paysage eût pour moi beaucoup d'attrait, mais parce que, vous savez, quand on a le cœur bien gros, on aime mieux pleurer devant des haies et des saules que devant des hommes.

XIV

Deux fois, pendant le voyage du docteur Ernster, je reçus des dépêches rassurantes sur le compte du nommé Miller. Je me hâtai de les communiquer à notre excellent ministre. Notre excellent ministre, à son tour, me communiqua une dépêche de Miller, courte, mais bonne.

« Vu récolte (il était convenu que *notre* affaire était une affaire de vins) ; à en juger sur échantillons, c'est d'un cru supérieur. MILLER. »

Seconde dépêche, quinze jours plus tard :

« Vin de premier choix, mais coûtera cher. MILLER. »

Je m'attendais à voir M. le grand maître prendre un air désappointé, tout au moins sérieux. Il sourit avec complaisance, se frotta les mains, et me dit : « Si cher que coûte le vin, il sera pour notre cave.

— Mais, Excellence, s'il s'agit de millions?

— Nous payerons les millions.

— Est-ce que, vraiment, la cassette de Son Altesse Sérénissime...?

— Ni vous ni moi, mon ami, malgré notre admiration pour les éminentes vertus de Son Altesse, nous ne lui avons jamais rendu complètement justice. Malgré tous les encouragements qu'elle ne cesse de prodiguer aux artistes contemporains, elle a trouvé moyen, sans pressurer les contribuables, de constituer, en vue de quelque heureuse éventualité, un trésor des beaux-arts qui.... Comptez voir un peu les doigts de votre main gauche, rien que pour me faire plaisir. »

Je comptai les doigts de ma main gauche pour lui faire plaisir :

« Un, deux, trois. »

Arrivé à trois, je rougis de mon impétuosité, et je regardai timidement le grand maître.

« Pourquoi, me demanda-t-il en souriant, vous arrêtez-vous à trois?

— Quatre! »

Le cœur me bat.

« Cinq! »

Les oreilles me tintent. Je m'arrête, puisque aussi bien je n'ai que cinq doigts à la main gauche.

J'étais ahuri. Le grand maître contemplait mon ahurissement avec bonheur, avec délices.

« Que fait là votre main droite, pendante à votre côté? me demanda-t-il avec une sévérité comique.

— Mais, Excellence, je crois que vous vous moquez de moi.

— Je plaisante volontiers, me dit paternellement Son Excellence; et même les journaux de l'opposition me le reprochent assez souvent, sans amertume, du reste, car, grâce à Dieu, je ne suis pas un ministre politique. Mais rassemblez vos souvenirs, et dites-moi si vous m'avez jamais entendu plaisanter en matière de beaux-arts?

— Six! dis-je pour toute réponse en touchant le pouce de ma main droite avec l'index de ma main gauche.

— Sept, huit, neuf! ajouta vivement Son Excellence. Je vous fais grâce du petit doigt.

— Neuf millions! m'écriai-je.

— Neuf mil-li-ons! répéta Son Excellence avec emphase.

— Et Miller sait l'énorme crédit dont il dispose?

— Miller le sait.

— Alors nous sommes sauvés!

— Comme vous le dites, nous sommes sauvés! répéta Son Excellence en faisant le gros dos. Miller est un homme de jugement. Miller a parlé de deux ou trois millions, se réservant d'ajouter au fur et à mesure, s'il y avait lieu. Notre compatriote de là-bas, ébloui par les trois millions, avait perdu la tête et s'offrait de livrer le tout à forfait pour trois millions. Miller lui a dit :

« Livrez ce que j'ai estimé trois millions; s'il y a du surplus, tant mieux pour vous, sans compter le prix de la vigne. » J'attends les premiers envois. »

Et les premiers envois ne se firent pas attendre longtemps. Les caisses venaient de partout, excepté de Sicile. Il en vint de Naples, de Gênes, de Marseille, de Tunisie, d'Égypte. Elles étaient adressées tantôt à moi, tantôt à quelque autre affidé, jamais au ministre. Une fois bien et dûment livrées, on les transportait de nuit dans les caves et dans les réserves du Musée de sculpture. Nous en ouvrîmes quelques-unes en cati-

mini, pour voir la qualité de la récolte. J'ai vu, de mes yeux vu, Son Excellence tenir la chandelle, tandis que nous autres docteurs, en manches de chemise, nous manœuvrions le marteau, les tenailles, le ciseau à froid, le levier.

Une fois même, dans son impatience, Son Excellence mit habit bas et ne rougit nullement de faire le métier de déballeur.

XV

Il allait ensuite faire son rapport au grand-duc, et le grand-duc, comme Louis XIV, se plaignait de sa grandeur qui l'attachait au rivage. A la fin, il n'y tint plus, et une belle nuit, sous la conduite de Son Excellence, il vint contempler de ses yeux les trésors sans prix que je n'ai pas besoin de louer ici, puisque l'univers entier les a vus depuis, soit à Münchhausen, soit dans les albums de gravures ou de photographies.

Son Altesse Sérénissime ne renouvela pas son escapade, parce que, le lendemain, le premier gentilhomme de la garde-robe, homme épris de ses fonctions et singulièrement formaliste, faillit se trouver mal en découvrant que les vêtements de Son Altesse étaient souillés de plâtre, de terre, d'étoupe, de foin et de toiles d'araignée. Il allait faire un esclandre, ou tout au moins une enquête, quand le grand-duc lui imposa silence. Son Altesse fit des gorges chaudes de l'aventure avec la princesse Horta, qui était dans le secret, mais elle se tint pour avertie.

Le plus plaisant de l'affaire, c'est que M. l'ambassadeur d'Allemagne faisait grand bruit et grand fracas de quelques broutilles gréco-romaines qu'un Winckelmann de troisième ordre avait déterrées en Italie pour le compte de son gouvernement.

Et comment savions-nous que c'étaient des broutilles? Par une lettre d'Ernster, signée Ernster, où il nous parlait de ses

excursions en Italie. Toutes les lettres où il était question du fameux commerce de vins partaient de Sicile. Elles nous annonçaient l'envoi d'un tonneau marqué AC ou MK, et le tonneau (lisez la caisse) arrivait toujours, après avoir touché barre à l'un des endroits que j'ai indiqués. Puis les annonces de tonneaux cessaient pendant un certain temps, et alors nous recevions d'Italie des lettres où Ernster nous racontait ses joies et ses ravissements. Celles-là, on en parlait ouvertement devant M. l'ambassadeur d'Allemagne, et quelquefois même on lui en lisait des passages.

Nous nous demandions tout le temps comment des fouilles si considérables n'attiraient pas l'attention publique, et nous craignions à chaque instant de voir signaler le fait dans les journaux. Autre problème : Comment se faisait-il que les caisses fussent de provenances différentes? C'était un procédé fort ingénieux pour dépister les indiscrets; mais comment les expéditeurs s'y prenaient-ils?

Le prudent Miller n'en disait rien dans ses lettres, et il avait bien raison; quant à nous, nous nous perdions en conjectures. Nous n'eûmes la solution du problème qu'après le retour d'Ernster.

Quoique je sois né dans le grand-duché, je puis bien dire ici, sans être accusé de fanfaronnade, ce qui est de notoriété publique, à savoir que les indigènes ont une réputation méritée de finesse et d'ingéniosité. Établi en Sicile, et forcé de voyager souvent pour son commerce, notre compatriote de là-bas avait jugé prudent de se mettre en excellents termes avec les messieurs qui, sous le nom de brigands, lèvent par le pays des taxes extralégales, et dont les traits caractéristiques, quant à l'extérieur, sont le chapeau pointu et le tromblon évasé. En toute occasion, il les avait régalés au détriment de sa cave et au profit de sa sécurité personnelle. Bref, il s'était établi entre ces braves gens et lui un petit commerce de bons procédés.

Quand il s'était décidé à éventrer sa vigne, il avait prié ses amis de la montagne de venir un peu plus souvent lui rendre visite. Ils se rafraîchiraient, et même ils pourraient emporter



Il avait prié ses amis de la montagne de venir lui rendre visite.

avec eux, sur un mulet d'emprunt, quelque tonnelet des bons crus.

La vue des chapeaux pointus et des tromblons évasés avait suffi pour tenir à l'écart les simples curieux du pays et les Anglais, toujours munis de petits marteaux de géologues et d'une provision de papier à lettres destinée à leur correspondance avec le *Times*.

De brigand à contrebandier il n'y a que la main. Notre compatriote connaissait aussi bon nombre de contrebandiers sans ouvrage. Par amitié pour lui, et par amitié aussi pour les pièces d'or dont il n'était pas chiche, ayant carte blanche, ils transportaient ses caisses dans tous les ports imaginables. Pour les travaux d'excavation, il avait employé des Maltais, gens robustes, discrets, qui n'avaient pas le temps de voisiner, et qui d'ailleurs redoutaient la population du pays, au moins autant que la population redoutait les brigands.

XVI

La dernière lettre que nous reçûmes d'Ernster, avant son retour, était datée de Venise. N'ayant plus à se gêner, puisque son dernier envoi était en lieu de sûreté, il nous expliquait comment, dans l'intervalle des fouilles, il avait pu faire de longues excursions en Italie. Quand on avait mis au jour un certain nombre de morceaux, son compère le rappelait par dépêche « pour les intérêts de son commerce ». Il évaluait les trouvailles à leur prix marchand, les faisait emballer devant lui, et repartait, laissant l'homme à la vigne s'arranger avec ses amis de terre et de mer.

Il avait donc vu toute l'Italie! Aussi sa lettre respirait-elle, avec la joie d'avoir mené à bonne fin une entreprise hasardeuse, l'enthousiasme d'un ami du beau, qui vient de repaître ses yeux et son cœur de toutes les merveilles de la terre classique du beau.

Au jour et à l'heure qu'il avait fixés pour son retour, je me précipitai à la gare. Il n'était pas parmi les voyageurs qui descendirent du train. Craignant qu'il ne se fût endormi, ou qu'il n'eût été pris d'une indisposition subite, je visitai tous les wagons, sans voir dans aucun d'eux un seul voyageur qui, de près ou de loin, ressemblât à Ernster. Mon cœur se serra, et je rentrai précipitamment chez moi, espérant y trouver un télégramme qui m'expliquerait son retard.

Pas de télégramme; que faire? Je courus à son logement, espérant que son domestique avait été averti, et qu'il avait négligé de me prévenir.

« Votre maître? » criai-je à Iffland quand il m'eut ouvert la porte avec son flegme agaçant.

Iffland, tranquillement, d'un léger signe de tête en côté, me fit comprendre que son maître était là, dans son cabinet.

« Est-ce qu'il est malade? »

Signe de tête négatif.

« Quand est-il arrivé?

— Ce matin.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il a?

— Triste! »

Triste, lui! avec son caractère, et après la glorieuse campagne qu'il avait faite! Qu'est-ce que cela signifiait?

« Mais enfin, puis-je le voir? »

Iffland haussa les épaules; mais comme il ne me barrait pas le passage, je m'avançai vivement vers la porte, et je frappai deux coups avec impatience.

Je ne sais pas si quelqu'un me dit : « Entrez! » mais j'entrai quand même.

D'un seul coup d'œil je vis qu'il se passait quelque chose de grave.

La pipe favorite d'Ernster était à côté de son coude gauche, sur la table, bourrée par habitude, mais non allumée; nulle odeur de tabac dans la pièce; il n'avait pas fumé depuis le matin! Son chien Méphisto boudait dans un coin, comme un ami dont les avances ont été dédaignées; et cependant Ernster écrivait; or, toutes les fois qu'Ernster était occupé à lire ou à

écrire, Méphisto, la mâchoire inférieure posée sur son genou gauche, le regardait tout le temps de ses yeux clairs, clignotant quand il se sentait regardé, comme pour dire à son maître : « Est-ce que c'est amusant, ce que tu lis là ? » ou bien : « Ce que tu écris là, ça marche-t-il ? »

Donc, Ernster écrivait, rapidement, d'une main fiévreuse. Il était encore tout couvert de la poussière du voyage, il avait les sourcils contractés et les lèvres serrées. Évidemment il ne m'avait pas dit : « Entrez ! » car le bruit de la porte, quand je la refermai sur moi, ne le tira pas de sa préoccupation.

Je m'avançai jusqu'à lui et je lui posai la main sur le bras, en lui disant :

« Ernster, mon ami, qu'avez-vous ? vous souffrez ! »

Il tressaillit comme un homme qui sort d'un rêve, et se passa la main sur le front.

« Oui, je souffre, me répondit-il ; mais, mon Dieu ! quelle heure est-il donc ? Oh ! six heures, et moi qui ai oublié de vous faire prévenir. Pardonnez-moi, mon ami, pardonnez-moi ; je me suis oublié à écrire ce..., cette... chose ! ajouta-t-il avec l'impatience d'un homme habitué à trouver le mot propre et qui ne le trouve pas. Quel égoïste je suis ! pendant que j'étais là, essayant de me soulager le cœur, j'ai honteusement oublié mon meilleur ami.

XVII

— Vous n'êtes pas malade, mon ami ? lui demandai-je en le regardant avec inquiétude.

— Non, non, je ne suis pas malade de corps ; mais, voyez-vous, j'ai un remords, un grand remords, et je hais les remords. Mais, en vérité, je ne parle que de moi ; asseyez-vous. Comment allez-vous ? Pas très mal, à ce qu'il me semble. La vue de votre bonne figure me fait déjà du bien. J'aurais dû cou-

rir à vous tout de suite. Mais je suis si peu habitué au remords que je me suis sauvé dans ma tanière, comme une bête blessée, pour secouer ce qui me pèse tant. Voyons, encore une fois, comment allez-vous? Attendez, nous causerons mieux en fumant. »

Il se leva pour décrocher Wilhelmine, et parut surpris de ne pas trouver sa pipe à lui au râtelier. En regardant autour de lui, il l'aperçut toute bourrée sur la table, et se frappa le front. En m'apportant Wilhelmine, il remarqua Méphisto dans un coin.

« Méphisto, mon garçon, lui dit-il en se baissant pour caresser la pauvre bête, tu boudais donc! Il faut que je t'aie mal reçu; ou plutôt je ne me suis même pas aperçu que tu étais là. Pardonne-moi, mon vieux, ton maître est un égoïste qui oublie tous ses amis. »

Méphisto avait commencé par ramper sur le sol, comme un chien qui ne sait pas comment seront reçues ses avances; puis il s'était mis à frapper le plancher de sa queue; puis il m'avait regardé avec reconnaissance; avec reconnaissance, je l'affirme. Ses grands yeux mélancoliques me disaient :

« Tu as joliment bien fait de venir, sais-tu? »

Après m'avoir payé ce tribut de reconnaissance, Méphisto, d'un bond, se dressa sur ses pattes de derrière, appuya ses pattes de devant sur la poitrine d'Ernster, et lui lécha le bout du nez.

« Bien, Méphisto, dit Ernster, nous sommes contents de nous revoir! Et maintenant nous allons *faire amis*. »

M'ayant tendu ma pipe, il se rassit, et Méphisto *fit amis*, c'est-à-dire qu'il s'assit par terre, appuya sa mâchoire inférieure sur le genou d'Ernster et ne bougea plus.

« Et, reprit Ernster en prenant sa pipe, cette autre amie que j'ai négligée aussi. »

Quand nous eûmes allumé nos pipes, il sonna.

« Iff, dit-il, je n'y suis pour personne, et mon ami dîne avec moi. A moins, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, que vous n'ayez, comme on dit, un engagement antérieur.

— Je n'en ai pas, répondis-je, et quand même j'en aurais un, je me dégagerais à l'instant.

— Oh ! que c'est gentil ! s'écria-t-il en me serrant la main. Vous avez bien fait de venir ; je suis déjà un autre homme.

— Et vous serez tout à fait vous-même quand vous m'aurez dit ce qui vous a rendu si malheureux.

— C'est cependant une belle et douce chose que l'amitié ! reprit-il d'un ton grave et doux. Voyez quelle confiance elle inspire ! Si vous ne m'aviez pas prié de vous faire ma confession, c'est moi qui vous aurais demandé de l'écouter. Ah ! cher ami, que ne vous ai-je rencontré ce matin, au sortir de la gare !

— Mais, au fait, lui dis-je, puis-je vous demander pourquoi vous avez devancé de douze heures le moment de votre arrivée ?

— Vous dirai-je que j'étais impatient de vous voir ? Pourquoi ne le dirais-je pas, puisque c'est la pure vérité. Ne rougissez pas, car alors je vais être obligé de rougir aussi. Si j'étais impatient de vous voir, j'étais sûr que votre impatience égalait la mienne. Est-ce vrai ?

— Oui, mon ami, c'est vrai. Mais il y a là un mystère que je ne comprends pas.

— Quel mystère ?

— Quand vous êtes parti, avec cette intention dont je vous sais tant de gré, vous n'éprouviez donc pas ce remords qui semble vous avoir bouleversé ?

— Eh non ! je ne l'éprouvais pas.

— Alors c'est donc pendant le trajet que ce remords est tombé sur vous ?

— Comme la foudre, je puis bien le dire.

— Bon ! mais un remords suppose naturellement une faute commise. C'est donc en chemin de fer que vous l'avez commise ?

XVIII

— Pas le moins du monde.

— Alors je n'y suis plus du tout.

— Vous allez me comprendre. Supposez que vous soyez avocat ; supposez que vous ayez plaidé une cause, une cause sacrée. Vous l'avez plaidée au pied levé, avec négligence, et vous êtes parti, le cœur léger, pour un voyage d'agrément. Au retour de ce voyage, vous entendez parler de cette fameuse cause. Vous apprenez qu'elle est perdue, que, faute par vous d'avoir expliqué nettement votre pensée, des milliers d'innocents ont subi et subissent tous les jours les conséquences de votre légèreté, de votre inexcusable légèreté.

— Mais, mon ami, vous n'êtes pas avocat, que je sache.

— Je ne suis pas avocat de profession, c'est parfaitement vrai, mais je l'ai été une fois par occasion, à mon dam, comme vous allez le voir.... »

En ce moment, Iffland entre-bâilla la porte, passa sa tête par l'entre-bâillement, et regarda son maître en haussant par deux fois les sourcils. Traduction :

« Monsieur est servi ! »

Méphisto prit les devants.

« Dînons d'abord, me dit Ernster; aussi bien je commence à m'apercevoir que je n'ai pas déjeuné. Hé, Seigneur Dieu, je ne me suis pas même donné un coup de brosse. Excusez-moi, je reviens dans deux minutes. »

Il disparut dans son cabinet de toilette, où je l'entendis faire ses ablutions à grande eau. Je me creusais la tête pour deviner quelle était cette cause sacrée qu'il prétendait avoir perdue, et plus je cherchais, moins je trouvais, naturellement. Ernster reparut et me dit en souriant :

« Je rentre dans la vie civilisée ; par-dessus le marché, j'ai faim. C'est bon signe, n'est-ce pas? Maintenant, entre nous, comme je ne veux pas faire à Iffland le chagrin de le renvoyer de la salle à manger, et que je ne tiens pas, d'autre part, à raconter ma déconfiture devant lui, je vous demanderai d'avoir un peu de patience. Je lui dirai de servir le café dans mon cabinet de travail, et nous aurons toute la soirée devant nous.

— Accordé », lui répondis-je.

Là-dessus, nous passâmes dans la salle à manger. Méphisto était déjà installé à sa place, qui n'était pas à table, bien en-

tendu. A chaque repas, le méthodique Iffland étalait une natte de paille dans le fond de la salle. C'était la nappe de Méphisto. C'est là qu'on lui permettait de manger les os qu'il venait chercher très poliment, sur invitation, sans nul soupçon d'importunité ou de grossièreté.

L'usage de la natte de paille était de tradition dans la famille Ernster, depuis l'arrière-grand-père de mon ami, de même que l'usage des chiens bien élevés, répondant tous, à tour de rôle, au nom de Méphistophélès. Cet arrière-grand-père, qui s'appelait Wolfgang, comme Mozart, avait été l'ami intime de Gœthe. Il avait vécu très vieux, puisque notre ami l'avait connu dans son enfance. Il parlait volontiers de Pawolfgang ou Pawolf, comme on l'appelait dans la famille. Tous ces souvenirs me revinrent à l'esprit en l'espace d'une seconde, pendant que je regardais, avant de m'asseoir à table, un petit pastel qui représentait Pawolfgang, et auquel j'étais destiné à tourner le dos, une fois assis à ma place, en face de notre ami.

« Quelle aimable et douce physionomie! dis-je presque sans m'en apercevoir.

— N'est-ce pas? me répondit-il avec un sourire de satisfaction. Vous connaissez les deux autres portraits de Pawolfgang, je veux dire le croquis au crayon qui est à la tête de mon lit, et qui est signé Gœthe, et la peinture à l'huile que j'ai en face de moi, dans mon cabinet. Celui-ci est le moins précieux des trois comme objet d'art; mais je le préfère aux deux autres, en dépit de la signature de Gœthe et de celle d'Angelica Kauffmann que portent les autres. Celui-ci me représente mieux Pawolfgang tel que je l'ai connu, avec ses ailes de pigeon poudrées à frimas, ses yeux d'un bleu de pervenche, si doux et si profonds, et ses lèvres si souriantes et si bonnes, quoique un peu minces. »

XIX

Comme il s'aperçut que mes yeux allaient du portrait de Pawolfgang à sa propre figure, et de sa figure au portrait :

« Oh! me dit-il, vous cherchez une ressemblance entre mon arrière-grand-père et moi : vous devez voir qu'il n'y en a aucune, sauf ce que l'on appelle vulgairement l'air de famille.

— Il est très prononcé, dans tous les cas.

— Oui, le pauvre André le trouvait aussi », ajouta-t-il avec un soupir.

Le « pauvre André », mort depuis cinq ou six ans, avait été le seul ami intime de « notre ami », et le seul de tous très probablement qui se fût jamais assis à la table d'Ernster, car Ernster menait une vie d'anachorète.

Pour la première fois, depuis le moment où j'avais trouvé Ernster en train d'écrire à côté de sa pipe non allumée, il me vint à l'esprit que par le seul fait de m'inviter à dîner il m'avait conféré le titre d'ami intime. Ce titre, d'ailleurs, il me semblait bien que j'y avais quelque droit, depuis le jour où il m'avait fait, pour ainsi dire, une déclaration d'amitié, en me confiant le secret de ses charités, et en me chargeant d'être, pendant son absence, son *legatus a latere*.

« Ce n'est guère l'usage, reprit-il en me servant, de placer des portraits dans une salle à manger, mais je ne suis pas mondain, et je ne reçois dans cette pièce que des amis intimes. »

Je pensai au « pauvre André », qui avait été de son vivant le docteur Eckermann, physiologiste célèbre et poète très distingué. En songeant au pauvre André, dont j'avais été un peu jaloux autrefois, et dont j'occupais la place aujourd'hui, je lançai à « notre ami » un regard de reconnaissance.

« Et puis, reprit Ernster, Pawolfgang a le droit de régner dans toute ma maison, comme son souvenir remplit tout mon

cœur et le remplira jusqu'à la dernière minute de ma vie. Mon grand-père, mon père et ma mère sont morts jeunes. Pawolfgang a été pour moi un père, et je puis bien dire une mère. C'est lui qui a fait de moi ce que je suis.

— Ce devait être un homme bien distingué ! » repris-je étourdiment.

J'aurais donné beaucoup pour avoir réfléchi avant de parler. Ma phrase, très simple et très naturelle par elle-même, si elle fût venue à un meilleur moment, semblait tirer une conclusion des derniers mots d'Ernster, et cette conclusion se trouvait être un compliment à brûle-pourpoint.

Ernster parut embarrassé, autant pour moi que pour lui-même. Je venais de commettre un de ces petits solécismes de conduite qui font toujours souffrir les amis présents. Dans sa conception très délicate de l'amitié, il trouvait les compliments déplacés entre personnes qui s'aiment, s'estiment et se respectent assez pour se dire amies.

Je baissai le nez sur mon assiette. Il me sembla que, derrière moi, les yeux de pervenche de Pawolfgang me lançaient des regards de reproche.

« C'est selon comme vous l'entendez », me dit Ernster du ton le plus simple.

Il m'avait pardonné ; j'osai lever les yeux sur lui.

« Pour pénétrer dans l'intimité de Gœthe, repris-je en saisissant la perche qu'il me tendait si charitablement, il fallait que ce fût un homme supérieur, très intelligent, très instruit. Voilà ce que je voulais dire. Qui se ressemble s'assemble.

— Vous oubliez la loi des contrastes, riposta Ernster. Mon arrière-grand-père n'était supérieur ni par l'instruction ni même par l'intelligence ; toute sa supériorité lui venait de son cœur. Gœthe l'avait deviné tout de suite avec sa pénétration d'homme de génie. Il honorait en mon arrière-grand-père l'idéal de la bonté humaine ; il jouissait de cette bonté en artiste, et j'ai lieu de croire qu'il en abusait quelquefois en grand homme. En effet, il arrive aux grands hommes d'être absorbants et égoïstes. »

XX

Il y eut un moment de silence. On n'entendait que le bruit de nos fourchettes et de formidables croc! croc! croc! qui partaient du coin où, sur sa natte de paille, Méphisto était en train de faire justice d'un os un peu dur.

Iffland, raide et immobile, surveillait silencieusement nos faits et gestes, tout prêt à intervenir pour nous épargner la peine de requérir ses services. Je remarquai qu'il me regardait avec bienveillance ; et même je crus voir un fantôme de sourire hanter ses lèvres sévères. Le fantôme s'évanouit sans laisser de traces, comme s'évanouissent tous les fantômes, quand on les regarde. Peut-être le rigide Iffland considérait-il le fait de sourire comme un acte de légèreté et comme un manque de respect.

Je me figurai que le rigide Iffland, tout comme ce bon garçon de Méphisto, me savait gré d'avoir ranimé son maître, et qu'il me tenait pour quelqu'un depuis que j'avais été introduit dans le *sanctum sanctorum*, je veux dire la salle à manger.

Cette idée, vraie ou fausse, me donna du courage.

« Ernster, dis-je à mon amphitryon, je dois avouer que vous avez singulièrement piqué ma curiosité.

— En quoi, mon ami ?

— Puis-je vous demander comment s'y est pris l'excellent homme dont nous parlions tout à l'heure, pour faire de vous ce que vous êtes. Il avait certainement une méthode.

— Une méthode! oh! que non! La méthode est quelque chose d'exigeant, de sévère, de compassé et d'inflexible. Une méthode aboutit à un programme, et un programme, le même pour toutes les intelligences, j'entends celles des maîtres et celles des disciples, ne tient aucun compte des mouvements toujours imprévus, de la nature vivante et agissante de l'esprit

des enfants. Je ne veux pas cependant dire de mal des programmes, et je sais qu'ils ont leur bon côté. Ils guident les pédagogues inexpérimentés, mais ils gêneraient singulièrement les hommes d'expérience et de savoir, s'il n'était pas convenu d'avance que les programmes sont faits pour être interprétés. Vous me trouvez peut-être un peu sévère pour les programmes, c'est qu'aussi.... »

Il s'arrêta brusquement; je pensai que la présence d'Iffland l'avait empêché d'achever sa pensée. Aussi je n'eus garde de le presser. Il reprit aussitôt:

« Je vais me borner à citer les faits; vous en tirerez telle méthode qu'il vous plaira.

« Du plus loin qu'il me souvienne, je me vois dans une grande maison, qui avait un grand jardin. En réalité la maison était étroite et le jardin deux fois grand comme cette salle à manger; mais je vous donne mes impressions d'enfant. Il y avait avec moi, dans cette maison, un grand vieillard à figure douce et souriante, mon arrière-grand-père; il y avait aussi sa belle-fille, ma grand'mère, qui, je crois, n'aimait pas beaucoup les petits garçons; elle n'était pas méchante avec moi, mais elle ne s'occupait pas de moi; il y avait enfin une petite servante très bonne et très dévouée, et un chien qui s'appelait Méphisto. J'aimais beaucoup Méphisto et la petite servante, mais pas tant que mon arrière-grand-père. J'étais toujours avec lui; il m'emmenait partout; c'était comme une mère pour moi; il en avait la tendresse, la patience et aussi l'ingéniosité.

« C'est lui qui m'a appris à lire et à écrire. Où? comment? par quels procédés? je n'en ai pas la moindre souvenance; ses enseignements étaient probablement mêlés à mes jeux, car il ne me reste de cette époque de ma vie qu'un souvenir confus, mais charmant. »

XXI

« Un jour, je jouais au sable dans le petit jardin. Mon arrière-grand-père, assis sur l'unique banc de bois, prenait un petit air de soleil. Je le vois encore, sa canne entre ses jambes écartées, les deux mains sur la pomme d'argent, le menton sur les mains. Chaque fois que je levais les yeux sur lui, il me souriait.

« Tout à coup je me levai, et je fis trois pas du côté du tonneau qui recevait l'eau de pluie. Un insecte brillant se dirigeait du côté du tonneau, de toute la vitesse de ses pattes. Moitié par étourderie, moitié par cet instinct pervers des enfants qui les porte à abuser de leur force aux dépens des faibles, je m'étais mis en tête de contrecarrer l'insecte dans ses projets, et de l'empêcher d'arriver au but qu'il paraissait si pressé d'atteindre.

« Je lui coupai la retraite, et me plantai résolument entre le tonneau et lui. Il parut surpris, hésita, recula même ; mais il revint sur ses pas et se mit en devoir de tourner l'obstacle qu'il ne pouvait ni renverser ni franchir. Mais, partout où il allait, il rencontrait la pointe d'un de mes souliers. Sa constance finit par me lasser ; et puis le jeu avait cessé de me plaire.

« — Oh ! m'écriai-je, tu vas bien voir à la fin qui est-ce qui « est le maître ici, méchante bête ! Pawolfgang, veux-tu me « prêter ta canne, dis ?

« — Qu'en veux-tu faire, mon petit ?

« — Je veux tuer la vilaine bête, qui ne fait pas ce que je « veux. »

« Par parenthèse, j'aurais aussi bien pu écraser la « mauvaise « bête » d'un coup de talon, mais j'étais très poltron. Rien ne me disait que la « mauvaise bête », en voyant mon talon près

de l'écraser, ne me sauterait pas après la jambe et ne me ferait pas de cruelles morsures, des morsures envenimées peut-être !

« — Petit chéri, me répondit Pawolfgang, ce n'est pas la « bête qui a commencé à te taquiner ; elle n'est pas allée te « chercher, n'est-ce pas?

« — Non, Pawolf ; ça, c'est vrai.

« — Elle allait tranquillement à ses petites affaires, comme « toi quand tu vas déjeuner ou dîner, ou te promener.

« — C'est vrai, Pawolf! Ça déjeune? ça dîne? ça se pro- « mène, les bêtes?

« — Oui, mon petit.

« — Comme c'est drôle!

« — N'est-ce pas? Et puis, c'est content de vivre. »

« Pendant tout ce dialogue je continuais à tenir la bête en échec, sans grande délicatesse et sans grands égards, car à plusieurs reprises, en déjouant ses tentatives, je l'avais bousculée, renversée, peut-être froissée cruellement. Cela me fit quelque chose d'apprendre que ces bêtes-là étaient contentes de vivre. Je m'abstins de la bousculer si rudement.

« — Il y a des bêtes qui mordent et qui piquent! repris-je en regardant la bête avec défiance.

« — Celle-là ne mord ni ne pique, dit Pawolfgang.

« — Comment le sais-tu, Pawolf?

« — Je la connais.

« — Tu la connais? Tu sais son nom?

« — C'est un *sergent*.

« — Eh bien, Pawolf, puisque tu la connais, appelle-la ; « dis-lui de venir te trouver.

« — Elle ne me comprendrait pas ; les bêtes se comprennent « entre elles, mais elles ne comprennent pas les hommes. « Écoute un peu ce que je vais te dire. Cette bête ne mord ni « ne pique ; tu peux la prendre et me l'apporter ; tu verras « qu'elle est jolie. »

« J'avais une foi absolue dans la parole de Pawolfgang. Je me baissai sans hésiter, je pris la bête par le corselet et je l'apportai à grand-père. Elle se débattait, ses pattes me chatouillaient

les doigts : cela me causait un petit frisson d'horreur et de dégoût involontaire ; mais Pawolfgang avait parlé, et la foi que j'avais en sa parole me donna la force de triompher de mon horreur et de mon dégoût.

« Pawolfgang prit la bête entre son index et son pouce et me la fit regarder de près. Elle était jolie, cette bête, avec sa cuirasse brillante et polie. Et, quand on la regardait de très près, à la tête, elle avait comme une figure de personne. Pawolfgang me fit bien chercher, et je trouvai à la fin qu'elle avait l'air d'une de ces personnes en fer qu'il m'avait montrées à l'arsenal.

« — L'as-tu bien regardée? me dit Pawolfgang.

« — Oui, Pawolf, je l'ai bien regardée.

« — Quelle couleur?

« — C'est vert.

« — Vert comme une feuille de rosier ?

« — Non, Pawolf, c'est vert comme..., comme..., aide-
« moi, Pawolf,... je sais bien, mais je ne trouve pas.

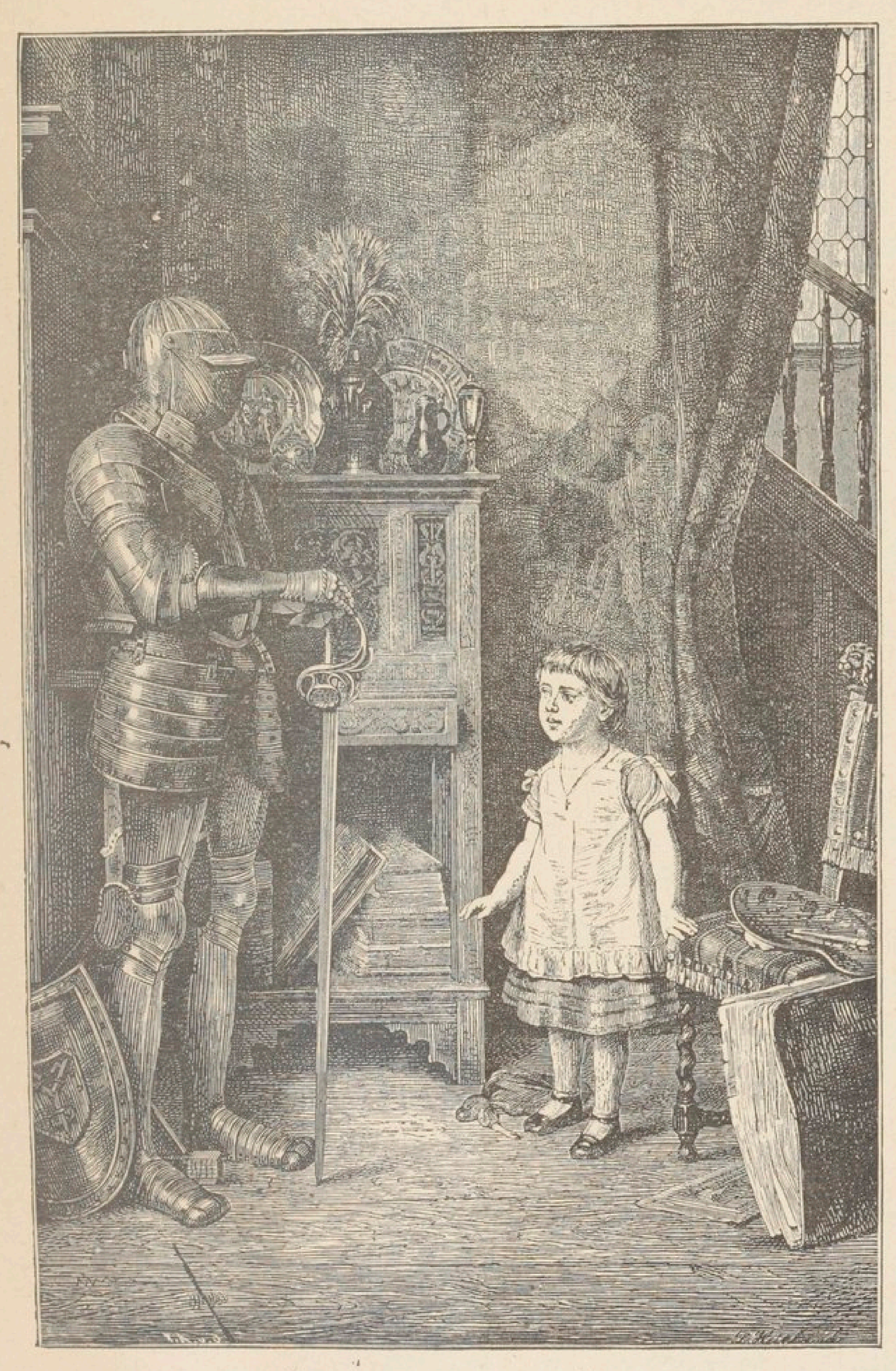
« — C'est vert comme un métal qui serait vert.

« — Oui, c'est cela.

« — Maintenant qu'elle nous a bien amusés, cette pauvre
« bête, nous pouvons bien la laisser aller à ses affaires.

« — Oui, Pawolf, mais laisse-moi la voir encore. »

« Pawolf, avec sa canne, approcha de lui le petit seau en fer-blanc dont je me servais pour faire des pâtés de sable, et me dit de le ramasser et de le lui donner. Il mit la bête au fond. Après l'avoir vue prisonnière entre le pouce et l'index de mon grand-père, je la vis en demi-liberté ; et, après avoir observé sa forme et sa couleur, j'observai son allure et ses mouvements, et aussi les sentiments que trahissaient ses mouvements : l'anxiété, le doute, l'incertitude, le désir de sortir du seau, la colère d'échouer, l'immobilité de la réflexion, et les coups de tête soudains.



Une de ces personnes en fer...

XXII

« J'étais émerveillé. A partir de ce jour-là je commençai à savoir faire usage de mes yeux et à regarder avec intérêt les bêtes qui passaient à ma portée. Notre jardin n'était pas grand, et il eût été naturel qu'un enfant de mon âge le trouvât vide et monotone et désirât en sortir. Pour moi, grâce aux explications de Pawolf et aux perspectives qu'elles découvraient à mes regards, c'était un monde enchanté, plein de vie et d'intérêt.

« L'instinct d'observation, une fois éveillé chez un enfant, se développe de lui-même ; tout l'étonne, tout l'intéresse, tout l'émerveille, tout est vivant pour lui. S'il a pu découvrir tout un monde dans un jardin de trente pas de long sur vingt de large, le monde lui-même, le vaste monde, lui ouvre ses vastes horizons. Quand il devient jeune homme, puis homme fait, la société humaine devient pour lui un champ d'observations sans limites et une source de joies et de plaisirs qui ne coûtent rien. Grâce au bon Pawolf, je n'ai jamais connu l'ennui, même au milieu des paysages les plus plats, même dans la compagnie des bourgeois les plus communs. Dans notre société de gens affairés, ambitieux, accablés par le labeur quotidien, il y a des hommes qui traversent la vie comme si c'était un long couloir de ministère, badigeonné à la colle, sans rien qui égaye l'œil et réveille l'esprit. Ce devrait être une des parties importantes de l'instruction privée et de l'instruction publique, d'enseigner aux enfants à voir le monde extérieur et à jouir de ses merveilles ! On parle souvent des *petits bonheurs de la vie* ; en voilà un qui est de tous les jours, de toutes les heures et de tous les instants, et qui ne coûte rien !

« L'homme serait moins morose et la vie quotidienne moins plate et moins ennuyeuse, si l'on nous apprenait dès l'enfance

à voir que la vie est partout, dans les œuvres de Dieu et dans celles des hommes.

« Je vous l'ai dit, et je ne me lasse pas de vous le répéter, le cher Pawolfgang, quoiqu'il fût l'ami d'un grand homme, n'était pas un grand clerc; mais il avait l'intuition de cette vérité, que chaque être, chaque objet, chaque mouvement de terrain dans un paysage, a une physionomie caractéristique. Il m'a aidé à le deviner; aussi, dès mes premières classes d'humanités, j'entrai de plain-pied dans la familiarité des poètes. Ce que nos régents appelaient hardiesses, licences poétiques, ce qu'ils prenaient tant de peine à expliquer et à faire admettre du commun des écoliers, moi je le trouvais tout naturel. C'est que, habitué dès l'enfance à trouver une physionomie et une expression aux insectes et aux lignes d'un paysage, j'admettais, par analogie, que le poète donnât la vie même aux êtres inanimés, prêtât du sentiment même aux animaux, et un caractère aimable ou farouche aux lignes arrondies ou tourmentées des montagnes. Mais, pardon, je m'emporte un peu trop.

« — Non, non », lui dis-je en toute sincérité.

Ce qu'il disait m'intéressait réellement, et j'étais heureux, par surcroît, de le voir s'élever au-dessus de l'objet, quel qu'il fût, de ses préoccupations et de ses remords.

« Continuez, je vous en prie.

— Si je me faisais prier, ce ne serait que pour la forme, reprit-il en riant, car je suis plein de mon sujet, oh! plein à déborder. Ma grand'mère, dont je vous ai déjà dit quelques mots, se piquait de littérature, et c'était un bel esprit. Elle affectait de mépriser mon cher Pawolfgang; que Dieu le lui pardonne! Quand je fus assez instruit pour écrire quatre mots de suite, elle dit à Pawolfgang :

« — Il est temps que je m'occupe de ce petit garçon. »

« Alors elle me faisait venir dans sa chambre, m'installait à son bureau, et me disait :

« — Écrivez une lettre à votre marraine.

« — Mais, Madame, ma marraine est morte.

« — Écrivez la lettre d'un filleul à une marraine. »

« Ou bien :

« — Remerciez une personne du monde qui vous a invité « à dîner. »

« Ou bien :

« — Narrez-moi en bon style l'incendie de Sodome et de « Gomorrhe ! »

« Pour lui obéir, je me creusais la tête et je lui narrais des choses qu'elle qualifiait de stupides. Sur ce point, j'étais et je suis encore de son avis. Oui, ce que j'écrivais était stupide; mais comment un petit garçon exprimerait-il des sentiments qu'il n'éprouve pas, lorsqu'il a déjà tant de peine à débrouiller et à rendre tant bien que mal ceux qu'il éprouve réellement? Comment raconterait-il l'incendie de Sodome et de Gomorrhe, lorsque l'incendie de la maison voisine, qu'il a vu de ses yeux, est déjà un sujet trop vaste et trop difficile à débrouiller?

« Ma stupidité eut cela de bon qu'elle dégoûta bien vite ma grand'mère de s'occuper du soin de polir et de civiliser mon style.

XXIII

« Un matin, elle déchira mon dernier chef-d'œuvre et m'en jeta les morceaux au nez :

« — J'y renonce, dit-elle d'un air pincé. Là où il n'y a rien, « le roi perd ses droits; souviens-toi de ce que je te dis : Tu « ne feras jamais rien de bon, tu ressembles trop à ce « pauvre Pawolfgang ! »

« Je m'en allai, pleurant d'un œil et riant de l'autre: pleurant parce que j'étais désespéré à l'idée de ne jamais rien faire de bon, riant à l'idée consolante que je ressemblais à mon cher Pawolf.

« A la dernière marche de l'escalier j'étais tout consolé. Pawolfgang était sur le banc du jardin, au soleil.

« — Eh bien? me demanda-t-il.

« — Elle a dit....

« — De qui parles-tu, mon mignon?

« — Pardon, Pawolf; madame ma grand'mère a dit que « j'étais trop bête et qu'elle ne voulait plus s'occuper de moi. »

« J'avais l'air si peu désolé que Pawolfgang se détourna pour cacher un sourire. Mais, rien qu'aux plis de sa joue, je devinai qu'il souriait. Pourquoi m'avait-il appris à si bien observer? Mais comme il avait eu l'intention de me cacher son sourire, je ne lui dis pas que je l'avais deviné.

« — Fâcheux!... fâcheux! dit-il en se retournant de mon « côté. Il faut à présent, pour faire son chemin dans le « monde, qu'un jeune homme sache écrire et parler sa lan- « gue. De mon temps, par malheur, hem!... Comment donc « faire? comment donc faire?

« — Pawolf, m'écriai-je avec la hardiesse du jeune âge, « c'est toi qui me feras faire des *styles*. (Quel vilain mot pré- « tentieux! je n'en connaissais pas d'autre alors, et c'était, « bien entendu, ma grand'mère qui me l'avait fourni.)

« — Moi! s'écria mon pauvre bisaïeul au comble de la stu- « péfaction. Mais, mon pauvre petit, je... ; voyons, voyons, « cependant. Te souviens-tu de cette bête verte...?

« — Le sergent! oh oui! je m'en souviens.

« — Eh bien, mets-moi cette histoire-là par écrit.

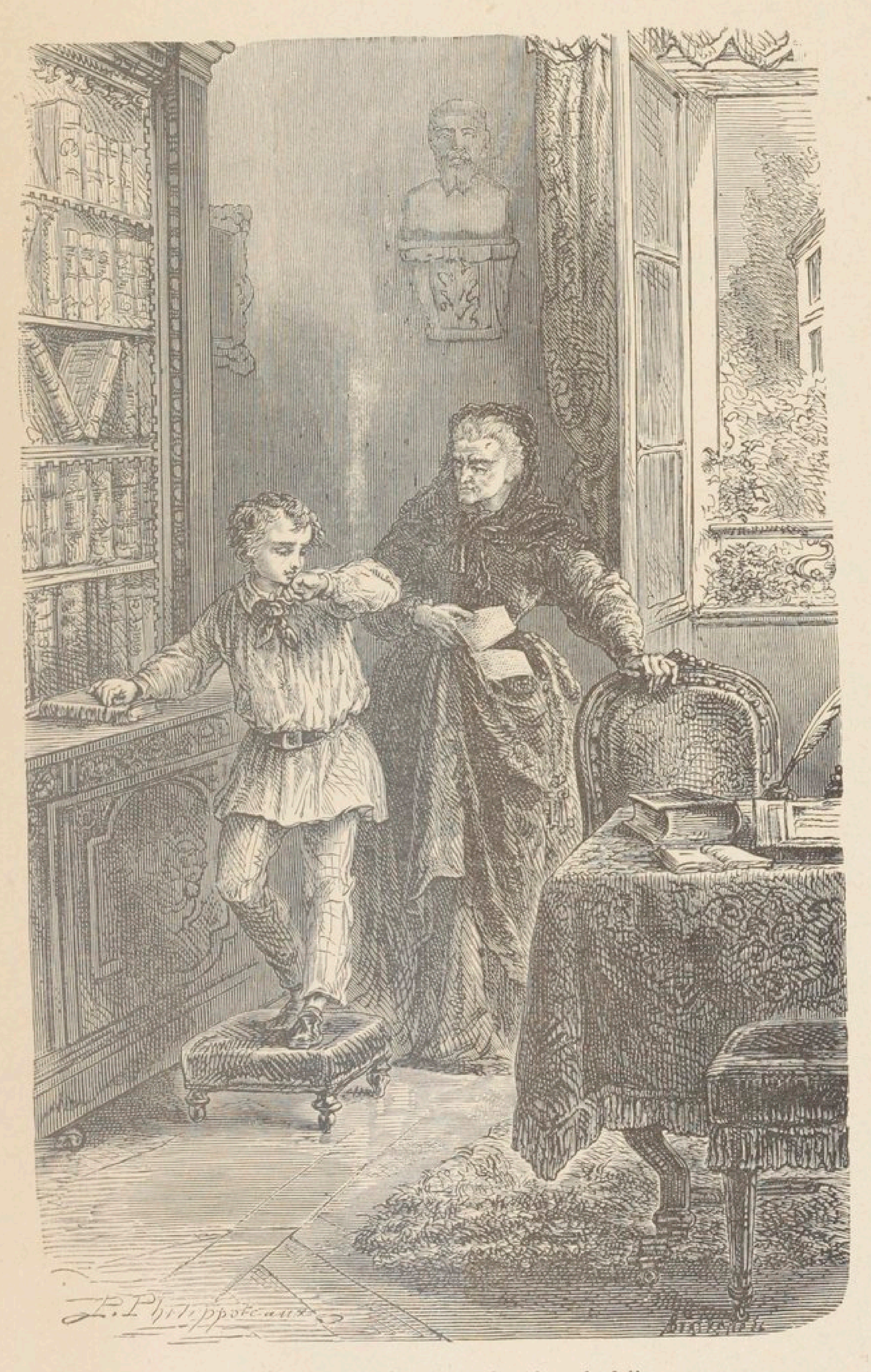
« — Tout de suite? (Ma grand'mère me donnait le sujet et « me regardait l'écrire dare dare.)

« — N... non! pas tout de suite. Tu rumineras cela dans ta « tête, tu te rappelleras ce qui s'est passé, et tu le mettras par « écrit, à la bonne franquette. Je ne suis pas un savant, moi, « tu sais.

« — Tant mieux, Pawolf. »

« Et je me jetai à son cou pour le récompenser de n'être pas un savant. Ma grand'mère était une savante, et ses vieilles amies aussi. Oh!...

« Le lendemain matin, dès qu'il fut levé, je l'emmenai au jardin; je le fis asseoir sur le banc, et je m'assis moi-même sur le sable, en tailleur. Ensuite je m'assurai que ma grand'-mère n'avait pas le nez collé contre la vitre pour nous sur-



« Ma grand'mère déchira mon dernier chef-d'œuvre. »

veiller ; car Pawolfgang aurait été grondé, bien sûr, si elle l'avait surpris à me faire faire des *styles*.

« Les rideaux de la fenêtre étaient fermés. Je tirai ma feuille de papier de ma poche, et je la repassai avec soin du plat de ma main pour en effacer les faux plis, afin de lire plus facilement. La feuille était froissée, et c'était bien naturel : elle était dans ma poche depuis la veille. J'avais guetté toute la soirée le moment d'être seul avec Pawolf, mais il y avait toujours eu quelqu'un en tiers avec nous.

« Mon cher Pawolfgang rit plusieurs fois, et même de bon cœur, pendant que je lisais tout haut ; et plusieurs fois aussi il me caressa les cheveux de sa chère vieille main, que je sentais trembler.

« Non seulement il ne trouva pas mon petit *style* stupide, mais encore il me dit :

« — C'est drôlet, mignon, c'est drôlet ! Maintenant, tu vas « me relire cela plus lentement. »

« Je relus lentement, en accentuant bien tous les mots.

« — Ceci est bon ! me disait-il par moments, parce qu'on « croirait voir la chose, comme si l'on y était ; mais il y a tel « et tel mot à changer. »

« Il m'expliquait de son mieux pourquoi il croyait qu'un mot valait mieux que l'autre ; quelquefois je voyais bien qu'il avait raison ; quand je ne le voyais pas, je changeais tout de même parce que j'avais foi en lui. Ensuite il me demanda mon manuscrit pour le relire tout bas. Il ne me fit point d'observations sur l'orthographe. Peut-être se défiait-il de ses propres lumières. Moi qui ne tenais pas particulièrement à l'orthographe, je lui sus gré de ne m'en rien dire. Madame ma grand'mère m'avait fait prendre l'orthographe en grippe.

XXIV

« A partir de ce moment-là je fis mes *styles* avec un plaisir extrême. Tantôt mon bisaïeul me donnait un sujet, tantôt je le choisissais moi-même, et j'en avais à revendre par-devers moi. Comme l'année touchait à sa fin, mon cher Pawolfgang consulta sur mes petits travaux un vieil ami à lui, qui était conseiller honoraire. M. le conseiller trouva que mon style manquait de noblesse, mais il loua très fort « la facilité d'élocution et la propriété d'expression ».

« C'étaient, dans ce temps-là, des mots vides de sens pour moi; mais ils s'imprimèrent dans ma mémoire, et j'ai reconnu depuis, sauf sur le chapitre de la *noblesse*, que M. le conseiller avait du bon sens.

« On me met au collège. Grande déception. En fait d'allemand, on me fait faire des dictées et encore des dictées, et puis on m'apprend de la grammaire. Quant aux narrations, aux *styles*, comme disait ma grand'mère, néant. C'était, paraît-il, trop fort pour les élèves de huitième. En septième, même régime, avec du latin en plus; mais pas plus de narrations que sur la main. En sixième, le grec s'ajoute au latin; dictées allemandes, exercices de grammaire allemande, pas de *styles*.

« — Mais pourquoi? demanda mon bisaïeul au directeur de mon collège.

« — Pourquoi, monsieur Ernster? pourquoi? Parce qu'à cet
« âge-là on n'a pas d'idées à soi.

« — Il y a pourtant des enfants..., objecta le pauvre Pawolf-
« gang tout déconcerté.

« — Ne croyez pas cela, mon cher monsieur Ernster. Ne
« croyez pas cela. »

« Mon grand-père crut avoir tort et se contenta de soupirer.

« En quatrième, pas de *styles* non plus. Il paraît que chez

nous, à cette époque-là, les jeunes Münchhausenois n'avaient d'idées et de sentiments qu'à partir de la troisième. C'était réglé et décidé par le programme officiel.

— C'est encore un peu comme cela aujourd'hui, dis-je à mon ami.

— Eh oui! reprit-il avec un profond soupir. Les dictées sont de salutaires exercices; la grammaire vaut son pesant d'or. La traduction du grec, du latin et du français en allemand nous apprend à tourner brièvement, élégamment, savamment la phrase. Et cependant, il faut bien que tout cela ne suffise pas pour nous apprendre à penser, à écrire et à parler. Les faits sont là. Tous les ans, les rapports des doyens de toutes les Facultés constatent qu'à tous les degrés, au baccalauréat, à la licence, à l'agrégation, les épreuves où la langue nationale est en jeu sont d'une faiblesse déplorable. On nomme des commissions: les commissions discutent et nomment des rapporteurs ; les rapporteurs font des rapports, et les rapports concluent que l'enseignement de la langue nationale laisse à désirer. On convoque les professeurs de l'enseignement secondaire: « Nous suivons le programme officiel, répondent ces mes-« sieurs. L'enseignement de l'allemand manque de *substance* ! »

— Qu'entendez-vous par cette expression?

— Quand nous enseignons le grec et le latin, la *substance* de l'enseignement se compose des difficultés du grec et du latin, de l'interprétation, de l'explication, des gloses, commentaires, rapprochements. Au contraire, mettez un livre allemand entre les mains de nos élèves, ils le comprennent ou sont censés le comprendre ; alors nous nous rejetons sur les questions d'étymologie et de philologie. Mais l'étymologie et la philologie, sciences fort utiles pour établir et fixer l'histoire d'une langue, ne donnent pas la vraie connaissance de cette langue au point de vue du style et de la pensée; voyons, est-ce vrai?

— Si vrai, répondis-je, que, de l'aveu du plus célèbre des philologues modernes, on peut faire de la philologie, de la vraie philologie s'entend, sur une langue dont on ne connaît que le dictionnaire.

— Qui a dit cela? me demanda-t-il vivement.

— Ottfried Müller, lui répondis-je.

— J'en suis bien aise. Pour moi, je reprends nos pauvres professeurs au point où je les ai laissés. « Messieurs, disent-« ils, qui fait la langue? ce sont les idées et le style, les idées « générales exprimées sous une forme définitive. Mais nos « élèves, n'ayant jamais rien produit de leur propre cru, n'ont « ni idées ni style, et par conséquent sont incapables de com-« prendre ce que c'est qu'idées et style. Nous-mêmes, bache-« liers, licenciés, agrégés, nous péchons un peu par là. Nous « l'avouons, et, quand nous ne l'avouerions pas, messieurs les « doyens le crient sur les toits. Que faire? »

« Que faire? répéta Ernster, en se levant et en saluant l'image de son bisaïeul. Faire pour les pauvres petits enfants des classes élémentaires ce que tu as fait pour moi, ô le premier et le plus ingénieux des pédagogues, encore que tu aies été un pédagogue sans le savoir. Leur apprendre à se servir de leurs yeux pour observer le monde extérieur et l'aimer comme il mérite d'être aimé; les prier d'écrire dix lignes, cinq lignes sur un insecte dont la vue les a divertis, non pas cinq lignes de science, mais cinq lignes de description, d'interprétation, avec les réflexions de leur cru ou celles qu'on leur a suggérées, et continuer de classe en classe! Ils sauraient bien vite penser et écrire. On dit que je sais écrire....

— On le dit, et c'est vrai, et vous savez parler comme pas un de nous.

— Soit; dans tous les cas, mon premier maître dans l'art de bien dire a été un vieillard de l'autre siècle qui ne savait pas l'orthographe, et mon premier sujet de style, le plus vulgaire de nos insectes de jardin.

— Écoutez, Ernster, ce que vous venez de me dire là à moi tout seul, vous devriez le répéter à Son Excellence le grand maître de l'Université.

— Eh! parbleu! me répondit-il en s'assombrissant tout à coup, il faudra bien que je le lui dise, et plus tôt que plus tard. C'est précisément.... »

XXV

La porte s'ouvrit, et Iffland coupa la phrase de son maître en deux par une série de signes télégraphiques qui, traduits en langue vulgaire, signifiaient :

« Le café est servi dans le cabinet. »

Le café était servi sur un guéridon, à côté de la table de travail.

« C'est précisément, poursuivit Ernster en me passant le sucre, ce que j'étais en train d'écrire à Son Excellence lorsque vous êtes entré.

— Et votre remords? lui demandai-je en souriant.

— Tout cela se tient, me répondit-il en soupirant.

— Pas pour moi, toujours; l'association des idées ne me frappe pas.

— Vous allez voir clair tout de suite. Jusqu'à Ditto j'étais tout à la joie de vous revoir, et j'avais le cœur aussi léger qu'une plume. A Ditto monte dans mon compartiment M. l'inspecteur général Horn. Nous causons d'abord de mon voyage, et du fameux secret, qui est devenu le secret de Polichinelle depuis qu'il n'y a plus de risques à courir et que toutes les caisses sont en sûreté. Il m'apprend qu'il est en tournée d'inspection, qu'il a vu les collèges de Ditto, et qu'il brûle Münchhausen au passage pour aller inspecter ceux d'Ottosrühe.

« — Et la réforme? » lui dis-je.

« Il allonge les lèvres.

« — Elle n'a donc pas réussi?

« — L'épreuve n'est pas concluante, me dit-il, pour les
« classes supérieures, mais elle l'est pour les classes élémen-
« taires.

« — Contez-moi donc cela.

« — Son Excellence, je ne sais pourquoi, a tenu absolument

« à y introduire l'étude de l'histoire naturelle. Le conseil de « perfectionnement lui a présenté des objections de toute es- « pèce. Il n'est pas entêté d'habitude, il faut lui rendre cette « justice ; mais, cette fois, il a tenu tête à tout le conseil. « L'histoire naturelle a donc été inscrite d'office. »

« — Comme science? » lui demandai-je.

« Et en lui adressant cette question, je sentais une sueur froide me perler sur le front.

« — Bien sûr! » me répondit-il avec surprise.

« Je lui fis signe de continuer; il continua :

« — On dresse les programmes. Aussitôt les trois grands « éditeurs de Münchhausen publient des Manuels d'histoire « naturelle. Vous les connaissez, ils tiennent à bien faire les « choses. Ces prétendus manuels sont des traités complets. « Tenez, j'ai là celui de Beckhaus. »

« Il tire de sa serviette un volume dont la seule vue me fait frémir. « J'ai fait là un beau coup », me dis-je en moi-même.

« — Les maîtres élémentaires, reprend M. l'inspecteur Horn, « se récrient sur l'inattendu et l'énormité de la tâche qui leur « est imposée. Ils disent avec raison qu'ils ne sont pas natu- « ralistes; qu'ils ne peuvent apprendre du jour au lendemain « une science dont ils ne connaissent pas le premier mot; que « leur enseignement sera détestable, qu'ils en seront réduits, « la première année du moins, à dicter le cours. Il n'y avait « rien à dire à cela, la justice était de leur côté. Les résultats « ont été déplorables; mais il est bien entendu que nous ne « pouvons pas en rendre les maîtres responsables. Bref, les « enfants, pour la plupart, ont conçu un profond dégoût pour « l'histoire naturelle. »

« Nous arrivons à Münchhausen, heureusement; car je n'aurais pas pu cacher plus longtemps à M. l'inspecteur Horn mon chagrin et ma confusion.

— Mais enfin, Ernster, dis-je à mon ami, non sans quelque impatience, ne jouons pas plus longtemps aux propos interrompus. Qu'ont à faire ce chagrin et cette confusion avec la communication de M. l'inspecteur Horn?

— Mais, malheureux que je suis! s'écria le pauvre Ernster

en jetant sa cuiller à café sur le guéridon, pour se frapper la poitrine, c'est moi, moi, moi, qui ai mis cette idée d'histoire naturelle dans la tête du grand maître !

— Quand cela ? A propos de quoi ?

— Vous vous souvenez de la nuit qui a précédé mon départ ?

— Comme si j'y étais encore.

— Vous m'avez laissé en compagnie du grand maître et du contrôleur des ministères. Le temps d'ouvrir la caisse et de signer un bordereau, la besogne du contrôleur était terminée et il s'empressait de regagner son lit. Le ministre me retint assez longtemps à causer de ma mission. Comme j'allais me retirer, il se frappa le front et me dit :

« — Deux minutes encore, je vous prie. Quoique vous fas-« siez partie de l'enseignement supérieur, je serais heureux, « puisque je vous tiens, d'avoir votre avis sur deux questions « qui nous embarrassent furieusement, le conseil de perfec-« tionnement de l'enseignement secondaire et moi.

« — Excellence, lui dis-je, je suis à vos ordres.

« — Voici en deux mots ce que c'est : 1° nous retombons « pour la vingtième fois sur l'éternelle question de l'enseigne-« ment de la langue nationale; 2° nous ne savons avec quel « plat varier la monotonie du menu des classes élémentaires. »

« J'étais troublé des récentes confidences du grand maître à propos de cette affaire de Sicile; j'étais pressé de vous rejoindre, après vous avoir fait attendre déjà plus d'une heure; je ne croyais pas que Son Excellence attachât tant d'importance à ma réponse à propos d'une question qui n'était pas officiellement de ma compétence; le temps pressait : je commis alors la faute que l'on commet souvent lorsque l'on parle d'une chose que l'on connaît trop bien à quelqu'un qui n'en sait pas le premier mot : je ne m'expliquai pas assez clairement et assez catégoriquement sur ce que j'entendais par l'étude du monde extérieur, et Son Excellence comprit sans doute qu'il s'agissait d'enseigner aux enfants l'histoire naturelle par les méthodes ordinaires. Vous voyez le résultat de la méprise. Je me hais pour avoir tranché si légèrement une question si grave, et j'en éprouve tout le remords qu'en doit ressortir un honnête homme. »

XXVI

« Sans doute, lui dis-je, la méprise est fâcheuse, mais je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable; comme dit cet autre, vos scrupules font voir trop de délicatesse.

— Je ne prétends pas, me répondit-il, que le cas soit pendable, mais réfléchissez donc aux conséquences de la méprise : les pauvres maîtres élémentaires déconcertés dans leur enseignement, troublés dans leurs habitudes, désespérés de n'aboutir à rien en prenant beaucoup de peine ; ce n'est donc rien cela? Et puis les enfants, les pauvres enfants! ils ont perdu toute une année ! Plusieurs, peut-être, doués, sans le savoir, du génie de l'observation, qui aurait fait d'eux, dans l'avenir, des naturalistes distingués, des hommes utiles au pays, dégoûtés à tout jamais de l'histoire naturelle, ce n'est donc rien non plus! Et puis, ajouta-t-il en jetant un regard de côté sur quelques volumes empilés sur la table de travail, voyez donc le tort qu'un moment d'oubli de ma part fait aux auteurs qui ont composé ces livres et aux éditeurs qui les ont publiés : les uns ont perdu leur peine, et les autres leur argent. Car il est bien clair que, sur le rapport de M. l'inspecteur Horn, l'enseignement de l'histoire naturelle sera supprimé, et la vente des volumes arrêtée net.

— Eh bien, repris-je, dans ce cas-là les conséquences de ce qu'il vous plaît d'appeler votre faute seront arrêtées net, comme la vente des volumes.

— Oui, sans doute, si vous envisagez la chose sous ce jour-là. Mais je suis bien forcé, moi, de la prendre par un autre biais. J'ai lancé une idée juste, quoique je l'aie lancée tout de travers. Je n'ai plus le droit de l'abandonner, et j'en ai compromis sottement l'avenir : voilà le cercle où je me suis enfermé moi-même, et d'où il faut que je sorte à tout prix. Je me

connais, je ne dormirai pas tant que je n'aurai pas le cœur net de cette vilaine affaire. Voilà pourquoi, mon ami, dès que j'eus quitté M. l'inspecteur Horn, au lieu de courir chez vous, je sautai dans une voiture fermée, afin d'y cacher ma honte, et je me fis conduire tout droit ici. La première chose que je vis en entrant dans mon cabinet, ce furent les trois volumes dont m'avait parlé M. l'inspecteur. Cette vue m'aurait décidé à faire mon devoir, si ma haine du remords ne m'y eût décidé tout d'abord. Qu'avais-je à faire? 1° avouer ma faute sans aucun détour; 2° chercher à la réparer en écrivant tout au long à M. le grand maître ce que j'ai si misérablement écourté la veille de mon départ. L'aveu est couché par écrit. Je n'ai eu à chercher ni mes idées ni mes mots, j'écrivais d'abondance de cœur. Quant au petit mémorandum, ajouta-t-il en posant la main sur les dernières feuilles qu'il avait écrites, il m'a donné plus de peine. Je voulais être concis, et je craignais de ne pas être clair. Je sais mieux ce que je veux dire, maintenant que je vous ai ouvert mon cœur. Je vais le récrire après votre départ, et l'envoyer à Son Excellence.

— Après quoi, si je vous connais bien, lui dis-je en souriant, vous passerez la nuit à vous promener dans votre cabinet et à vous demander cent fois par minute si vous avez bien dit ce que vous vouliez dire et si vous avez présenté vos idées de façon à convaincre Son Excellence. Avouez que j'ai touché juste. »

Il ne put s'empêcher de sourire en faisant un signe de tête affirmatif.

« Et c'est là ce que vous appelez vous mettre l'esprit en repos! Faites mieux : fermez votre écritoire, et venez avec moi trouver Son Excellence le grand maître. L'éloquence écrite est de glace au prix de l'éloquence parlée, sans compter la magie de la présence réelle. Vous m'avez convaincu, et vous avez fait de moi un disciple fervent, au besoin un apôtre. Dites tout simplement au grand maître ce que vous m'avez dit à moi. C'est un honnête homme qui cherche le bien. A quelque heure que vous vous présentiez, il vous recevra; car il vous attend avec impatience. Bien d'autres vous attendent, car vous êtes, à l'heure qu'il est, le *lion* de Münchhausen. Nous avons le temps d'achever

tranquillement de boire notre café et de fumer nos pipes. C'est aujourd'hui mercredi, jour de réunion universitaire. Iffland ira nous chercher une voiture fermée ; nous nous ferons introduire en catimini dans le cabinet de Son Excellence ; Pippermann ira chercher le grand maître au salon. Alors vous parlerez, vous discuterez au besoin, vous saurez tout de suite à quoi vous en tenir, et je prends sur moi de vous prédire que vous... ; sur quel côté dormez-vous?

— Sur le côté droit ; les médecins....

— Je vous prédis que vous dormirez tranquillement sur le côté droit. Est-ce convenu?

— C'est convenu. »

XXVII

Le grand maître tendit avec effusion les deux mains au docteur Ernster, et n'eut rien de plus pressé que de parler de la prochaine inauguration du Musée des antiques.

Le docteur Ernster l'arrêta court, lui demandant pardon de la liberté grande ; mais il avait à lui dire quelque chose de grave.

Dès l'abord il y eut un petit débat assez vif entre Son Excellence et le docteur Ernster, débat de pure courtoisie, bien entendu, l'un prétendant qu'il s'était fort mal expliqué, l'autre soutenant que c'était lui qui avait mal compris.

Le débat terminé, à l'avantage du docteur, qui demeura atteint et convaincu du délit de négligence, le grand maître lui dit :

« Parlez maintenant! »

Ernster parla, et parla bien, si bien même que le grand maître lui dit :

« Il faut que nous arrangions cela séance tenante, à votre entière satisfaction. Nous ne supprimerons pas l'histoire natu-

relle, mais nous en déchargerons les pauvres maîtres élémentaires, que je féliciterai de leur zèle, car ils ont montré une bonne volonté au-dessus de tout éloge. Nous confierons donc cet enseignement à des *spécialistes* (quel mot!). Mais nous prierons ces messieurs, sans circulaires, sans éclat, de la bouche à l'oreille, de rendre la chose aussi simple que possible, de supprimer l'appareil scientifique, de retrancher tout ce qui fait appel à la mémoire, et de ne s'adresser qu'aux yeux, en un mot, de mener nos petits écoliers à la conquête du monde extérieur. Est-ce bien cela?

— Très bien, répondit Ernster.

— Regarder, observer, apprendre à regarder et à observer, acceptez-vous cette formule?

— Elle est excellente.

— Je suis heureux de votre approbation. Nous supprimons les rédactions scientifiques.

— Absolument, Excellence. Mais, comme il faut que nos petits amis apprennent à écrire, nous prions, si vous le permettez, messieurs les maîtres élémentaires de poursuivre dans un autre sens l'œuvre commencée par messieurs les professeurs d'histoire naturelle. Nous les adjurons de faire observer à leurs enfants la physionomie des bêtes et des choses qui leur sont familières, et de leur demander quelques lignes sur la mouche qui fait sa toilette avec ses deux pattes de devant, à deux pouces de leur encrier; sur le sergent qui court à ses affaires d'un air si important; sur le hanneton indiscret qui entre par la fenêtre, pour assister à la classe, sans avoir été immatriculé sur les registres de l'Université; sur les méfaits et les mines du petit chat de la maison;... sur tous les sujets enfin qui sont de leur compétence et sur lesquels ils peuvent avoir des idées personnelles.

— Approuvé, dit Son Excellence; et, comme il n'est rien tel que d'être convaincu soi-même pour être convaincant, vous vous chargerez de rédiger la circulaire; comme cela il n'y aura pas de méprise. Acceptez-vous cette corvée, Ernster?

— Avec empressement, répondit Ernster qui avait soif d'expiation.

— Monsieur le président, dis-je en levant la main, je demande la parole.

— Vous l'avez.

— Ernster, de son propre aveu, est un grand coupable. Ne serait-il pas juste qu'ayant péché contre l'intérêt public il fût soumis à une expiation publique. L'inauguration du Musée des antiques sera l'occasion d'une grande fête nationale, qui amènera à Münchhausen toute la population du grand-duché. Que Votre Excellence convoque en congrès les victimes de ce misérable, je veux dire les maîtres élémentaires. Qu'en leur présence Ernster soit mis au pilori. Le pilori, ce sera, s'il plaît à Votre Excellence, la chaire de la grande salle des conférences publiques. Ernster, au lieu de rédiger une circulaire en fumant sa pipe, les pieds dans ses pantoufles, apparaîtra en habit noir, le cou comprimé par une cravate blanche, pour redire à ces messieurs ce qu'il vient de nous dire à nous deux. J'ai dit.

— Que répond le coupable ? demanda le grand maître avec un de ses bons sourires de brave homme.

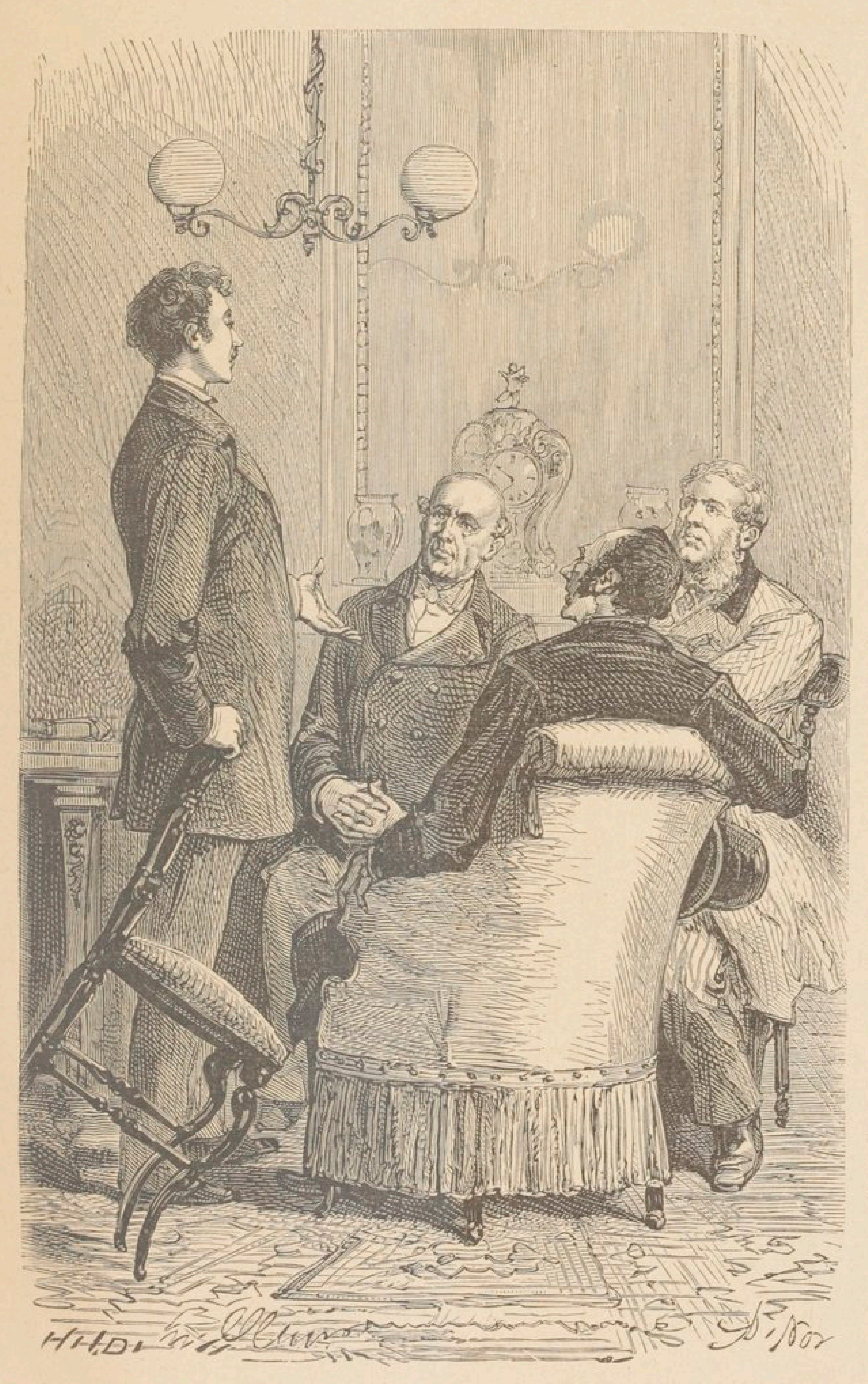
— Le coupable accepte l'expiation avec reconnaissance, avec joie, répondit sérieusement Ernster.

— Et maintenant, dit Son Excellence, si nous parlions de « notre Musée ? »

Et nous parlâmes de « notre Musée ».

XXVIII

Un mois plus tard eurent lieu les fêtes de l'inauguration. La conférence du docteur Ernster fit fureur. L'inauguration du Musée des antiques fut une cérémonie à la fois touchante et imposante. Son Altesse Sérénissime voulut la présider en personne. Naturellement, tout le corps diplomatique y assistait, sauf M. l'ambassadeur d'Allemagne, qui était retenu au lit par un violent accès de goutte.



« Monsieur le président, je demande la parole. »

Ernster, officier de l'ordre grand-ducal à son départ pour la Sicile, a été promu commandeur à l'occasion des fêtes de l'inauguration. Il fait le cas qu'il doit de l'honneur qui lui a été conféré, parce que cet honneur, il l'a mérité. Mais il donnerait son titre de commandeur et sa croix d'or enrichie de diamants, don du souverain, pour être plus vieux d'un an.

Il ne me l'a pas dit, mais je n'ai pas besoin qu'il me le dise pour en être sûr : je le connais.

MON CHEVAL M'AIME

I

Entre autres manies de vieux garçon, sir Godfrey Copperdown, esquire, avait celle de n'aimer point à se déranger lorsqu'il était à table.

Comme il exerçait les fonctions de magistrat pour la paroisse de Peckham, dans le Bumpshire, c'est à son château que l'on amenait les vagabonds, les bohémiens, les filous et les voleurs de chiens ou de chevaux, et généralement tous les ennemis de la propriété et tous les perturbateurs de la « paix de la reine ».

Hickett, le constable de la paroisse, qui connaissait et respectait les manies du magistrat, avait bien soin de n'amener ses tristes clients qu'entre les heures des repas.

Ce jour-là, par exception, et pour des motifs très sérieux, le magistrat avait retardé systématiquement son déjeuner d'une grande heure et demie.

Le soir même, il devait être d'un grand dîner chez son voisin de campagne lord Troublesome, membre du Parlement pour le bourg de Peckham. Ce lord Troublesome, entre autres mérites, avait celui d'être un fin gourmet et de payer fort cher un cuisinier français, qui d'ailleurs gagnait bien son argent. Or sir Godfrey Copperdown, esquire, était à la fois gourmet et gourmand. Son confrère en gourmandise, par

faveur spéciale, avait eu la délicate prévenance de joindre à l'invitation le menu du dîner.

Pendant qu'il lisait lentement le menu, les petits yeux bienveillants du squire s'éclairèrent d'une douce lumière, ses joues rebondies se colorèrent d'une teinte rosée, les ailes de son petit nez en pied de marmite palpitèrent, et, sans qu'il s'en aperçût, ses bonnes grosses lèvres émirent deux petits claquements de satisfaction.

Ayant achevé de déguster le menu, le squire relut la lettre d'invitation. La joyeuse lumière disparut de ses yeux, ses joues se décolorèrent, son nez se pinça, et les deux coins de ses lèvres se tirèrent par le bas.

Pour complaire à un ministre qui avait promis d'honorer le festin de sa présence, et dont les moments étaient comptés, on avait retardé l'heure habituelle du dîner d'une grande heure et demie !

II

Le squire, tenant toujours à la main la lettre et le menu, passa dans sa bibliothèque, pour réfléchir. C'est là qu'il se retirait après chaque repas, soi-disant pour travailler, en réalité pour s'allonger dans un bon fauteuil et pour faire la sieste avant de sortir à cheval. Comme cette solitude était sacrée, les domestiques ne l'avaient jamais surpris en flagrant délit de sommeil diurne : mais à travers la porte ils l'entendaient ronfler, ce qui revenait au même.

Cette fois il ne ronfla pas : le cas était grave, et il était urgent de prendre une détermination.

« Entre mon déjeuner et mon dîner, se dit le magistrat, il y aura un trop grand intervalle : et alors de deux choses l'une, ou bien j'attendrai courageusement le dîner, ou bien je couperai l'intervalle par un lunch.

« Si j'attends sans rien prendre, je m'expose à avoir la fringale et à dévorer comme un loup, au lieu d'apprécier les bons morceaux, ce qui est horrible à penser.

« Si je m'accorde un lunch, je me connais : je mangerai à mon appétit, et alors mon dîner sera compromis, un si fin dîner !

« Que faire ? »

Tout à coup il sourit en disant :

« J'ai trouvé ! »

Au lieu d'un simple thé, de quelques méchantes côtelettes et de quelques rôties, il se commanderait un *high tea* pour son premier déjeuner. Le *high tea* est un repas hétérogène, où le thé n'est qu'un prétexte et où l'on sert à profusion les pâtés et les viandes froides.

Muni de son *high tea*, le bon squire pourrait attendre, sans inconvénient, une heure et demie de plus que d'habitude pour son second déjeuner, il se régalerait d'une bonne petite sieste, il ferait seller *Sultane*, il irait parfaire sa digestion en trottinant sur le plateau des Hautes-Bruyères, et il se présenterait chez lord Troublesome avec un appétit correct.

III

Le grand jour arrivé, il savoura son *high tea* avec une douce quiétude. Avec une douce quiétude il s'attabla devant son second déjeuner, qui n'était pas un déjeuner pour rire.

Il procédait méthodiquement, lentement, savamment. Le sommelier respectueux, qui se tenait debout derrière lui, en habit noir et en cravate blanche, lui servait les meilleurs morceaux et veillait à ce que son verre ne demeurât jamais vide.

S'il se fût trouvé là quelque spectateur indulgent dont l'âme eût contenu une seule goutte de ce que Shakespeare appelle « le lait de la bonté humaine », ce spectateur eût pris plaisir à voir

manger le magistrat avec tant de conviction, et il eût compris pourquoi il n'aimait pas à être dérangé pendant ses repas.

Oui, je sais bien ce que vous allez me dire. La gourmandise est un vice, et même un vice d'ordre inférieur. Mais l'homme n'est pas parfait. Sir Copperdown, esquire, était un homme et, qui plus est, un vieux garçon. Loin de réclamer son acquittement, je plaide coupable en son nom ; seulement je demande pour lui le bénéfice des circonstances atténuantes.

Or ici les circonstances atténuantes sont de deux sortes : 1° les qualités du prévenu et ses bons antécédents ; 2° les châtiments corporels que lui a infligés son péché, et les humiliations qu'il lui a fait subir.

1° Gourmandise à part, sir Copperdown était ce que l'on appelle un brave homme : courtois et obligeant avec ses égaux, équitable et tolérant avec ses tenanciers, charitable envers les malheureux, généreux avec ses parents pauvres, intègre, zélé et bienveillant dans l'accomplissement de ses devoirs de magistrat.

2° En expiation de ses méfaits, la goutte lui rendait quelquefois visite ; il voyait dans ses rêves l'apoplexie suspendue au-dessus de sa tête. L'envahissement progressif d'un embonpoint ridicule l'avait rendu plus semblable au plantureux John Gilpin qu'au descendant d'une ancienne famille qui a du sang bleu dans les veines. Fou de chasse et de sport, il avait dû renoncer d'abord au titre glorieux de « maître des chiens » du district, et ensuite au plaisir de franchir, en habit rouge, les haies, les barrières et les ruisseaux, sur la piste du renard.

Par amour-propre et par attachement pour le cheval, il tenait à avoir ce que l'on appelle une belle écurie. Mais c'étaient ses amis qui montaient ses chevaux, trop fringants pour lui. Il en était réduit à se contenter de Sultane, une bête très douce et très pacifique, sur le dos de laquelle il se promenait au trot ou au petit galop de chasse, dans les endroits écartés où il était sûr de ne rencontrer aucune de ses connaissances fashionables.

IV

Sir Copperdown était arrivé sans encombre à la moitié de son agréable tâche; et même il ouvrait la bouche pour charger le majordome de transmettre ses compliments au cordon bleu sur son poulet sauce-diable, lorsque la porte s'ouvrit lentement; un grand laquais en culotte courte et en livrée rouge s'arrêta sur le seuil, comme s'il hésitait à faire un pas de plus sans en avoir reçu formellement l'autorisation.

« Eh! qu'est-ce que c'est, Murray? qu'est-ce que c'est? allons, dites vite, et finissons-en! s'écria le squire en regardant le laquais rouge d'un air à la fois inquiet et sévère.

— Votre Honneur, répondit le rouge Murray en balbutiant, M. Hickett, le constable, est là! »

Sir Copperdown devint pourpre d'indignation; et du fond de son cœur jaillit spontanément cette phrase peu orthodoxe :

« Que le diable emporte M. Hickett, le constable! »

Mais, entre le fond du cœur de sir Copperdown et les lèvres de sir Copperdown, l'épouvantable phrase fut arrêtée au passage par une réflexion bien simple. Hickett n'était pas forcé de savoir que le magistrat avait retardé son déjeuner d'une heure et demie; Hickett arrivait ponctuellement à l'heure réglementaire. En somme, c'est le magistrat qui était dans son tort.

La preuve que sir Copperdown était un excellent homme, c'est qu'il ne s'emporta pas contre le constable, quoiqu'il fût, lui magistrat, dans son tort.

« Eh bien, dit-il, qu'on le fasse déjeuner.

— C'est que..., reprit le rouge Murray.

— C'est que quoi?

— C'est que M. Hickett a quatre de ses hommes avec lui.

— Qu'on fasse déjeuner les quatre hommes de M. Hickett.

— Les quatre hommes ont amené un prisonnier.

— Qu'on fasse déjeuner le prisonnier.

— Et... c'est une drôle d'idée... mais le fait est qu'ils ont amené avec le prisonnier une espèce de vieux cheval....

— Qu'on fasse déjeuner l'espèce de vieux cheval, pauvre bête! Et puis... est-ce tout?

— Il y a bien les témoins, mais....

— Qu'on fasse déjeuner les témoins! »

Le rouge Murray tourna sur ses talons et ferma doucement la porte derrière lui.

V

Quand le spectre rouge eut disparu, le squire poussa un soupir de satisfaction et dit au majordome, par-dessus son épaule :

« Jenkins, *what next!* (Jenkins, la suite!) »

La suite ne se fit pas attendre, et le squire procéda avec la sage lenteur d'un homme à qui sa conscience ne reproche rien.

Et, de fait, qu'aurait pu lui reprocher sa conscience? Le constable était pourvu, ainsi que ses myrmidons. Le prisonnier (quelque bohémien affamé, sans doute), assis devant un bon repas, devait bénir le hasard qui l'avait amené devant un magistrat si hospitalier. Les témoins (témoins de quoi?), quelques rustres du voisinage, se réjouissaient de l'aubaine. Le cheval lui-même..., au fait, qu'est-ce que ce vieux cheval venait faire au prétoire du magistrat?

« Jenkins! dit le magistrat.

— Votre Honneur?

— Sonnez, Jenkins. »

Jenkins sonna; le spectre rouge reparut.

« Vous avez dit que c'était un vieux cheval?

— Oui, Votre Honneur.

— Veillez à ce qu'on lui donne de l'avoine à discrétion.

— Oui, Votre Honneur. »

Et il disparut de nouveau.

« J'espère, se dit « Votre Honneur », que personne ne trouvera le temps long, que personne ne bâillera derrière sa main, que personne n'accusera le magistrat d'en prendre à son aise ; j'imagine même que le magistrat les désappointerait tous en abrégeant leur attente ! »

Aussi n'abrégea-t-il point leur attente.

Quand il eut accompli à son loisir et à sa satisfaction les rites de la réfection corporelle, le magistrat se leva de table, content de lui-même et tout prêt à rendre la justice, selon ses lumières et sa conscience.

VI

Je ne dis pas qu'il ne .poussa pas un soupir de regret en passant devant la porte de la bibliothèque où il avait compté faire un si bon petit somme. Mais noblesse oblige, et il se rendit au prétoire sans maugréer.

Le greffier était déjà assis sur sa chaise, tout prêt à verbaliser.

« Quoi de nouveau, Hood? lui demanda le squire.

— Un assassinat, s'il plaît à Votre Honneur.

— Un assassinat! mauvaise affaire », dit le magistrat d'un ton de mécontentement.

Il s'assit dans son fauteuil, s'ébroua à plusieurs reprises et dit :

« Hood, faites introduire tous ces gens-là. »

Hood fit un salut, alla ouvrir la porte et introduisit : le constable Hickett, qui était très rouge ; les myrmidons de Hickett, qui s'essuyaient les lèvres du revers de leurs mains ; le prévenu, qui était un grand diable de six pieds, avec des cheveux roux

en désordre, des sourcils roux très touffus qui lui cachaient les yeux à moitié, des favoris roux incultes, l'œil gauche à demi fermé, l'air insolent, les doigts couverts de poils roux, et la cravate défaite, comme un homme qui vient de soutenir une lutte violente.

Et, par parenthèse, l'un des myrmidons avait les yeux gonflés, et un de ses frères d'armes portait un foulard en bandeau, et il était facile de voir qu'il avait la mâchoire endommagée. Le magistrat en conclut que le colosse roux ne s'était pas laissé arrêter sans jouer des poings.

Il regarda l'homme roux d'un air sévère, et l'homme roux le regarda avec un air d'assurance qui avait quelque chose d'insolent.

« Hickett, dit le magistrat, faites votre rapport.

— Votre Honneur, répondit Hickett, le fermier Jones a été assassiné dans le bois de la Corne, il y a de cela deux heures à peine. Le bois de la Corne, comme le sait Votre Honneur, fait partie des domaines de lord Troublesome. C'est dans le même bois que l'avocat Dombey a été trouvé pendu, il y a dix ans. Y a-t-il dix ans ? Je serais plutôt porté à croire....

— Au fait, Hickett, dit le magistrat.

— Oui, Votre Honneur. Un petit garçon a trouvé le corps du fermier Jones au pied d'un chêne. Entre nous, je crois bien que ce petit garçon est le même qui a été pris une fois dans le bois de....

— Au fait, Hickett.

— Oui, Votre Honneur. Ce petit garçon trouve donc le corps du fermier Jones étendu au pied d'un chêne, la tête fendue d'un coup de gourdin. Il se met à crier de toutes ses forces. Des hommes qui travaillaient dans le bois accourent. Je les ai amenés comme témoins. Ce n'est pas que....

— Au fait, Hickett.

— Oui, Votre Honneur. Ces gens envoient le petit garçon au poste de police. J'emmène mes hommes, je les emmène au pas de course. Dans le *lane* qui mène au bois de la Corne, nous rencontrons un homme, un homme violent, haï de tout le pays, l'air effaré, armé d'un gros gourdin. Je dis à mes gens :

« Attention ! barrons-lui le passage ! » Je m'avance et je dis à l'homme : « Halte-là ! »

VII

L'homme roux, qui jusque-là s'était contenté de regarder le constable d'un air méprisant, lui coupa brusquement la parole.

« Tu mens, lui dit-il. Au lieu d'être en avant, tu te cachais derrière tes complices ; sans cela, c'est toi qui aurais la mâchoire en marmelade ou les yeux en compote. »

Le constable, déconcerté, demeura muet de surprise.

« Prévenu, dit le juge d'un ton sévère, dans votre propre intérêt je vous engage à ne pas mépriser la justice et les agents de la justice.

— Je ne suis pas un prévenu, riposta l'homme roux d'un ton bourru ; je suis un homme illégalement arrêté. Je ne méprise pas la justice, avec laquelle je prétends n'avoir rien à faire ; mais je déteste les menteurs.

— Vous gâtez votre affaire.

— Alors tant pis pour la justice !

— Hood, dit le magistrat, prenez note des paroles du prévenu, et constatez son attitude devant le représentant de Sa Majesté la Reine. Hickett, continuez.

— Je lui crie : « Halte ! » reprit Hickett. Il me demande de quoi je me mêle. Je lui réponds que je me mêle de l'arrêter. « Où est le *warrant* du magistrat ? » qu'il me dit. « Flagrant « délit ! » que je lui réponds. Il faut que vous sachiez qu'il était à cheval. Je dis à mes gens : « Enlevez-le ! » « Ah ! c'est « comme cela, qu'il dit ; eh bien, tant pis pour vous ! » D'un coup de gourdin il fracasse la mâchoire à Barkis, et de deux coups de poing il poche les yeux à Boulder. Nous le tirons à bas de son cheval, nous lui lions les mains, nous le rame-

nons au bois de la Corne, d'où il venait de sortir, et nous le confrontons avec le pauvre Jones qui avait repris un instant connaissance, mais qui ne pouvait pas parler. Jones frissonne en le voyant, et ses yeux disent clairement : « Voilà mon assas-« sin ! » Les gens qui étaient accourus aux cris du petit garçon déclareront à Votre Honneur qu'ils ont vu l'accusé rôder toute la matinée auprès de l'endroit où Jones a été trouvé la tête fracassée. »

VIII

L'attitude du prévenu était déplorable. Au lieu de chercher à se concilier le magistrat, il semblait avoir pris à tâche de l'irriter contre lui : il ricanait, il haussait les épaules.

« Votre Honneur voit son attitude cynique, dit le constable; il est de mon devoir de dire qu'elle ne s'est pas démentie depuis le moment où nous lui avons mis la main au collet.

« Quand Votre Honneur a eu la générosité de nous faire offrir à déjeuner, à lui aussi bien qu'à nous, il a dit qu'il se moquait du déjeuner de Votre Honneur, et qu'il n'avait pas besoin de mendier pour manger, et qu'il n'était pas de ceux que l'on apprivoise en leur offrant de s'empiffrer gratis. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le cheval s'est montré aussi malappris que le maître : il a soufflé d'un air méprisant sur l'avoine que Votre Honneur avait eu la bonté de lui faire donner, mais il ne l'a pas mangée !

— Ça prouve, dit l'homme roux sans attendre qu'on lui demandât son avis, qu'il est comme son maître. Quand il a mangé à sa faim, il refuse de s'empiffrer pour profiter de ce que ça ne coûte rien ! »

Les témoins déposèrent qu'ils avaient vu l'homme roux rôder toute la matinée autour de l'endroit où le fermier Jones avait reçu le coup de gourdin.

L'homme roux se contenta de hausser les épaules et demanda ce que cela prouvait.

Deux de ces témoins déclarèrent que l'homme roux était au plus mal avec le fermier Jones, et qu'il lui avait dit une fois : « Ne tombe pas sous ma patte, ou il t'en cuira! »

L'homme roux ne nia pas le propos ; mais il déclara que si l'on exécutait toutes les menaces que l'on fait dans les moments de colère, une moitié de chaque paroisse assommerait l'autre ; ce qui n'était jamais arrivé, du moins à sa connaissance.

IX

Comme le squire était un magistrat intègre, il tenait absolument à savoir la vérité ; comme le prévenu était un homme têtu, bourru, récalcitrant, la tâche présentait de grandes difficultés, et pendant ce temps-là les minutes s'écoulaient et formaient des heures; Sultane, déjà sellée, piaffait d'impatience.

Donc, les heures s'écoulant, le squire interrogeant, le prévenu répondant (quand cela lui convenait), le greffier écrivant les demandes et les réponses et les dépositions des témoins, il résulta de cet ensemble d'opérations : que le prévenu s'appelait John Brown ; qu'il avait cinquante ans; qu'il habitait un cottage isolé, dont il payait exactement la rente à l'intendant de lord Troublesome; qu'il vivait de son revenu sans rien devoir à personne; qu'il détestait l'humanité et qu'il avait payé ce droit-là assez cher pour en user largement; qu'il refusait de faire connaître ses antécédents, tout en déclarant qu'ils étaient honorables ; qu'il vivait en compagnie de son cheval et d'une vieille femme de ménage sourde; que les témoins étaient des sots; que le constable avait eu tort de l'arrêter sur un simple soupçon ; qu'il avait, lui prévenu, usé du droit de tout bon Anglais en défendant sa liberté ; et qu'il était ravi d'avoir mis

une mâchoire en marmelade et poché deux yeux ; que ce que le magistrat avait de mieux à faire, c'était de laver la tête au constable et de renvoyer le prévenu à ses affaires.

— Permettez, John Brown, dit le magistrat d'un ton sévère, il me semble que vous vous hâtez trop de conclure. Comment osez-vous parler d'être rendu à la liberté, quand vous n'avez pas prouvé que vous êtes innocent?

— Et vous, sir Copperdown, comment osez-vous me retenir ici, quand vous n'avez pas prouvé que je suis coupable? Si je comprends bien la loi, c'est à vous d'établir ma culpabilité, et non pas à moi d'établir mon innocence! »

X

Il y eut dans tout l'auditoire un murmure d'indignation. C'était trop fort, à la fin! Seul le magistrat ne s'indigna pas; mais il prit un air très embarrassé et très perplexe, et, pendant quelques minutes, conféra à voix basse avec son greffier.

Ensuite il toussa pour s'éclaircir la voix et dit :

« Je reconnais que votre culpabilité n'est pas prouvée, et qu'une enquête est nécessaire. Mais, comme il existe de fortes préventions contre vous, à mon grand regret et dans l'intérêt de la justice je serai contraint de m'assurer de votre personne.

— Faites-le à vos risques et périls, répondit le prévenu.

— Des menaces! s'écria le magistrat perdant patience.

— Où voyez-vous des menaces? demanda le prévenu sans s'émouvoir. Ah oui! reprit-il en secouant la tête, je vois maintenant ce que c'est. Vous partez de ce principe que je suis un homme violent, et vous en concluez que je vous menace de quelque violence. Détrompez-vous, sir Copperdown. Je consens à expliquer ma pensée : Vous passez pour un homme juste, et vous éprouverez plus tard des regrets et des remords pour

m'avoir retenu injustement en prison. Voilà pourquoi j'ai dit, et voilà pourquoi je répète : « Faites-le à vos risques et « périls ».

— J'aime mieux cette explication-là que l'autre, dit naïvement le magistrat. Je ne demanderais pas mieux que de vous laisser en liberté, mais il me faudrait un gage pour couvrir ma responsabilité ; pouvez-vous fournir une caution ?

— Qui voudrait se porter caution pour un homme comme moi ? reprit amèrement le prévenu. Vous avez entendu les témoignages de ce troupeau d'ânes poltrons. Tous me craignent et me détestent.

— Il y a peut-être des raisons....

— Des raisons de me craindre ! pas une, car je n'ai jamais fait de mal à personne. Quand on m'attaque, je me défends, mais je n'attaque jamais. Je méprise les hommes. Je n'ai aucune raison de cacher mon mépris, et j'en ai beaucoup pour le faire voir. Je conviens qu'on a raison de me détester, puisque, après tout, c'est un prêté rendu. Je ne puis donc vous offrir comme caution que ma parole. »

XI

A la grande surprise du constable, de ses myrmidons, des témoins et du greffier, le magistrat ne s'irrita point de cette audacieuse proposition.

Après quelques secondes de réflexion, pendant lesquelles il avait tenu ses regards attachés sur la figure du prévenu, il lui dit :

« A mes risques et périls j'accepterais votre parole, John Brown, si, quittant le ton de la raillerie et du persiflage, vous consentiez à me citer un fait, un seul, pour me prouver que, si vous êtes un misanthrope, vous n'êtes pas un méchant. »

L'homme roux baissa la tête sans répondre.

« Une seule preuve! répéta lentement le magistrat; nommez-moi une créature, si humble qu'elle soit, à qui vous ayez inspiré de l'affection. Je la ferai citer aussitôt, et j'agirai selon son témoignage. »

L'homme roux releva la tête.

« Mon cheval m'aime », dit-il simplement.

Sauf le magistrat, tous les assistants éclatèrent de rire.

« Pourquoi ces rires indécents? demanda sir Copperdown en regardant les rieurs dans le blanc des yeux. Les animaux ont un instinct plus sûr que notre jugement et que notre raison. Ils aiment qui les aime; et je ne tiendrai jamais pour foncièrement méchant un homme qui aime son cheval et qui a su s'en faire aimer. John Brown, j'accepte le témoignage de votre cheval. Où est-il?

— Votre Honneur, répondit John Brown avec une émotion visible, la pauvre bête m'a suivi comme un bon chien, depuis l'endroit où l'on m'a fait violence jusqu'à la clairière où ce malheureux Jones a été assassiné, et depuis la clairière jusqu'ici.

— C'est juste, dit sir Copperdown. Comme nous ne pouvons décemment introduire un cheval dans le prétoire, nous irons entendre sa déposition dans la cour des écuries. Murray, dites à un des grooms de détacher ce cheval et de le tenir en bride à l'extrémité de la cour. »

XII

Le tribunal descendit dans la cour des écuries; sir Copperdown ouvrait la marche, escorté du greffier. John Brown venait ensuite, entouré des agents. Les témoins fermaient la marche, échangeant des coups de coude et des clins d'œil.

A l'autre bout de la cour, un groom à l'air maussade tenait

dédaigneusement par le licou un cheval qui, certainement, avait dû être jeune dans son temps; mais ce temps-là pouvait bien remonter à une quinzaine d'années.

Quand le cortège descendit les marches du perron, le vieux cheval tressaillit, dressa les oreilles et fit entendre un pauvre vieux hennissement grêle.

John Brown sourit, le squire sourit aussi.

« Tomkins, cria-t-il, laissez aller cette bête! »

Tomkins obéit avec empressement, trop heureux de rompre tout commerce avec une bête aussi peu fashionable.

Aussitôt libre, le cheval partit au trot dans la direction du groupe; ses yeux ternes étaient devenus presque brillants, et il agitait sa queue de droite à gauche et de gauche à droite.

« Bonne bête! » dit le squire en lui tapotant le cou.

Le cheval se laissa faire, comme un cheval bien dressé et bien obéissant. Peut-être aussi sentait-il que sir Copperdown était, lui aussi, un ami des animaux.

Mais, tout en se laissant tapoter le cou, sans bouger, il regardait son maître derrière le squire. Et ce regard, presque humain à force de tendresse, semblait dire à John Brown : « Sois tranquille, tu auras ton tour tout à l'heure ».

« Bonne bête, répéta le squire, on voit bien que tu n'as jamais été brutalisée.

— Et c'est vrai, Votre Honneur, dit familièrement John Brown, jamais mon vieux Cox n'a été maltraité. »

XIII

En entendant son nom prononcé par la voix de son maître, le vieux Cox n'y tint plus, et, repoussant le squire avec douceur, j'allais dire avec politesse, il fit entendre une espèce de rire de contentement. Ensuite il passa sa tête par-dessus

l'épaule de John Brown, et frotta tendrement sa joue contre celle de son maître.

« Témoin Cox, dit le squire en riant, vous avez très bien parlé, et j'accepte votre témoignage. John Brown, donnez-moi votre parole de ne pas vous éloigner de Peckham avant la fin de l'enquête.

— Je vous en donne ma parole, répondit simplement le prévenu.

— Alors, prévenu, vous êtes libre sur parole.

— Si Votre Honneur voulait me permettre..., dit John Brown avec un embarras et une hésitation qui contrastaient singulièrement avec la brusquerie et la liberté bourrue de ses manières habituelles.

— Vous permettre quoi? demanda le squire avec bienveillance.

— De dire à Votre Honneur deux mots en particulier.

— Suivez-moi », dit le squire.

Quand ils furent assez loin des autres pour n'être point entendus, John Brown reprit :

« Ce que j'ai à dire à Votre Honneur n'est pas un secret bien important; mais cela me ressemble si peu que j'aurais une espèce de honte de le dire devant le constable et devant les autres. Et puis, ils pourraient trouver que cela n'est guère respectueux, venant d'un homme comme moi et adressé à un homme comme vous. Sir Copperdown, vous êtes un brave homme, voilà ce que j'avais à vous dire ; j'espère que vous le prendrez en bonne part.

— Je le prends en très bonne part, répondit le squire. Et... savez-vous une chose? Eh bien, malgré votre rudesse et votre misanthropie, j'ai idée que vous êtes un brave homme, vous aussi.

— Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que je suis un homme de parole : vous le verrez bien. »

XIV

Le squire l'ayant congédié d'un geste bienveillant, John Brown enfourcha son vieux Cox. Le constable le regardait d'un air effaré, comme un animal farouche que l'on aurait eu l'imprudence de lâcher après l'avoir démuselé.

« Constable, lui dit John Brown, tu n'as que faire d'avoir peur. »

Et là-dessus il fit claquer sa langue, et le vieux Cox partit au petit trot.

Quand il fut hors de portée de la voix, le prudent constable dit à ses gens : « S'il croit que j'ai peur de lui, il se trompe. Et puis, vous savez, les amis, je ne voudrais pas certainement avoir l'air de critiquer mon supérieur, mais j'ai idée que le gaillard ne laissera pas croître l'herbe sous les sabots de son cheval, et qu'il ira fracasser des mâchoires et pocher des yeux ailleurs. Dans tous les cas, le pays en sera débarrassé, et c'est bien quelque chose. »

Là-dessus, les subalternes opinèrent du bonnet; après quoi ils suivirent leur supérieur, qui, n'ayant plus rien à faire au château, s'en retourna tout songeur à sa boutique de mercerie. Les hommes de police regagnèrent le poste, et les témoins allèrent reprendre le cours de leurs occupations rustiques.

Le squire, ayant tiré sa montre, vit qu'il avait tout juste le temps de faire une petite promenade à cheval avant de s'habiller pour le dîner. Mais, au lieu d'aller trotter sur les Hautes-Bruyères, il tourna la tête de Sultane du côté de la ferme de Jones, pour voir si Jones avait repris connaissance et s'il en pourrait tirer quelque chose.

Mais le pauvre Jones avait la fièvre; il divaguait, le pauvre Jones; et le docteur déclara respectueusement au magistrat que si Jones s'en tirait, ce ne serait pas de sitôt.

Quoique l'invité de lord Troublesome n'eût point goûté les douceurs de la sieste après son déjeuner, quoiqu'il eût pris relativement très peu d'exercice, il apporta à la table de son amphitryon un appétit très correct.

Peut-être, après tout, le témoignage d'une bonne conscience est-il un apéritif aussi énergique qu'une heure et demie de petit galop au grand air.

XV

A la grande mortification du mercier-constable, l'homme roux ne quitta pas le pays. Et non seulement il ne quitta pas le pays, mais encore, au lieu de rôder comme par le passé, par les *lanes* solitaires, les bois, les landes et les bruyères, par tous les endroits enfin où il avait le plus de chances de ne pas rencontrer de figures humaines, il affecta de traverser, chaque jour, la longue rue qui forme le village de Peckham.

Du plus loin qu'il le voyait venir, le malheureux Hickett rentrait chez lui et se réfugiait dans son arrière-boutique.

Contrairement à ce qui se passe d'habitude, ce n'était pas le prévenu qui se cachait du constable, mais le constable qui se cachait du prévenu.

Un jour pourtant, l'infortuné Hickett releva la tête, respira plus à l'aise et dit à ses voisins : « Je le savais bien ! »

John Brown n'avait pas paru dans le village, et ses voisins ne l'avaient pas vu sortir de chez lui.

Le soir, à la taverne du Paon, où il allait volontiers boire un verre de bière en fumant sa pipe, Hickett répétait à tout venant : « Décampé ! vous savez, l'homme roux a décampé ! Quelle figure va faire sir Copperdown ? Je lui avais bien dit de se défier de ce vaurien-là ! mais il n'a rien voulu entendre. Camarades, il verra qu'un homme de métier peut avoir une aussi bonne cervelle qu'un de ses supérieurs ! »

Qui fut bien attrapé le lendemain? Ce ne fut pas sir Copperdown, mais le mercier vaniteux.

L'homme roux traversa le village à la barbe du constable déconfit.

S'il n'avait pas paru la veille, c'est que le vieux Cox avait pris médecine, et l'homme roux avait passé la journée à soigner son vieux camarade.

Si John Brown se montrait dans la rue du village, c'était un peu par bravade et pour bien montrer qu'il n'avait pas peur de la justice; car l'amour pour l'humanité ne lui était pas venu. Soit au village, soit dans les champs, il s'abstenait, comme par le passé, d'adresser la parole aux gens qu'il rencontrait, ou de faire voir par aucun signe ou par aucune démonstration extérieure qu'il s'aperçût de leur présence.

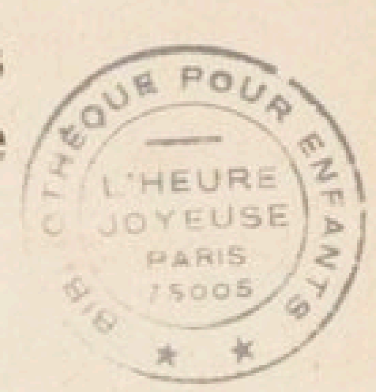
On remarqua pourtant que, loin d'éviter le squire, comme le reste de l'humanité il dirigeait ses promenades vers les endroits où il espérait le rencontrer, pour le seul plaisir de lui ôter respectueusement son chapeau.

XVI

Cependant le docteur travaillait de son mieux la tête du pauvre Jones. Mais la tête du pauvre Jones contenait une cervelle bien malade et bien troublée. Le pauvre Jones tombait dans des assoupissements et des torpeurs qui duraient des journées entières, et il ne sortait de ces assoupissements et de ces torpeurs que pour divaguer et raconter les histoires les plus saugrenues, auxquelles personne ne comprenait rien.

Le médecin devenait de plus en plus perplexe, et cachait sa perplexité sous des airs de gravité profonde. Après chaque visite il s'en allait en secouant la tête.

Mais voilà qu'un beau jour, sans crier gare, le fermier Jones se réveille avec toute sa raison, se frotte les yeux, demande ce



que tout cela veut dire, déclare que, dans tous les cas, il a une faim de loup, et commande qu'on lui serve sur l'heure quelque chose de bon et de réconfortant.

On se récrie, on allègue les ordres du médecin; il ne veut rien entendre, demande s'il est, oui ou non, maître chez lui, et si l'on ne va pas lui obéir plus vite que cela.

Comme on cherche des biais, il s'emporte et essaye de se lever, pour se servir lui-même. Mais il est forcé de reconnaître, non sans indignation, qu'il est trop faible pour bouger.

Par bonheur le médecin arrive. Il cache sa surprise et déclare qu'il a prévu cette crise salutaire, qui d'ailleurs aurait pu être mortelle; il dit ce que l'on peut faire manger et boire au fermier ressuscité, et court prévenir le squire.

Le squire arrive au chevet du convalescent, impatient d'avoir la clef du mystère et désireux, franchement désireux, de constater officiellement l'innocence de son singulier protégé.

XVII

« Eh bien, Jones, mon garçon, vous pouvez vous vanter de revenir de loin.

— C'est ce qu'on dit, Votre Honneur.

— Je vous fais tous mes compliments, mes sincères compliments.

— Je reconnais bien là votre bonté.

— Et, dites-moi, Jones, vous vous rappelez certainement aujourd'hui comment les choses se sont passées, le jour où vous avez reçu ce fameux coup à la tête.

— Parfaitement, Votre Honneur.

— Alors vous pouvez me dire le nom de votre assassin?

— Quel assassin? demande le fermier en roulant des yeux surpris.

— Dame! mon garçon, celui qui vous a si vilainement arrangé.

— Mais, Votre Honneur, celui qui m'a si vilainement arrangé est devant vous. »

Le magistrat regarda les rideaux du lit, pensant que le coupable était caché derrière, amené par le remords et tout prêt à se livrer à la justice. Mais il n'y avait personne derrière les rideaux. Derrière lui et non devant lui, se tenait le greffier, prêt à écrire la déclaration de la victime. Or le greffier ne pouvait pas être l'assassin, puisqu'il se trouvait au château à l'heure même où le crime avait été commis.

Naturellement, le digne magistrat se dit que le pauvre Jones divaguait, et il se promit de laver la tête au médecin, pour l'avoir, au nom de la science, poussé à faire une démarche prématurée et dangereuse pour le patient.

XVIII

« Mon brave Jones, dit-il avec bonté, je ne veux pas prolonger ma visite, je ne veux pas vous fatiguer; je reviendrai une autre fois.

— Je sais ce que je dois à Votre Honneur, répondit le fermier d'une voix assurée, et je ne veux pas que vous preniez la peine de revenir. Je vous déclare en toutes lettres que celui qui m'a si vilainement arrangé, c'est le fils de mon père, c'est moi-même.

— C'est très généreux de votre part, Jones, de vouloir sauver le coupable des conséquences de sa faute. Vous êtes un bon chrétien; vous savez pratiquer le pardon des injures, et de vous à moi je vous en fais mon compliment. Mais, comprenez-moi bien, Jones,... non! ne m'interrompez pas.... La justice est la justice; et il faut, dans l'intérêt de tous, que la justice ait son cours. Comprenez bien cela. Un serment est

un serment, et je suis dans l'obligation de vous faire jurer sur la Bible....

— Mais je suis tout prêt à jurer....

— Pas si vite, Jones, ne vous excitez pas. Il n'est pas possible que vous vous soyez administré à vous-même ce furieux coup de bâton. Soyez raisonnable, vous n'oseriez pas affirmer cela sous la foi du serment. »

Ce fut au tour du fermier de croire que le squire divaguait.

« Mais, Votre Honneur, il ne s'agit pas de coup de bâton.

— Comment! il ne s'agit pas de coup de bâton; qu'est-ce que c'est donc que cela? »

Et le brave homme montrait du doigt les bandages qui entouraient la tête de la victime.

« Plaie contuse, a dit le docteur dans son rapport, et par conséquent produite par le contact violent d'un bâton, d'un pieu, d'un instrument contondant enfin!

— Votre Honneur, reprit le fermier, il ne s'agit ni d'un bâton, ni d'un pieu, mais d'un arbre! »

XIX

Le squire regarda le greffier, comme pour lui demander ce qu'il pensait d'une telle absurdité; le greffier regarda le squire d'un air ahuri; et le fermier les regarda tous les deux, surpris de leur ébahissement.

« J'ai dit un arbre, reprit-il d'un ton ferme, et je répète un arbre. Et je crois, sauf le respect que je dois à Votre Honneur, que je ferai mieux de raconter tout simplement la chose comme elle s'est passée. Ce n'est peut-être pas comme cela qu'il faudrait s'y prendre, et je sais que dans les affaires de justice c'est la mode de procéder par demandes et par réponses. Mais de cette façon-là je m'embrouille et je vous embrouille. Si vous voulez me laisser dire, cela ne sera pas long, et puis après, vous

arrangerez la chose par demandes et par réponses. Ce sera-t-il légal tout de même ?

— Parfaitement légal. Parlez, mon ami, si cela ne doit pas vous fatiguer ; nous vous écoutons.

— Eh bien, Votre Honneur, voilà l'affaire. Quand on est un homme d'âge et comme qui dirait corpulent, il ne faut plus vouloir faire ce que l'on faisait quand on était jeune et pas corpulent. Est-ce vrai ?

— Parfaitement vrai, mon garçon.

— Ce matin-là il faut croire que j'avais, comme qui dirait, un retour de jeunesse. J'avais affaire au bourg de Sandhurst, et, pour arriver plus vite, j'ai coupé par le bois de la Corne. Me voilà à la ravine, et je me dis : « Ah ! ah ! Jones, il y a eu un « temps où tu aurais sauté cela sans réfléchir, seulement le « temps de dire : Jack Robinson. Aujourd'hui, mon vieux, au « lieu de sauter cela, tu vas descendre au fond et remonter « lourdement de l'autre côté, comme un crapaud fatigué. » Cette idée de crapaud fatigué me déplaît, et je me dis : « Jones, « tu sauteras ! je parie que tu sauteras ! » Et je me réponds à moi-même : « Du moment qu'il y a pari, je ne peux plus m'en « dédire ! » Je prends mon élan, une fois, deux fois, trois fois, sans oser me lancer. J'ai honte de moi-même, la moutarde me monte au nez et je saute.

XX

« Bon ! je saute ; et, sans me vanter, je peux dire que je saute fameusement ! J'arrive sur l'autre bord ; mais j'avais pris trop d'élan, ou bien mes jambes n'étaient pas assez souples, ou bien n'importe quoi. Le fait est que je n'ai pas eu le temps de me voir sur pied. Je suis lancé en avant, et pan ! je donne de la tête contre le pied d'un arbre. Je vois mille chandelles, et puis je me réveille cinq semaines après, avec une faim de loup ! »

Le sportsman qui dormait depuis de longues années sous l'enveloppe épaisse du squire s'était subitement réveillé au récit de cet exploit sportique. Ses joues s'étaient colorées, ses yeux s'étaient animés : quand le fermier eut terminé son récit, il s'écria :

« Que le diable vous emporte, vieux fou de Jones, pour avoir risqué si sottement la vie d'un père de famille ! La main, donnez-moi la main, mon garçon, pour ce trait qui fait honneur à la vieille Angleterre. Et puis, je suis ravi..., n'allez pas croire que je sois ravi de vous voir la tête cassée ; non, n'est-ce pas ? Mais, étant donné que vous avez eu la tête cassée, je suis ravi qu'il y ait eu imprudence, et non pas violence criminelle.

— J'espère, reprit vivement le fermier, que l'on n'a soupçonné personne, accusé personne ?

— Heu ! heu ! dit le squire en regardant de côté son secrétaire, qui baissa le nez.

— Comment ! on aurait inquiété quelqu'un à cause de ma sottise ?

— Il y a bien eu quelque petite chose comme cela, répondit le squire en souriant.

— Qui donc a-t-on accusé ?

— John Brown.

— Et pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

— Il avait été vu dans les environs de l'endroit où vous aviez fait le saut périlleux. Et puis, un témoin l'avait entendu vous adresser des menaces.

XXI

— Oh bien ! dit le fermier, ce témoin-là est un sot ; cela me ferait du bien de le lui dire à lui-même. Il y a eu entre nous échange de menaces, c'est vrai ; mais c'est moi qui avais commencé, et, maintenant que j'y repense, je me demande pour-

quoi j'avais provoqué Brown; en somme, il ne m'avait jamais rien fait. Seulement, sa figure me déplaisait et je n'aimais pas ses manières. Est-ce assez sot? Foi d'honnête homme, aussitôt que je pourrai seulement mettre un pied devant l'autre, j'irai trouver Brown, je lui dirai d'oublier tout cela, et je lui demanderai de me donner la main. Mais, au fait, est-ce que le pauvre diable a été en prison tout ce temps-là?

— Non, Jones, non, rassurez-vous, répondit le squire en souriant.

— Oh! tant mieux; s'il avait souffert cela à cause de moi, je ne me le serais pas pardonné. Et, si c'est un effet de votre bonté, pourriez-vous me dire comment il s'est tiré d'affaire?

— Si invraisemblable que cela puisse vous paraître, il a trouvé caution, et est resté en liberté jusqu'à la fin de l'enquête. L'enquête est finie, le voilà moralement libre comme il l'était matériellement.

— Votre Honneur, reprit vivement le fermier Jones, la personne qui a bien voulu lui servir de garant m'a rendu service, à moi, encore plus qu'à lui. Je désirerais la connaître, pour la remercier.

— Présentement, répondit le squire, cette personne désire garder l'anonyme; mais je lui transmettrai vos remerciements, et même, à supposer qu'il vous soit agréable de lui envoyer une poignée de main, je me charge de la commission. »

Le fermier allongea vivement sa main droite, que le magistrat serra à plusieurs reprises. Après quoi il quitta la ferme, suivi de son greffier.

XXII

Toutes les fois que l'on parle de l'affaire « John Brown et Jones » devant le constable Hickett, il secoue sa tête de constable d'un air mystérieux. Il n'ose rien dire, car s'il expri-

mait son opinion, ses paroles seraient peut-être rapportées à sir Copperdown. Mais il est persuadé que le squire, pour n'en avoir pas le démenti, a fait la leçon au fermier Jones et lui a suggéré cette ridicule histoire du coup de tête contre un chêne, qui court présentement le pays.

Si encore il n'y avait eu que l'histoire qui courût le pays, le mercier-constable en eût pris son parti, car on finit toujours par oublier les histoires, même les histoires les plus saugrenues. Mais John Brown courait également le pays, aussi tranquillement que s'il n'avait pas eu une tentative de meurtre sur la conscience. La présence seule de l'homme roux empoisonnait l'existence du constable.

Que de fois il se dit en apercevant de loin la gigantesque silhouette de ce John Brown, monté sur son vieux Cox : « En dépit de tous les squires, voilà un gaillard que je n'aimerais pas à rencontrer au coin d'un bois ! »

Nous autres hommes, même quand nous sommes constables, combien peu nous savons ce qui nous convient et ce qui ne nous convient pas ! Et combien nous serions penauds si la Providence nous prenait toujours au mot et exauçait tous nos vœux !

Un jour que M. Hickett s'en allait à la ville pour les affaires de son métier, il fut happé au coin d'un bois par deux grands vauriens qui se mirent en devoir de l'étrangler, pour sonder ensuite ses poches à loisir.

En ce moment apparut John Brown, attiré par les cris du mercier. Sans enquête préalable, il tomba sur les deux vauriens et les mit en fuite.

« Merci, John Brown », dit le mercier d'une voix haletante.

Et, tout en le remerciant, il le regardait d'un air peu rassuré.

« L'homme, lui répondit tranquillement John Brown, tu n'as pas à me remercier, car je ne sais pas moi-même si je suis bien content de la besogne que je viens de faire. J'ai manqué à tous mes principes en me mêlant des affaires d'autrui et en attaquant des gens qui ne s'attaquaient pas à moi ; mais on n'est pas parfait ! »

Là-dessus, il tourna le dos, remonta sur Cox et continua tranquillement sa promenade.

« Merci quand même, John Brown! » lui cria de loin le mercier.

John Brown, sans se retourner, haussa les épaules, comme pour dire qu'il n'y avait pas de quoi, et mit son cheval au trot.

XXIII

En tant que mercier, le constable Hickett, remettant à plus tard le voyage d'affaires qui avait si mal commencé, se rendit tout droit à sa mercerie et se fit servir par sa mercière quelque chose de bon, de chaud et de fortifiant, où le whisky et la cannelle jouaient un rôle plus important que l'eau chaude. Quand il se fut administré ce cordial, il raconta à sa ménagère le petit drame où John Brown avait joué le rôle de sauveur providentiel.

Ensuite, en tant que constable, le mercier Hickett se dirigea vers le château de sir Copperdown, pour faire son rapport au magistrat.

Quand il en vint à parler de l'intervention de John Brown, le pauvre mercier-constable ne put s'empêcher de balbutier un peu et de devenir très rouge; mais il rendit bravement justice à celui qui avait été si longtemps sa bête noire.

Le magistrat eut la charité de lui épargner la petite leçon qu'il avait si bien méritée, pour s'être prévenu trop vite contre un homme uniquement parce que sa figure et ses allures lui déplaisaient, et pour avoir commenté avec si peu de respect et de mesure la décision d'un magistrat; car, tout naturellement, les commentaires du constable lui étaient venus aux oreilles, comme reviennent toujours aux oreilles des personnes intéressées les propos que l'on a tenus contre elles en présence des amis réputés les plus discrets et les plus sûrs.

Sir Copperdown connaissait le train du monde. Selon lui, quand un homme n'est pas rendu plus sage et plus circonspect par l'expérience acquise à ses propres dépens, on perd son élo-

quence à le vouloir convertir : dans ce cas-là, toute harangue est superflue. Et, sauf à table, sir Copperdown avait horreur du superflu.

Il écouta donc le rapport du constable avec le sérieux et la gravité qui siéent si bien à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions. Et lorsque l'entrevue officielle eut pris fin, et qu'il reconduisit son constable en causant avec lui de choses familières, il se priva de l'égoïste satisfaction de lui dire : « Je savais bien ce que je faisais en acceptant la parole de ce paria ».

Décidément, le paria avait eu raison de lui dire : « Sir Copperdown, vous êtes un brave homme ! »

MIDI A QUATORZE HEURES

I

Jean-Georges Timéas, après avoir parachevé de bonnes études dans un lycée du Midi, partit un beau jour pour Paris, avec la ferme résolution de faire son chemin et d'aller aussi loin et de monter aussi haut que possible, honnêtement s'entend. Il emportait dans sa malle un trousseau complet, destiné à durer longtemps, dans son portefeuille un diplôme de bachelier et une douzaine, au moins, de lettres de recommandation, dans son porte-monnaie une somme fort honnête, qui représentait le premier quartier de sa pension, et dans un coin de son cerveau l'idée qu'un homme, si honnête et si laborieux qu'il soit, doit se donner du mouvement pour s'avancer dans le monde. Par conséquent, il doit faire le plus de connaissances possible, afin d'avoir des auxiliaires et des appuis dans les moments critiques. Telle était l'idée de Jean-Georges Timéas : je la lui laisse pour compte.

Son père et sa mère l'avaient conduit jusqu'à la gare du chemin de fer, et au moment du départ sa mère lui avait dit en l'embrassant : « Jean, n'oublie pas que tu as été élevé chrétiennement ».

Et il avait répondu : « Non, ma mère, je ne l'oublierai jamais ».

Le père, de son côté, en affectant de rire, quoiqu'il eût bonne envie de pleurer, lui avait glissé à l'oreille la recommandation suivante : « Jean, fais honneur au nom de ton père, c'est la première chose que je te demande ; et puis après, deviens un grand homme si tu le peux, je ne te le défends pas ».

Et Jean avait promis de faire honneur au nom de Timéas. C'était tout ce qu'il pouvait honnêtement promettre. Grand homme, ne le devient pas qui veut; dans tous les cas il ferait de son mieux.

Pour faire court, je dirai en deux mots qu'il tint fidèlement ses promesses.

Son premier soin, en arrivant à Paris, fut de chercher un logement. Il mit la main, quai Voltaire, sur un petit entresol qui le séduisit. La chambre à coucher était bien un peu obscure, vu que la maison était haute et que les fenêtres donnaient sur la cour. Mais il se dit philosophiquement que l'on n'a pas besoin de voir clair pour dormir. Ce qui l'aida à passer si facilement condamnation sur la chambre à coucher, c'est le ravissement que lui causa la vue du cabinet de travail. Cette pièce était claire et gaie. De la table à écrire, placée près de la fenêtre, on avait la perspective de la Seine, des quais, des ponts, des Tuileries. Les ambitieux aiment les grands horizons, et Jean Timéas était un ambitieux.

La concierge de la maison se serait volontiers chargée de préparer les repas du nouveau locataire et de les lui servir. Elle s'entendait très bien à la cuisine, à la cuisine bourgeoise s'entend, la seule qui soit saine, profitable et fortifiante. Du moment qu'elle l'affirmait, ce devait être vrai, car, rien qu'à la voir, on devinait que c'était la meilleure femme du monde, incapable de mentir. En tant que travailleur décidé à ne pas perdre son temps, Jean Timéas aurait été très porté à accepter cette offre qui lui aurait épargné bien des dérangements. En tant qu'ambitieux, il refusa très poliment, mais il refusa. Il tenait à faire des connaissances, de bonnes connaissances, à voir des jeunes gens sérieux, destinés à devenir quelque chose dans la société; et chacun sait que c'est à table que l'on se lie le plus facilement, surtout quand on est jeune.

II

Il fit d'abord quelques pas de clerc. A la première pension où il se présenta, on était réellement trop débraillé; à la seconde trop frondeur et trop sceptique, à la troisième trop licencieux. A la fin, rue de Bourgogne, il mit la main sur une véritable ruche de travailleurs. Il y avait là des étudiants en droit et en médecine qui prenaient le droit et la médecine au sérieux et ne disaient presque pas de mal des professeurs ; un jeune peintre qui n'affectait pas de traiter la peinture par-dessous la jambe, comme un homme supérieur à sa besogne, qui ne parlait pas argot, qui ne racontait point d'histoires scandaleuses pour « horripiler les philistins » ; et enfin un poète recueilli et mélancolique, qui ne parlait jamais de ses vers, qui portait des cheveux courts, comme tout le monde, et n'affectait jamais de se trouver mal quand on prononçait devant lui les deux mots : « Académie Française ».

Quelques employés de ministères et un sténographe de la Chambre complétaient la réunion. C'étaient tous des gens corrects, au courant de la mode et des choses de l'esprit, et habitués à fréquenter le monde.

Ces messieurs invitaient quelquefois des amis, bien élevés comme eux, et Jean Timéas se dit avec satisfaction : « Je suis logé modestement, mais de façon cependant à ne pas craindre de recevoir des visites, et quand j'aurai reçu une politesse quelque part, je pourrai la rendre au fils de la maison, en l'invitant à notre table ».

Quelques jours seulement après son entrée à la pension bourgeoise de la rue de Bourgogne, Timéas apprit le nom du jeune poète mélancolique. C'était un nom déjà célèbre. Timéas, qui s'était senti tout d'abord attiré vers lui, le fut bien davantage quand il sut la vérité. Il acheta ses deux volumes pour pouvoir

lui en parler et il se promit bien de citer son nom dans le monde, quand il y serait admis, ce qui ne pouvait tarder.

Une fois confortablement installé, Timéas porta à leur adresse les lettres de recommandation qu'il avait apportées du Midi, et, comme le mois d'octobre touchait à sa fin, il gravit la montagne Sainte-Geneviève et se fit inscrire au secrétariat de l'École de Droit.

La même semaine, l'École ouvrit ses portes, et les invitations commencèrent à pleuvoir sur la table de travail de Jean Timéas. Attelé à une double tâche, l'étudiant de première année se trouva bientôt l'homme le plus occupé et le plus affairé de Paris. Comme il avait un tempérament robuste et une volonté plus robuste encore, il réussit à résoudre un problème réputé insoluble : servir deux maîtres à la fois.

Les professeurs de l'École n'avaient jamais rencontré un auditeur plus assidu, plus correct, plus préoccupé de les bien comprendre. Rien que sa façon d'écouter était un compliment pour leur savoir et pour leur éloquence. C'est lui que leur regard cherchait d'abord dans l'auditoire et c'est pour lui qu'ils parlaient. S'il avait eu besoin de quelque indulgence aux époques des examens, cette indulgence lui aurait été tout acquise. Mais il n'en avait pas besoin : son travail portait ses fruits. Une fois, rue Soufflot, l'un des professeurs, en lui rendant son salut, lui sourit comme à un ami et lui adressa même un petit signe de tête et un petit clignement d'yeux familier dont Jean Timéas ne fut pas médiocrement fier. Une autre fois, sous les marronniers du Luxembourg, une des gloires de l'École l'arrêta au passage, le fit causer et l'engagea à lui rendre visite. Timéas n'eut garde de négliger une si bonne occasion. Il se trouva que le juriste célèbre avait une famille charmante. Timéas, accueilli avec sympathie, devint un des familiers de la maison.

III

L'heureux Timéas n'était pas, à proprement parler, populaire parmi ses camarades ; et la vraie vérité est qu'il ne cherchait pas à le devenir. Toujours poli et complaisant avec tout le monde, il avait des préférences. D'instinct il allait à ceux des étudiants qui portaient un nom illustré par leur père, ou qui lui semblaient de taille à tirer plus tard de l'obscurité le nom obscur qu'ils portaient.

Dans le monde, Timéas était littéralement charmant, on se l'arrachait. Modeste avec les hommes mûrs, respectueux avec les femmes, il restait au salon quand les messieurs désertaient en masse pour aller au fumoir. Au bal, ce n'était pas un de ces papillons écervelés qu'attire la flamme de la lampe, je veux dire une jolie toilette ou un joli minois ; je ne prétends pas donner à entendre par là qu'il fût né avec la vocation philanthropique d'inviter les laiderons destinés à faire tapisserie. Non, non ; il ne faisait point fi des danseuses agréables, et les danseuses agréables lui savaient gré du plaisir qu'il semblait prendre à la danse : ce plaisir-là est toujours un compliment pour la danseuse.

Les laiderons, j'entends les laiderons dont les papas étaient célèbres ou influents, lui savaient doublement gré de les tirer de leur immobilité, de leur faire faire une gymnastique agréable et d'avoir l'air de se complaire à ce rôle de professeur, que plusieurs dédaignaient, les sots !

Pendant deux ans, Jean Timéas mena cette vie en partie double, sans trahir la moindre fatigue. Le succès décuplait ses forces ; il avait atteint le but de son ambition : connaître beaucoup de monde. Quelquefois, assis à sa table de travail, il laissait errer ses regards sur la Seine : une péniche s'avançait lourdement et lentement à la suite d'un remorqueur ; un bateau-

mouche filait à toute vapeur. Il riait de la péniche, et involontairement il se comparait au bateau-mouche : « Moi aussi, se disait-il presque sans s'en apercevoir, je file à toute vapeur ».

Alors il se trouvait un peu ridicule et se gourmandait de son outrecuidance ; mais il se gourmandait sans aucune aspérité : « Allons donc, gros vaniteux, est-ce qu'on se dit de ces choses-là à soi-même ? » Peut-être sous-entendait-il qu'on ne peut pas empêcher les autres de les dire.

Et le fait est que le monde des salons lui répétait sur tous les tons sinon ces choses-là, du moins l'équivalent.

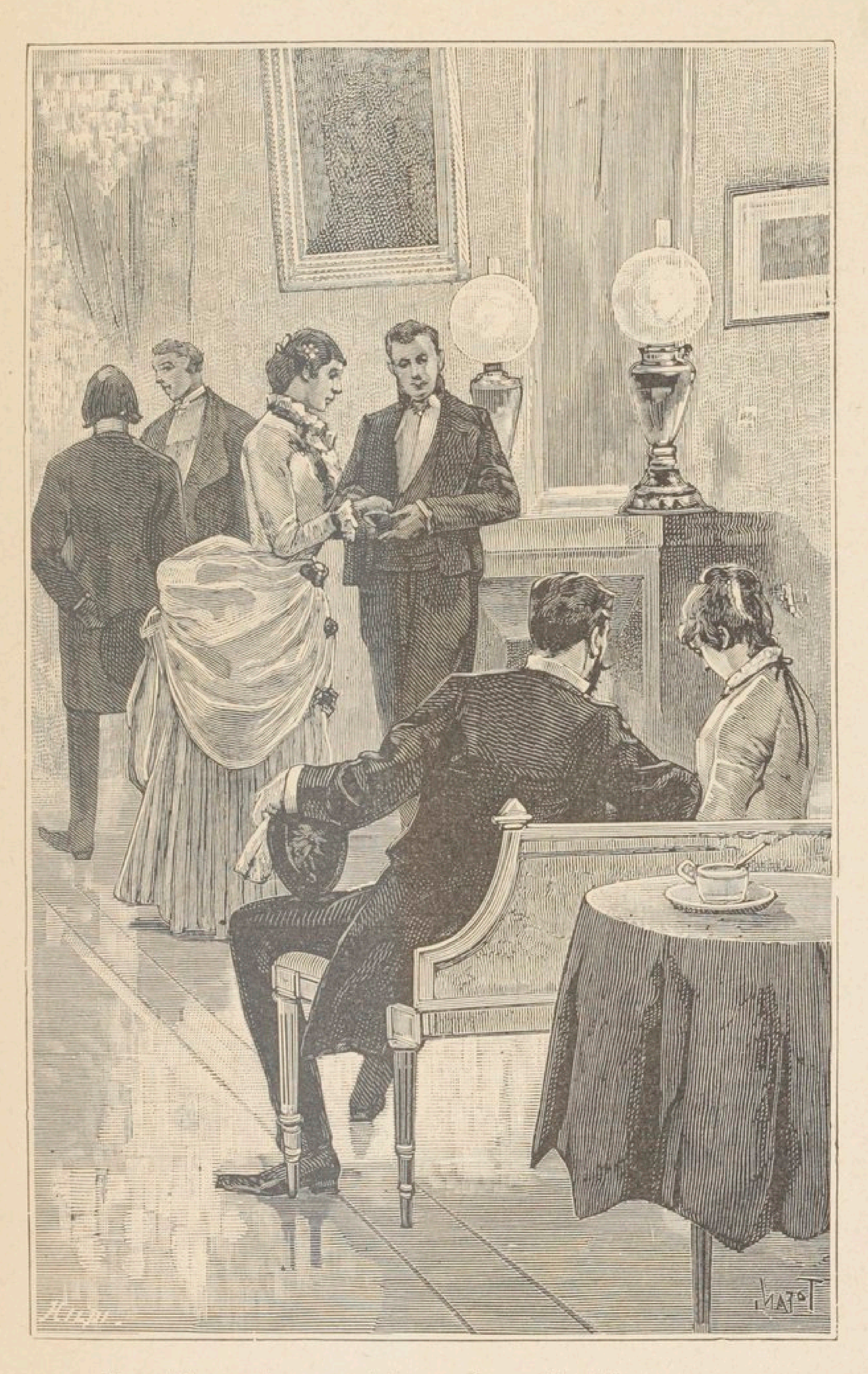
Au bout de ses deux années de droit il fut reçu licencié. Aussitôt licencié il se fit inscrire au tableau des avocats. Avocat ! avec ce titre-là on est en passe d'arriver à tout, même à plaider quelquefois devant un tribunal ou un jury.

IV

Tout en plaidant d'office, gratuitement, par acquit de conscience et pour faire acte d'avocat, quelques-unes de ces causes infimes, que les vieux bâtonniers jettent avec un sourire narquois aux innocents stagiaires, sous prétexte de les exercer à la parole, mais en réalité parce que les vieux renards préfèrent garder pour eux les causes payantes, Timéas avait l'œil au guet et l'oreille aussi. A quel point du firmament brillerait l'étoile vers laquelle il dirigerait son rapide bateau-mouche, chargé d'amis et de protecteurs, laissant saboter derrière lui les lourdes péniches ? De quel côté soufflerait la brise du succès ?

L'étoile se leva au-dessus du ministère des Formalités, la brise souffla du Palais-Bourbon.

Il y a au ministère des Formalités, comme dans tous les autres ministères, certains emplois ignorés du public, emplois modestes si l'on ne se fie qu'aux apparences, emplois sans titre



Il restait au salon quand les messieurs désertaient en masse.

précis, sans définition bien exacte. Le jeune homme à qui on les confie n'est ni directeur, ni sous-directeur, ni chef de division, ni chef de bureau, ni même sous-chef de bureau ; mais il a quelquefois autant d'influence que tous ces messieurs réunis. Il voit fréquemment le ministre, il finit par le connaître familièrement; il lui parle comme je vous parle, et les gens qui savent le fond des choses le saluent très bas.

Si c'est un sot, implanté là par faveur, le ministre s'en débarrasse, sans éclat, le sourire sur les lèvres, et lui donne, sous une forme ou sous une autre, une belle petite compensation. Si c'est un homme sérieux, intelligent, actif, un homme enfin à donner une haute opinion de sa personne, de son mérite et de son avenir, il va tout naturellement aux plus hauts emplois, et personne n'y trouve à redire.

Un soir, après le dîner, le sténographe de la Chambre accompagna Timéas jusqu'au quai ; un tiers les avait suivis, sans y entendre malice. Au coin du Palais-Bourbon, ce tiers importun s'aperçut qu'il avait oublié sa boîte d'allumettes à la pension, et, comme c'était un tiers économe et méthodique, il quitta les deux autres pour aller réclamer son bien.

Le sténographe poussa un soupir de soulagement et dit brusquement à Timéas :

« A nous deux maintenant. J'ai affaire de l'autre côté de l'eau, il faut que vous m'accompagniez ; j'ai quelque chose de très important à vous dire! »

« Encore quelque sornette! » pensa Timéas. Mais, comme il était toujours très poli avec tout le monde, il garda sa réflexion pour lui.

Il est de fait que le sténographe avait la manie de présenter comme très importantes des choses que l'on aurait pu, sans inconvenance, appeler des secrets de Polichinelle.

Si Timéas garda sa réflexion pour lui, du moins il se permit de lever les yeux vers le ciel, non pas pour implorer du ciel la vertu de patience, mais prosaïquement pour voir s'il n'y avait pas là-haut quelque gros nuage menaçant. Vers la fin du mois de mars dernier, le sténographe lui avait fait mystérieusement traverser la Seine, sous prétexte de lui communiquer quelque

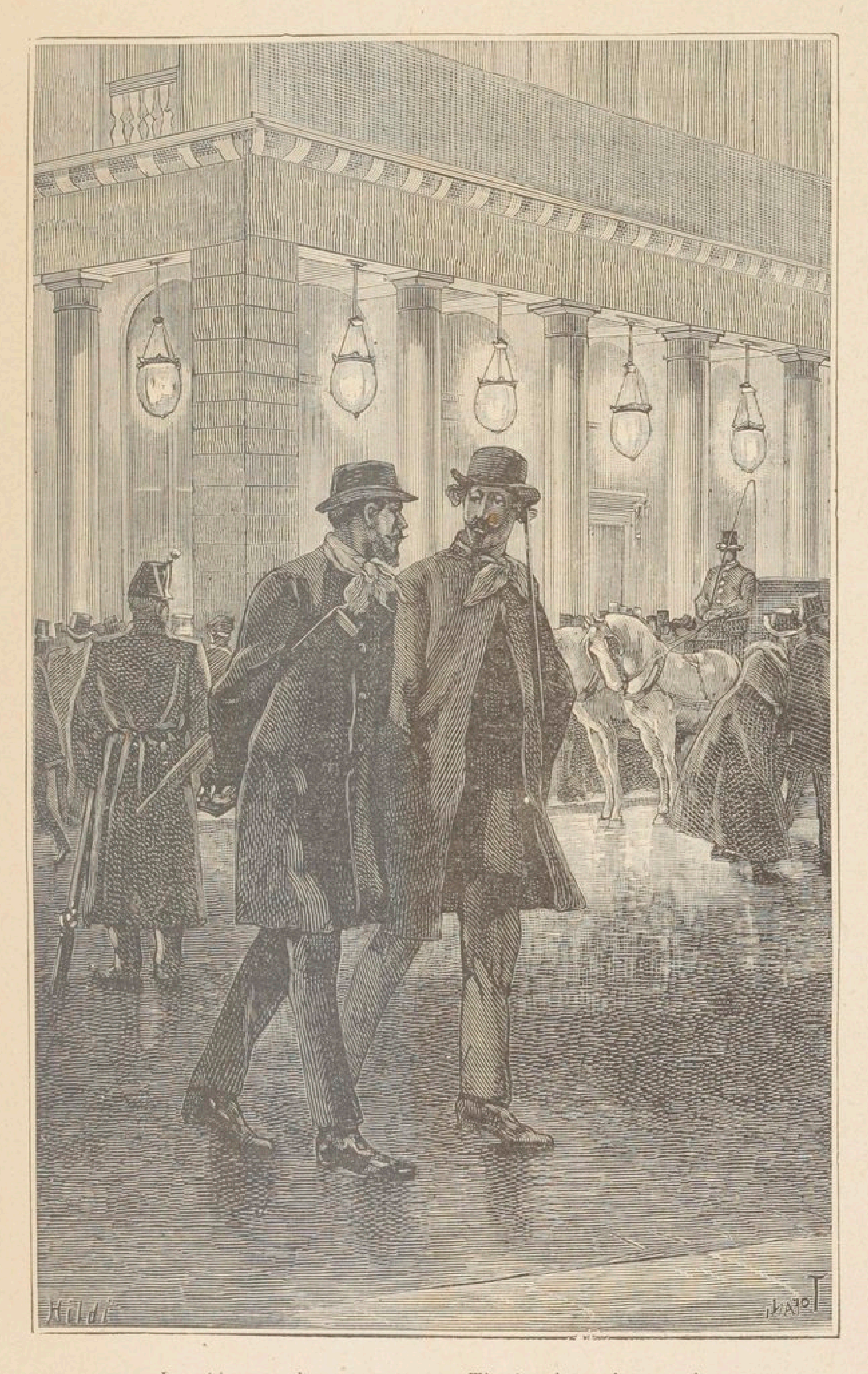
chose d'important; ce quelque chose d'important se trouvait être un de ces cancans qui circulent dans les couloirs de la Chambre, véritables secrets de Polichinelle. Jusque-là rien de grave. Mais les deux interlocuteurs, au coin de la terrasse des Tuileries, avaient été surpris par une de ces ondées torrentielles que l'on appelle communément « giboulées de mars » . Or, si dans tout Paris il y a un coin merveilleusement aménagé pour qu'on y reçoive sans défense les giboulées de mars ou autres déluges inattendus, c'est précisément ce coin-là. D'un côté le mur de la terrasse, de l'autre le parapet du quai ; pas une baie de porte ; pas un renfoncement où se puisse abriter un chat.

Timéas avait pris sa course, laissant l'autre se tirer de là comme il l'entendrait. Mais, si vite qu'il eût couru, le mal était irréparable, et, quand il arriva tout haletant au quai Voltaire, ce fut pour constater que son chapeau (un chapeau tout neuf, et du bon faiseur) avait les allures flasques et piteuses d'un chat noyé, et que son « complet » (un complet d'étoffe anglaise) demeurerait à tout jamais fripé et inconsolable.

V

C'est le souvenir de cette aventure qui lui avait fait lever les yeux vers la voûte du firmament, et, si la voûte du firmament n'eût pas été aussi pure et aussi nette que les allées bien ratissées d'un parc anglais, il aurait souhaité brusquement le bonsoir au sténographe et lui aurait laissé pour compte ses secrets importants, estimant que ces secrets-là ne valaient pas un chapeau neuf et un complet d'étoffe anglaise.

Non pas qu'il fût ladre ou pressé d'argent, mais c'était un esprit net et positif, qui savait la valeur des choses ; ce n'était pas un de ces fous enthousiastes qui, comme Bernard Palissy, jettent leur mobilier dans la fournaise pour parachever la cuis-



Le sténographe accompagna Timéas jusqu'au quai.

son d'un lot de poteries, sans savoir d'avance si le lot de poteries vaudra la peine d'être ramassé avec des pincettes.

« Je vous écoute, dit-il avec une entière bonne grâce, où il eût été difficile de démêler sa méfiance et son ennui.

— Attendez un peu », répondit le sténographe, qui prenait volontiers des attitudes mystérieuses, comme tous les diseurs de riens.

Un ouvrier, vu de dos, penché sur le parapet du pont, regardait couler l'eau. Ce dos, malgré son air bonhomme et inoffensif, avait excité la défiance du sténographe.

Quand ils l'eurent dépassé d'une dizaine de pas, le sténographe reprit à voix basse :

« Vous connaissez Marge, du ministère des Formalités?

— Pas personnellement, répondit Timéas, mais je l'ai rencontré plusieurs fois dans le monde, et je puis avouer sans fausse honte que j'ai bien souvent envié sa haute situation.

— Cette situation, répondit le sténographe, elle est à vous si vous savez la prendre.

— Qu'est-ce que vous me dites là? s'écria Timéas au comble de la surprise.

— Chut! siffla le sténographe en faisant un geste de la main droite.

— Quoi?

— Cet aveugle! »

Sur l'autre trottoir, un aveugle, accroupi sur le bitume, le dos au parapet, les yeux clignotants, son chapeau entre les jambes, sollicitait la charité des passants.

Quand ils eurent dépassé l'aveugle, le sténographe reprit :

« Marge va laisser la place vacante, personne ne le sait encore, et s'il m'en a touché un mot, c'est parce que nous sommes Limousins tous les deux, et que je connais la jeune personne....

— Mais quelle jeune personne? demanda d'un ton désespéré le pauvre Timéas, qui commençait à se croire l'objet d'une abominable mystification.

— Eh parbleu! reprit le sténographe, indigné du peu d'intelligence de son interlocuteur, la jeune personne qu'il doit épouser.

— Mais je ne vois pas quel rapport....

— Sapristi ! laissez-moi vous expliquer les choses : autrement nous n'en sortirons jamais.

VI

— Je ne demande que cela, s'écria Timéas. Et d'abord, Daridan, bien sûr ! bien sûr ! vous ne me mystifiez pas?

— Ai-je l'air d'un mystificateur ? » répliqua, non sans emphase, le sténographe Daridan.

Oh non ! il n'avait pas l'air d'un mystificateur, il avait bien plutôt la gravité placide et profonde d'un âne qu'on étrille.

« Marge est bien de sa personne, reprit-il de son ton ordinaire. Il a fait la conquête de la famille Bizignac, père, mère et fille. Le père Bizignac est un ancien entrepreneur, et cela se voit ; mais il a dix millions à lui, et il en donne quatre à sa fille. Mme Bizignac est une belle-mère très présentable ; quant à Mlle Bizignac, elle est charmante.

— Oui, oui, après ?

— Marge, qui n'est pas un sot, a vu de quoi il retournait ; du reste c'était facile à voir ; alors il a demandé au père Bizignac la main de sa fille.

— Bon, et qu'a répondu à cela le père Bizignac?

— Il a répondu : « C'est une affaire entendue, monsieur « Marge. Seulement, qu'est-ce que nous mettrons sur les lettres « d'invitation et sur les billets de faire part? Nous ne pou« vons pas mettre : « M. Marge, jeune homme plein d'avenir ». « Vous avez une fonction importante, c'est vrai ; mais cette « fonction n'a pas de nom dans la langue administrative, et il « me faut un titre connu. Consentez seulement à vous laisser « nommer sous-préfet quelque part, pour nous faire plaisir à « tous. Vous savez bien que vous ne resterez pas là. Aussitôt « qu'il vous sera venu un commencement de barbe, on vous

« fera préfet; quand vous aurez assez de poils sur les joues « pour que ça ressemble à des favoris, on vous nommera préfet « de la Seine ou préfet de police, vous le savez aussi bien que « moi. »

« Marge a demandé à réfléchir; mais je suis sûr d'avance qu'il cédera, et..., et vous voilà prévenu. Et si vous avez un peu de toupet, avec votre facon de méridionale, avec votre titre de licencié en droit, avec vos manières correctes, avec la quantité de belles connaissances que vous avez, vous décrocherez cette timbale. Marge avait juste votre âge quand il l'a décrochée. A bon entendeur salut! je me sauve. C'est bon, c'est bon, méditez sur ce petit renseignement; vous me remercierez une autre fois. »

Timéas sentait battre ses tempes et bourdonner son cerveau. La place de Marge, quelle perspective! Et puis il éprouvait des remords d'avoir si mal jugé Daridan : il aurait voulu lui adresser des excuses et lui faire des remerciements pleins d'éloquence.

Mais le coup avait été trop subit et trop violent; les grandes émotions sont muettes, même chez les Méridionaux, du moins au premier choc.

Pendant que Timéas cherchait à mettre de l'ordre dans ses idées, Daridan trottinait déjà dans la direction de l'Obélisque. Timéas alors poussa un grand soupir, comme quelqu'un qui se réveille; et machinalement il tourna à droite et suivit le quai, marchant le long du parapet, les yeux sur la Seine, sur les péniches et les bateaux-mouches, l'esprit préoccupé de cette question : « Quels sont ceux de mes amis qui connaissent assez le ministre des Formalités pour me recommander à lui et le forcer à me prendre? »

VII

Arrivé au quai de la Mégisserie, il quitta le parapet sans savoir pourquoi, traversa la chaussée et se surprit à regarder des

poissons étranges qui se mouvaient lentement dans un aquarium, à l'étalage d'un marchand d'engins de pêche. Pourquoi était-il là? et pourquoi regardait-il ces poissons? S'imaginait-il par hasard trouver dans le fond de leur aquarium une réponse satisfaisante à cette question qui lui fatiguait le cerveau sans qu'il pût ni s'en débarrasser ni la résoudre : « Quels sont ceux de mes amis qui connaissent assez le ministre des Formalités pour me recommander à lui et le forcer à me prendre? »

Il ôta son chapeau, se passa la main sur le front et, tournant avec mépris le dos à la boutique du marchand d'engins de pêche, il leva les yeux sur la perspective fuyante des monuments et des maisons de la rive gauche, espérant peut-être découvrir une réponse dans l'espace.

Tout à coup, la fine silhouette du clocher de la Sainte-Chapelle ayant attiré ses regards, il songea au Palais de Justice, et se rappela que, dès le lendemain, il devait plaider devant le jury des assises. Comment avait-il pu oublier cela si complètement? Et son dossier qu'il lui fallait revoir une dernière fois! Et son plaidoyer qui n'était pas prêt!

« A demain les affaires sérieuses! » se dit-il en rebroussant chemin et en se dirigeant précipitamment vers son logis.

Alors l'affaire de son client d'office n'était donc pas sérieuse? En un sens elle était sérieuse, puisqu'il s'agissait pour ce misérable de dix ans de travaux forcés. Mais elle manquait de sérieux en ce sens que la cause n'était pas plaidable. Toutes les circonstances, tous les témoignages accablaient l'accusé, et c'est bien pour cela que sa cause avait été confiée à des mains novices. Quoi que pût dire l'avocat, il ne pouvait faire ni bien ni mal à son client.

« N'importe, se dit Timéas en étalant le dossier sur sa table, mon devoir est d'espérer contre toute espérance! » Car s'il était ambitieux, le jeune avocat était profondément honnête, et il avait le sentiment du devoir.

Comme il tâchait de s'absorber dans son travail, il se leva sous l'impulsion d'une force mystérieuse, alla au corps de bibliothèque, en tira un petit registre qu'il plaça à côté du dossier, et l'ouvrit. C'était un carnet d'adresses très soigneusement

tenu. Il ouvrit le carnet à la lettre C, n'y trouva pas ce qu'il cherchait et sauta à la lettre F. Alors, du bout de l'index, il suivit une colonne, en marmottant des noms propres à demi-voix. Puis il referma brusquement le calepin, en se répétant avec humeur : « A demain les affaires sérieuses! » et il se replongea brusquement dans le dossier.

Mais pendant que ses yeux parcouraient les pièces du dossier, son âme fouillait les colonnes du carnet fermé. Ce fut d'abord une obsession, puis cela devint de la somnolence, et finalement Timéas se réveilla brusquement, au son de ses propres ronflements, pendant que, le nez sur le dossier, il récusait de longues listes de jurés que le greffier lui lisait par ordre alphabétique. Son motif pour faire une pareille hécatombe de jurés, c'est qu'aucun d'eux ne connaissait personnellement le ministre des Formalités!

VIII

« C'est stupide à la fin! » s'écria-t-il en se levant pour se dégourdir les jambes. Ayant levé les yeux sur la pendule, et ayant constaté qu'il était deux heures du matin, il se fourra au lit, sans plus amples informations.

Naturellement il dormit mal; il déjeuna plus mal encore, et plaida merveilleusement mal, et ce fut précisément ce qui sauva son client et lui valut une haine éternelle de la part de ce client illogique.

Il plaida merveilleusement mal en ce sens qu'il se perdit dans des raisonnements trop bien enchaînés qui ne prouvaient rien du tout. Comme la cause n'était réellement pas plaidable, et que tous les gens du métier le savaient, la cour s'assoupit, les confrères de maître Timéas s'occupèrent de leurs dossiers ou de leur correspondance, les jurés bâillèrent et prirent des poses fatiguées. Le public chuchota, et même l'un des membres les

moins distingués de cette vénérable corporation prononça assez haut pour être entendu de toute la salle les deux mots suivants : « Pas rigolo ! » qui furent suivis de petits rires étouffés ; seul le client de maître Timéas l'encourageait par des signes de tête et des clignements d'yeux qui signifiaient : « A la bonne heure ! je suis sûr de mon affaire : j'irai me promener à la Nouvelle (sous-entendu : Calédonie) au lieu de passer cinq ans de ma vie en prison, à fabriquer des chaussons de lisière ! »

Tout à coup maître Timéas s'arrêta brusquement. Le silence réveilla la cour, les jurés changèrent de pose, et les têtes du public se penchèrent toutes avec curiosité. C'est un vrai régal pour les délicats et les raffinés de voir un avocat rester en panne. L'accusé sourit et eut même l'impudence de simuler avec ses deux mains un applaudissement discret, mais sincère.

Ce qui avait arrêté brusquement maître Timéas, c'était cette pensée qui lui avait traversé le cerveau comme un éclair : « Mais le ministre des Formalités fait partie du cercle des Iconophiles, et, en consultant la liste des membres, je trouverai certainement.... »

Tout à coup le silence qui planait sur toute la salle lui rendit son sang-froid. La honte d'être demeuré court et de s'être donné en spectacle le cingla comme d'un vigoureux coup de fouet ; à cela se joignaient le remords d'avoir trahi son client, si dépravé et si misérable qu'il fût, et une sorte de pitié égoïste pour lui-même, devenu un objet de risée. De cette combinaison étrange jaillit l'inspiration. L'esprit souffle où il veut ; il voulut cette fois-là souffler sur maître Timéas, et il y souffla si bien, que maître Timéas, se penchant en avant, avec un sourire douloureux, prononça presque à voix basse les paroles suivantes : « Pourquoi n'avouerais-je pas que je viens de faire fausse route ? La froide raison condamne mon client, c'est à votre cœur que j'aurais dû m'adresser ». Et là-dessus il partit à fond de train, trouvant des excuses dans la naissance de l'accusé, dans son éducation première. C'est trop peu de dire qu'il fut pathétique : il s'éleva à l'éloquence, à la vraie éloquence, car, pour le moment du moins, il croyait fermement dire la vérité. La cour le regardait avec stupeur, les jurés lui souriaient ou pleuraient

derrière leurs mains, les jeunes avocats demeuraient bouche béante, les vieux échangeaient des regards significatifs, et le public frémissait. Même, il fallut emporter une dame qui s'était évanouie. L'accusé seul s'était assombri graduellement. Peu à peu il cacha sa figure dans ses mains, grinçant des dents à l'idée d'un adoucissement de peine. On put croire qu'il pleurait. Son attitude frappa le jury et accrut encore l'effet des paroles enflammées de maître Timéas.

IX

Le jury, presque sans délibération, admit les circonstances atténuantes, et le client de maître Timéas, condamné seulement à cinq ans d'emprisonnement, jura à son sauveur une haine éternelle.

La cour félicita maître Timéas; les camarades de l'avocat serrèrent avec effusion les mains de maître Timéas. Le public dévora des yeux maître Timéas; et quand les yeux ne suffisaient pas, on braquait sur lui des lorgnettes. Un vieil avocat, célèbre entre tous, juge sévère et redouté, dont les moindres paroles étaient considérées comme autant d'oracles, se fit amener maître Timéas.

« Jeune homme, dit-il en lui serrant la main, vous avez trouvé votre voie. Attachez-vous aux causes criminelles. Vous succéderez à Lachaud! »

Maître Timéas, cependant, semblait pressé de se dérober aux ovations; et l'on fut tout surpris de voir un Méridional si modeste après un si grand succès. A dire vrai, maître Timéas n'avait qu'une idée en tête : déposer sa robe au vestiaire, sauter dans une voiture et se faire jeter devant le perron du cercle des Iconophiles.

Iconophile veut dire « amateur d'images », et le cercle des Iconophiles méritait bien son nom, car il y avait des tableaux

de prix partout, jusque dans l'antichambre. Les domestiques eux-mêmes avaient de faux airs de divinités classiques, et c'est probablement pour cela que les Iconophiles les avaient choisis. Maître Timéas fut reçu et inspecté de la tête aux pieds par une sorte d'Hercule Farnèse en livrée. L'Hercule Farnèse lui déclara qu'il était de règle de ne pas communiquer la liste à de simples étrangers et lui barra le chemin. Dans sa paume classique maître Timéas déposa un louis. Alors l'Hercule Farnèse consentit, non pas à montrer la liste, mais à mettre le postulant en rapport avec le chef des garçons. Le chef des garçons, dont la prestance et les traits rappelaient vaguement les traits et la prestance de l'Apollon du Belvédère, sourit discrètement, refusa poliment, parla de son devoir et de la confiance que l'on avait en lui.

Cela ne l'empêcha pas de tendre discrètement la main droite quand maître Timéas allongea la sienne. Alors il promit d'en référer à l'administrateur général, laissant deviner par un sourire de suffisance que le monsieur pouvait considérer l'affaire comme arrangée. Même il aurait volontiers chargé sa conscience d'une infraction au règlement, si la liste eût été à sa portée, mais elle était sous clef, dans le bureau de M. l'administrateur général. — Pouvait-on voir alors M. l'administrateur général ? — Oh ! certainement, quand il était là, bien entendu ; mais il était absent pour le moment. Au fait, il était toujours absent dans la journée ; on n'était sûr de le rencontrer que le soir, entre neuf heures et minuit.

X

Timéas revint à neuf heures, après avoir passé sa journée à se ronger le cœur d'impatience. L'Hercule Farnèse l'accueillit avec un sourire discret et un petit signe de tête ; après quoi il le passa à l'Apollon du Belvédère, qui l'introduisit dans le cabinet de M. l'administrateur général. Ce personnage important n'était

pas là en personne; il y avait un ballet nouveau à l'Opéra, et il était de son devoir de s'y montrer. Timéas fut accueilli par le secrétaire de M. l'administrateur général, un jeune homme timide et rougissant, qui était en train d'écrire. Autant qu'il en put juger de loin, Timéas supposa que le secrétaire était en train de versifier.

Il installa Timéas à une table, dans un coin du vaste cabinet, plaça devant lui le registre qui contenait la fameuse liste et s'assura qu'il avait du papier, des plumes et de l'encre. Après quoi il se remit à sa besogne et Timéas commença la sienne.

Quand il eut parcouru toutes les lettres de l'alphabet, page par page, et achevé sa petite moisson, il se leva, le secrétaire se leva aussi. Ils se saluèrent, Timéas remercia, le secrétaire murmura des choses polies, et tout fut fini entre eux.

« Dites-moi, mon ami (ces paroles de Timéas s'adressaient à l'Hercule Farnèse), parcourez cette petite liste, je vous prie, et dites-moi si quelqu'un de ces messieurs est ici?

— Pas un, répondit l'Hercule Farnèse après avoir épelé lentement la liste. Il y a, ce soir, un nouveau ballet à l'Opéra et une première aux Français, alors vous comprenez....

— Oui, je comprends, merci! »

Il rentra chez lui, irrité d'avoir perdu une journée. Pour s'occuper à quelque chose et se détendre les nerfs, il prépara sa besogne du lendemain, en répartissant les quinze noms de sa liste par quartiers, afin de ne pas perdre de temps quand il aurait commencé sa battue.

XI

Le soleil de dix heures du matin, un soleil de plomb, dardait ses rayons déjà cuisants sur le fiacre n° 515 qui cahotait Timéas et sa fortune à travers le quartier de l'Europe; le soleil de midi rissolait le même fiacre dans les environs de l'Arc de

Triomphe. Le soleil de deux heures eut le spectacle d'une querelle entre Timéas et le cocher. Le cheval n'en pouvait plus, et le cocher, qui pleurait de soif et grondait de colère, déclara qu'il était temps de relayer. Cela se passait dans le quartier des Invalides.

Timéas changea de fiacre et recommença ses pérégrinations dans le fiacre n° 1010. Mais il avait eu beau changer de fiacre, le soleil ne se laissa pas prendre à cette feinte et continua de harceler Timéas à travers les rues du faubourg Saint-Germain.

Mais Timéas en avait pris son parti et même raisonnait sans passion sur son odyssée dans le grand Paris : « Ah! ah! se disait-il dans les régions désertes de la rue de Babylone, on dit qu'il faut se remuer pour arriver; si je n'arrive pas, ce ne sera toujours pas faute de m'être remué ». Il avait fait quatorze visites sur quinze. Arrivé à la porte d'un sculpteur de renom, qui avait son atelier rue Notre-Dame-des-Champs, il renvoya le fiacre 1010, se rendit tout droit à l'atelier de l'artiste, au fond d'une cour encombrée de débris de toute espèce et de plusieurs gros blocs de marbre, encore bruts.

L'artiste n'était pas chez lui; mais un praticien, qui mettait une statue au point, déclara qu'il ne tarderait pas à rentrer.

« Ouf! » fit Timéas en se laissant tomber sur un large divan, au fond d'une petite retraite très confortable, ménagée dans un coin de l'immense atelier.

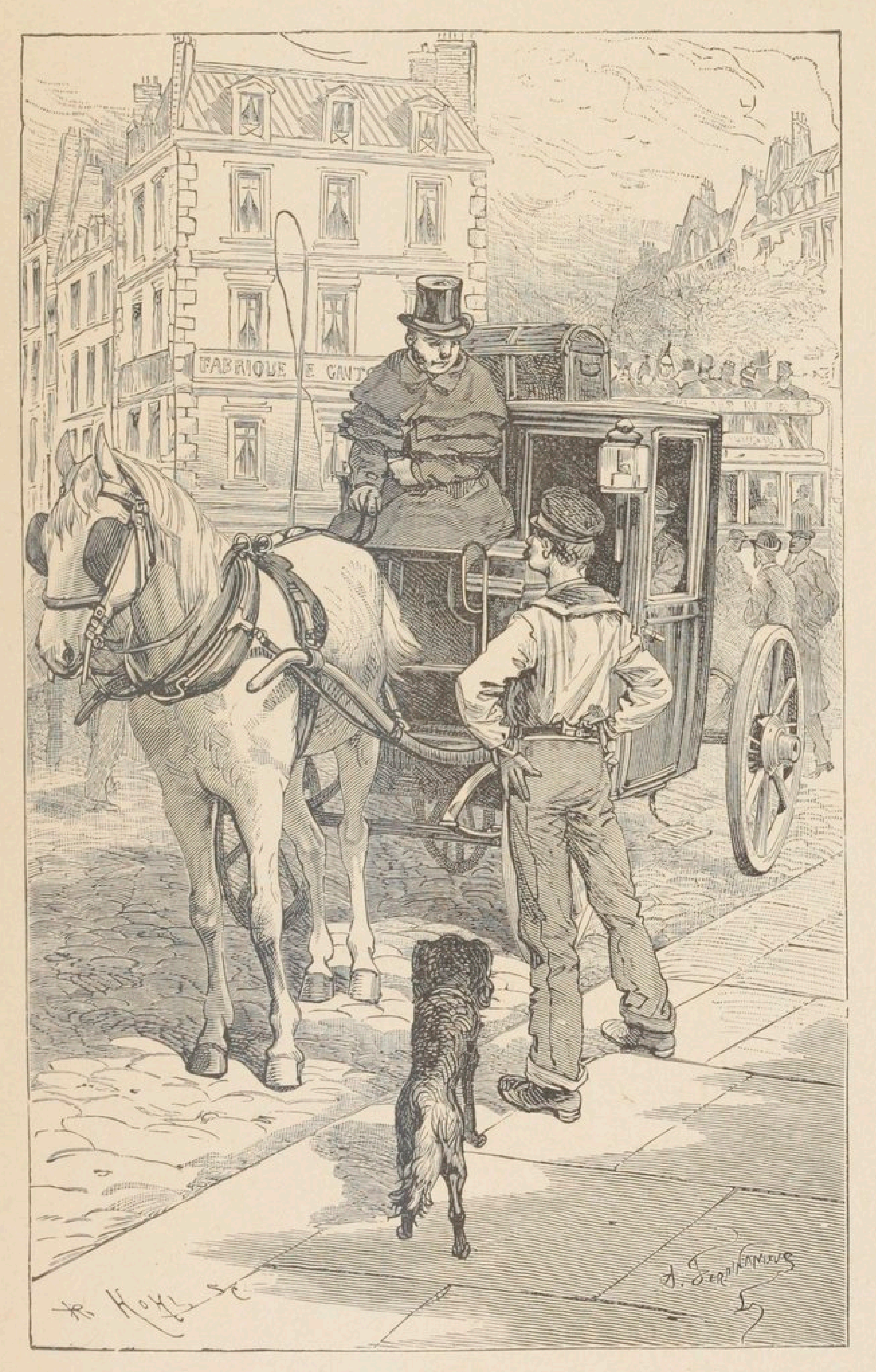
Et il reprit :

« Il fait meilleur ici qu'en fiacre. Or çà, récapitulons! »

Et il récapitula.

Sur les quinze personnes à la porte desquelles il avait sonné, cinq étaient « en déplacement », ou simplement absentes pour une partie de la journée, deux étaient malades. Par cette chaleur abominable, cela n'avait rien d'étonnant.

Sur les huit qui restaient, deux connaissaient le ministre sans le connaître, deux le connaissaient « trop », du moins à ce qu'elles disaient, en hochant la tête d'un air plein de mystérieux sous-entendus; deux autres l'avaient perdu de vue. Depuis qu'il était ministre, il ne fréquentait plus le cercle des Iconophiles;



Le cocher déclara qu'il était temps de relayer.

la septième connaissait un sénateur qui le connaissait peut-être; la huitième, un député qui le connaissait certainement, à moins que ce ne fût un autre, car les noms se ressemblaient. Les deux dernières personnes s'informeraient, elles verraient, elles feraient signe à Timéas aussitôt qu'elles auraient appris quelque chose.

XII

S'informer, voir, faire signe à quelqu'un dès que l'on aura appris quelque chose! Timéas savait ce que cela voulait dire. C'était une fin de non-recevoir enveloppée dans une formule de politesse, et pas autre chose. Donc, sur quinze chances qu'il avait de réussir le matin en se levant, il ne lui en restait plus qu'une à cette heure. Mais Timéas savait vouloir; il ne se découragerait pas pour si peu. Si le sculpteur lui manquait comme les autres, il ferait une nouvelle tournée le lendemain et une troisième le surlendemain, en cherchant des appuis en dehors du cercle des Iconophiles.

« Voyons! » se dit-il en se penchant en avant; ce mouvement amena ses coudes sur ses genoux, et les extrémités de ses dix doigts se trouvèrent en contact; alors il appuya légèrement son menton sur les extrémités de ses doigts, et reprit: « Voyons, par qui commencerai-je demain? » Et il ferma les yeux pour réfléchir plus à son aise.

Il les rouvrit presque aussitôt et sauta sur ses pieds, car le sculpteur venait d'entrer.

« Quel bon vent vous amène? » dit-il à Timéas en lui tendant la main droite.

Le sculpteur était un homme d'une soixantaine d'années, très grand, un peu voûté, avec une figure pleine d'énergie et de douceur, et de bons yeux à la fois vifs et caressants. Quoiqu'il fût l'une des gloires de la sculpture française, il était simple et

modeste, et vivait fort retiré. Timéas l'avait connu par un ami commun. Le jeune avocat lui avait plu et il avait plu au jeune avocat. Du reste, il aimait la société des jeunes gens, qu'il traitait avec une bonté véritablement paternelle. Au moment où il avait demandé à Timéas quel bon vent l'amenait, il avait posé la paume de sa main gauche sur son menton, et, par un geste caressant qui lui était habituel, il avait promené sa main jusqu'à l'extrémité de sa longue barbe blanche, dont il tenait encore l'extrémité entre ses doigts, comme s'il ne pouvait prendre sur lui de s'en dessaisir.

« Le bon vent qui m'amène, répondit gaiement Timéas, c'est le fiacre n° 1010.

— Le fiacre n° 1010 est le véhicule, le moyen de transport, riposta l'artiste, il n'est pas la raison déterminante de votre excursion dans ces parages lointains. Avez-vous éprouvé le besoin de discuter avec un vieux praticien les plus hautes questions de l'esthétique? Venez-vous me demander votre buste, ou tout simplement m'apporter les cancans de la ville?

— Rien de tout cela, répondit Timéas; je venais, en égoïste, vous ennuyer d'une affaire personnelle.

— Parlez-moi de cette affaire personnelle, je vous écoute. » En disant ces mots, il s'assit dans un fauteuil et, se renversant en arrière, contre le dossier, croisa l'une de ses longues jambes sur l'autre, sans oublier de caresser sa barbe soyeuse.

XIII

« D'abord, reprit Timéas, je constate avec plaisir que vous n'êtes ni absent pour quelques jours ou quelques heures, ni malade. »

Quoique le sculpteur ne vît pas trop bien où l'autre en voulait venir, il répondit : « Je le constate avec non moins de plaisir.

Mais, dites-moi, cette constatation a-t-elle quelque chose à voir avec votre affaire ?

— Écoutez.

— J'écoute !

— J'ai battu Paris toute la journée pour trouver quelqu'un qui connût certain ministre à qui j'ai affaire. Les uns le connaissent trop peu, les autres trop ; les autres l'ont perdu de vue, les autres connaissent un sénateur qui le connaît peut-être, les autres un député qui le connaît certainement, à moins que ce ne soit pas le député qu'ils ont dans l'esprit. Voilà où j'en suis. Il s'agit du ministre des Formalités.

— Je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam, répondit le sculpteur.

— Alors, reprit Timéas d'un ton de bonne humeur, parlons de quelque chose de plus agréable, voulez-vous?

— Non, mon ami, je ne veux pas. Je ne connais pas ce ministre, c'est vrai, mais je suis l'ami intime de son meilleur ami, le sénateur Candarel. Vous vous demandez peut-être comment il se fait que deux personnes amies intimes d'une tierce personne ne se connaissent même pas de vue? C'est bien simple : je ne sors jamais de mon atelier. Si pourtant Candarel habitait Paris, j'irais le voir de temps en temps, et peut-être rencontrerais-je chez lui son autre ami le ministre. Mais Candarel habite Viroflay. Si les sculpteurs avaient le temps de flâner, sous prétexte de courre l'inspiration, comme les peintres, je serais allé flâner du côté de Viroflay, mais je ne flâne jamais, voilà. C'est Candarel qui me dit bonjour en passant, quand il va au Sénat ou quand il en revient. Le ministre des Formalités ne peut rien refuser à Candarel, Candarel ne peut rien me refuser. Que désirez-vous de lui ? Voulez-vous que j'aille le relancer à Viroflay tout de suite ? »

Il s'était levé d'un bond, comme un jeune homme, tout prêt à courir à la gare Montparnasse.

« Voilà un homme ! voilà un ami ! » se dit Timéas avec le secret plaisir que l'on ressent toujours à voir de ses yeux quelque chose de parfaitement beau dans son genre, œuvre de l'art ou œuvre de Dieu.

— Si cela était nécessaire, dit-il en se levant à son tour pour saisir les vaillantes mains de l'artiste et pour les serrer avec effusion, j'accepterais votre offre aussi simplement que vous me la faites; mais cela n'est pas nécessaire : un mot de vous me suffira, et merci de tout mon cœur. »

L'artiste se rassit, fit pivoter son fauteuil sur un des pieds de derrière, puis, l'ayant saisi par les deux bras, le roula jusqu'à un petit meuble qui se composait de quatre pieds surmontés d'une demi-douzaine de tiroirs. Après avoir bousculé plusieurs tiroirs, qui n'étaient pas dans un ordre parfait, il finit par tirer du chaos une feuille de papier à lettre, une enveloppe et une plume.

XIV

« Oui, mais l'encrier? dit-il d'un air penaud. Tenez, Timéas, puisque vous êtes debout, dénichez-moi l'encrier; cherchez à tous les endroits où il est improbable qu'on mette un encrier, il est là pour sûr. »

Avec de pareilles indications, la chasse à l'encrier aurait pu durer longtemps, si la chance ne s'en était pas mêlée. Après avoir scruté les profondeurs du pot à tabac, par acquit de conscience, pour se conformer au programme, Timéas découvrit l'encrier dans une boîte à cigares, à moitié enseveli sous une avalanche de sous et de pièces blanches, de clefs errantes, entre un vieux gant et une quittance de loyer. L'objet désigné par le nom pompeux d'encrier était une de ces petites bouteilles de deux sous que les épiciers vendent aux gens pressés. Par bonheur la bouteille était munie de son bouchon, car elle gisait piteusement le goulot en bas, le fond en l'air.

De sa grande écriture irrégulière, mais ferme et virile, le sculpteur traça les quelques lignes que voici :

« Mon vieux,

« Le porteur de ce chiffon est mon ami. Tu sais que je n'abuse pas de ce mot-là. Fais pour lui ce que tu ferais pour moi. Et puis c'est tout. »

Quand il eut signé (avec un pâté à la dernière lettre de son nom), il plia la lettre, l'introduisit dans l'enveloppe et mit l'adresse : *Monsieur le sénateur Candarel, Viroflay.*

« Quelle rue? lui demanda timidement Timéas en retournant la lettre entre ses doigts.

— Tiens, je ne l'ai jamais su, dit le sculpteur en riant. Mais Viroflay n'est pas grand....

— Je trouverai », reprit résolument Timéas ; et il se retira, poussé vers la porte par l'artiste, qui lui cornait aux oreilles : « Oui, c'est bon, vous me remercierez une autre fois; ne manquez pas le train ».

Il ne manqua pas le train. A Viroflay il prit des informations auprès de l'homme qui recevait les billets.

« Candarel ? dit l'homme en se grattant le nez avec un billet de secondes; je ne sais pas..., non,... nous n'avons pas ça ici. »

Timéas s'adressa chez un épicier et chez un boulanger; on lui répondit : « Nous n'avons pas ça ici! » En désespoir de cause, il entra chez un marchand de vin et se fit servir un verre de bière. « Nous n'avons pas ça ici! » lui répondit le garçon en empochant son pourboire, et la grosse femme rougeaude du comptoir répondit comme un écho : « Nous n'avons pas ça ici ! »

Timéas, profondément mystifié, mais non découragé, se préparait à se lever pour continuer sa chasse fantastique, quand un consommateur l'interpella.

Ce consommateur était un homme de Chaville, qui était venu à Viroflay pour affaires ; il avait profité de l'occasion pour aller faire au cabaret une partie de cartes avec deux de ses amis.

Il avait tout entendu sans rien dire parce que la partie touchait à sa fin, et qu'il avait, comme il le disait lui-même, l'habitude de « veiller au grain ». Quand il eut ramassé ses cartes et compté ses points sans se presser, il dit à Timéas :

« Le sénateur Candarel demeure à Chaville et non pas à Viroflay. Tenez, suivez la route que vous voyez d'ici entre deux murs, vous arriverez chez lui en vous renseignant. Ne prenez pas le chemin de fer, il vous faudrait attendre une demi-heure, et, une fois à la gare de Chaville, vous seriez obligé de revenir sur vos pas; vous aurez plus tôt fait d'y aller à pied. »

Quand il eut fait un bon bout de chemin sur une route absolument déserte, Timéas avisa un brave Alsacien qui cassait des cailloux.

« Dites-moi, mon ami, lui demanda-t-il poliment, n'est-ce pas sur cette route qu'est la maison de M. Candarel ?

— Faites excuse, lui répondit le cantonnier, il vous faut retourner sur vos pas et prendre à gauche la ruelle des Musiciens ; au bout de dix petites minutes vous verrez la maison. Ils appellent cela la villa des Troènes. C'est un beau bâtiment ; seulement le paratonnerre est tout de côté. »

Après un petit quart d'heure de marche, Timéas se trouva en face d'une belle maison. Sur une plaque émaillée fixée à la grille, il lut les mots : « Villa des Troènes ». Il avait constaté à première vue que le paratonnerre inclinait fortement à gauche.

XV

« C'est bien ici que demeure M. Candarel? demanda Timéas à une grosse servante joufflue qui regardait sur la route, le nez passé entre deux barreaux.

— Oui, monsieur.

— Est-il visible ?



Il avait profité de l'occasion pour aller au cabaret.

— Non, monsieur; monsieur est à Versailles, chez sa fille.

— Il faut que je le voie pour une affaire importante : pouvez-vous me donner le nom de sa fille et son adresse?

— Mme de Nesmes, avenue de Paris, 34.

— Y a-t-il loin d'ici à la gare?

— Monsieur ferait mieux de prendre l'omnibus américain; c'est à deux pas, et l'omnibus passe par l'avenue de Paris.

— Merci.

En face du n° 34 l'omnibus fit halte. En quatre enjambées Timéas franchit la contre-allée et sonna. Mme de Nesmes était chez elle, elle consentit à recevoir le visiteur.

Timéas s'excusa en fort bons termes de son importunité. « On m'a dit, à Chaville, que monsieur votre père était chez vous. Je me suis permis de venir le relancer jusqu'ici parce que j'ai à lui remettre une lettre très pressée de la part d'un de ses amis.

— Mon Dieu, monsieur, je suis aux regrets. Mon père est sorti immédiatement après le dîner pour aller sur la terrasse du château, voir coucher le soleil. C'est un spectacle dont il est très friand; mais il sera de retour avant la nuit close. Car, ajouta-t-elle avec un charmant sourire, je suis obligée de veiller sur lui comme sur un enfant. Les soirées sont fraîches et je ne lui permets pas de s'attarder. Il sera sans faute ici sur les neuf heures moins un quart. »

Timéas ne fut pas embarrassé pour tuer le temps en attendant l'heure du rendez-vous. Il commençait à s'apercevoir que, sauf un verre de mauvaise bière, il n'avait rien pris depuis neuf heures du matin.

Il courut donc à la première gargote et se restaura de son mieux. Le festin n'était pas succulent, mais Timéas était littéralement affamé. A mesure qu'il mangeait, les forces lui revenaient, et avec les forces, l'espérance. N'avait-il pas eu raison de persévérer? Grâce à son énergie il touchait au port.

A huit heures quarante-six minutes il se trouva en présence de l'ami de son ami. Mais dès les premiers mots il se sentit mal à l'aise, sans savoir ce qu'il avait eu le malheur de dire ou

faire qui pût répandre sur la figure du sénateur cette expression soudaine de froideur, de défiance et de sévérité.

A tout hasard, il lui tendit la lettre de son ami.

Le sénateur mit son binocle sur son nez. Dès qu'il eut déchiffré l'adresse, il s'écria :

« Il y a méprise. Cette lettre est adressée à M. le sénateur Candarel, et moi je ne suis ni sénateur ni Candarel. Mon nom est Gantarel.

— On m'avait cependant dit à la villa des Troènes....

— Qui vous a reçu ? demanda vivement M. Gantarel.

— Une grosse réjouie....

— Tout s'explique, reprit M. Gantarel, qui reprit aussitôt son air aimable et souriant. Lina est Alsacienne. Si je m'appelais Candarel, elle dirait Gantarel, naturellement; mais comme je m'appelle Gantarel, elle dit Candarel.

— Je suis confus, dit Timéas, qui avait repris tout son aplomb et qui s'amusait même du quiproquo. Je vous présente toutes mes excuses, ainsi qu'à madame votre fille.

— Du tout, du tout ! répondit M. Gantarel avec bonhomie, c'est nous qui sommes contrariés de la peine que vous vous êtes donnée inutilement.

— Ce qu'il y a de plus drôle, ajouta gaiement Timéas, c'est qu'à Chaville, sur la route, j'avais demandé l'adresse de M. Candarel à un cantonnier alsacien, qui m'a envoyé tout droit chez vous! »

XVI

Timéas avait si bonne façon, et il prenait de si bonne grâce sa petite mésaventure, que M. Gantarel lui tendit la main.

« Si vous êtes réellement pressé, lui dit-il, de voir M. le sénateur Candarel, je ne vous retiendrai pas.

— Je n'oserais pas, objecta Timéas, me présenter à une pareille heure chez M. le sénateur Candarel.

— Quoique j'aie grande envie de vous garder pour causer avec vous en prenant une tasse de thé, je suis trop honnête pour user de moyens déloyaux. Je connais un peu M. le sénateur Candarel, et je suis au courant de ses habitudes. Il se couche très tard et emploie sa soirée à travailler ou à donner des audiences. Si votre affaire n'admet point de retard, partez et voyez M. le sénateur. »

Il souriait en disant cela. M. et Mme de Nesmes souriaient aussi; leurs deux filles regardaient Timéas avec une curiosité bienveillante.

Après une courte hésitation il répondit : « J'apprécie à toute sa valeur l'honneur que vous me faites et le plaisir que vous voulez me procurer; mais nécessité n'a pas de loi, et il faut que je voie M. le sénateur le plus tôt possible. Il s'agit d'une affaire très importante.

— Eh bien, reprit M. Gantarel, se faisant le porte-parole de toute la famille, ce sera pour une autre fois. Donc, nous vous disons au revoir, et non pas adieu, monsieur !... »

Timéas lui tendit une de ses cartes.

« Timéas, avocat ! » s'écria M. Gantarel avec une vivacité qui frappa de stupeur le jeune avocat et le reste de la famille.

« C'est vous, reprit M. Gantarel, qui avez plaidé hier pour un nommé Gorillet, Gorillot?

— Gorillot, oui, monsieur.

— Et vous savez ce que les journaux disent de vous?

— Je n'ai pas eu le temps de lire un journal depuis le moment où j'ai plaidé pour Gorillot.

— Eh bien, vous ne serez pas fâché de savoir ce que l'on pense de vous.... Andrée, va donc dans ma chambre et rapporte-moi les deux journaux qui sont dans la poche de côté de mon pardessus.... On dit, reprit-il en s'adressant à Timéas qui ne savait trop quelle contenance tenir, que vous avez fait preuve d'un talent oratoire très remarquable, et que vous deviendrez une des célébrités du barreau.... Ah! merci, Andrée; tenez, monsieur Timéas, mettez ces deux journaux-là dans votre poche, vous les lirez à loisir si M. le sénateur vous fait faire un peu antichambre. Mes compliments sincères. Voilà qu'il est

l'heure du passage de l'omnibus. Sauvez-vous, et, encore une fois, au revoir et non pas adieu! »

XVII

M. le sénateur Candarel ne fit pas faire antichambre au jeune solliciteur. De sorte que si Timéas avait compté sur ce quart d'heure-là pour savoir ce que, décidément, les journaux disaient de lui, il aurait été forcé d'imposer patience à sa curiosité légitime. A la lueur plus qu'incertaine des lanternes extérieures de l'omnibus, il avait trouvé moyen, non pas de parcourir, mais de lire à fond les deux entrefilets que lui avaient consacrés les deux journaux.

Il y avait de quoi satisfaire la vanité la plus vorace et autoriser les espérances les plus folles ! « Cela ne peut pas me nuire, se dit-il à la fin du second entrefilet, et même cela me serait très utile si je devais continuer à plaider. Mais nous avons d'autres idées en tête, Dieu merci ! Et s'il y a en nous les qualités que l'on se complaît à y voir, ces qualités-là ne sont pas pour nous nuire dans notre petit emploi ! »

Quand Timéas eut donné à M. le sénateur la lettre de son ami, M. le sénateur lui dit avec la plus grande simplicité : « Je suis à vous, veuillez me dire ce que je puis faire pour vous, et ce sera fait. »

Timéas expliqua son affaire ; le sénateur écoutait en souriant; à la fin, il se mit à rire, comme si l'autre venait de faire une excellente plaisanterie.

Timéas craignit d'avoir dit quelque sottise, et le sénateur, qui vit son embarras, lui dit : « Mon jeune ami, je sais qu'il n'est pas poli de rire devant les gens sans les mettre dans le secret de la plaisanterie. Mais c'est une si drôle de coïncidence! jugez-en. Vous désirez que je vous présente au ministre des Formalités, et justement le ministre des Formalités est venu

dîner ici en catimini ; et en ce moment il fume sa pipe sur la véranda ; vous avez dû le voir en entrant. »

Timéas, en effet, avait remarqué en entrant un homme qui fumait sa pipe, à califourchon sur une chaise, avec un air de profonde béatitude. C'est si bon de se mettre de temps en temps à son aise, quand on passe les trois quarts de sa vie en représentation.

Le sénateur sortit par la porte-fenêtre de son cabinet, qui donnait sur la véranda, et fit signe à Timéas de le suivre.

Au tournant du mur ils se trouvèrent à deux pas du fumeur.

« Edmond, lui dit le sénateur, ne te dérange pas, ce n'est que moi. J'ai là un de mes jeunes amis qui a quelque chose à te conter. Mais puisque je te dis de ne pas te déranger ! ajouta-t-il au moment où l'autre mettait la main sur le dossier de sa chaise pour la retourner et s'asseoir dessus au lieu de la chevaucher.

— Bon ! » dit le ministre en se remettant en selle avec un soupir de satisfaction.

Le sénateur s'assit sur un banc de jardin en osier et fit asseoir Timéas à côté de lui.

« Voici ce que c'est, reprit le sénateur. Je te demande pour notre jeune ami, ici présent, la place que le départ prochain de M. Marge va laisser vacante à tes côtés.

— Sac à papier ! s'écria le ministre en faisant un petit soubresaut sur sa monture.

XVIII

« Quelque chose t'a fait mal ? demanda le sénateur avec la sollicitude d'un hôte et d'un ami. Je t'ai toujours dit de te défier des chaises cannées ; il y a quelquefois de petits éclats de bambou, fins et piquants comme des aiguilles, et alors, naturellement....

— Ce n'est pas cela ; j'aimerais cent mille fois mieux que ce fût cela ! Cette place que tu me demandes, et que je donnerais de si grand cœur à ton jeune protégé, je n'en dispose plus depuis ce matin ! »

C'était l'exacte vérité. Et voici comment il se faisait que le ministre ne disposât plus de la place.

Le secret du départ probable de M. Marge n'avait pas été si bien gardé que le croyait le sténographe. Il était arrivé aux oreilles d'un jeune licencié en droit de bonne famille, qui avait suivi les cours de droit pour son plaisir, et qui s'était adonné à l'étude des langues et de l'histoire. Un petit ouvrage de lui, précisément sur les *Formalités*, avait été couronné par l'Institut.

Quand un ami lui parla du départ de M. Marge, il se dit : « Tiens, si j'essayais de cela : le pis qui puisse m'arriver, c'est de ne pas réussir ».

Alors il s'assit devant son bureau et écrivit la lettre suivante :

« Monsieur le Ministre,

« J'apprends par hasard que M. Marge songe à résigner ses fonctions, et je viens m'offrir à vous pour le remplacer. Si j'ose me présenter moi-même et sans appui, ce n'est pas que je manque d'amis prêts à me seconder. Mais si Votre Excellence ne reconnaît pas en moi le mérite nécessaire, toutes les recommandations du monde ne me le donneront pas. Si je l'ai, les recommandations sont superflues. Au lieu d'employer un jour, deux peut-être, à courir Paris dans tous les sens, je crois plus avantageux pour l'avancement de mon esprit d'employer ce temps précieux à lire un bon livre, à voir de bons tableaux et à entendre de bonne musique.

« J'ai les titres officiellement exigés des candidats ; les autres, si toutefois j'en ai d'autres, je les ferai valoir devant Votre Excellence, à supposer qu'elle consente à m'accorder une audience.

« J'ai l'honneur, etc.

« Signé : Levanier. »

Cette lettre plut au ministre, qui était un homme de beaucoup de finesse et d'esprit, et il résolut de voir sans délai l'original qui l'avait écrite.

En conséquence, à l'heure même où Timéas rôtissait dans son fiacre au beau milieu du quartier de l'Europe, M. Levanier s'en allait, sans se presser, dans la direction du ministère des Formalités, en choisissant avec beaucoup de soin et d'à-propos les endroits où il y avait de l'ombre.

Il plut tout de suite au ministre, qui le fit parler sur toutes sortes de choses, l'espace de deux heures, montre en main. Après quoi il lui dit : « Votre examen n'est pas encore terminé. Je veux voir comment vous vous comportez à table : nous allons déjeuner ensemble. » M. Levanier se comporta si bien, de toutes façons, que le ministre lui dit, en lui versant un petit verre de chartreuse : « Décidément, vous serez pour moi un collaborateur très précieux et très agréable. Je vous ferai expédier votre nomination un de ces jours. Au revoir ! »

XIX

Et puis, voilà que, le soir même, on lui proposait un autre collaborateur.

« Alors, dit M. Candarel, tu t'es engagé avec quelqu'un ?

— Eh oui ! malheureusement, je me suis engagé avec quelqu'un. Et même, n'était l'humiliation et le chagrin que j'éprouve à te refuser quelque chose, à toi qui ne me demandes jamais rien, et à désappointer un jeune homme à qui tu t'intéresses,... je pourrais dire que j'ai fait un bon marché. »

Il regardait sa pipe d'un air courroucé, comme si elle eût été pour quelque chose dans sa mésaventure. Puis, tout à coup, relevant la tête et s'adressant à Timéas, il s'écria : « Aussi, jeune homme, il y a un peu de votre faute dans tout cela ! Que ne

m'écriviez-vous tout de suite? Voyons, dites un peu, qu'est-ce qui vous a empêché de m'écrire?

— Je croyais que les recommandations étaient nécessaires, et j'ai perdu mon temps à battre le pavé de Paris pour trouver quelqu'un qui....

— Foin des recommandations! s'écria cordialement le ministre. Si vous n'avez pas le mérite requis, les recommandations ne vous le donneront pas, et si vous l'avez, les recommandations sont superflues; c'est ce que m'a écrit, mot pour mot, votre..., votre... concurrent. Il n'a pas cherché midi à quatorze heures, lui; aussi il vous a distancé. N'importe, mon pauvre enfant, je suis furieux qu'il vous ait distancé; oui, furieux, et sincèrement peiné. Être présenté par mon vieil Émilien (M. le sénateur s'appelait Émilien), cela équivaut à un fier certificat. De lui je vous aurais accepté les yeux fermés, sur une simple lettre, sur une carte postale, sur un télégramme. Depuis quand saviez-vous que le poste de M. Marge allait être vacant?

— Depuis deux jours, monsieur le ministre.

— Depuis deux jours! s'écria le ministre avec stupeur. Et pendant ce temps-là vous battez les buissons, au lieu de venir trouver Émilien ici ou, mieux encore, d'aller le réclamer au Sénat.

— C'est que, monsieur le ministre....

— C'est que quoi?

— C'est qu'il y a deux heures je ne connaissais pas encore M. le sénateur. »

XX

Le ministre se tourna brusquement du côté du sénateur, et s'écria: « Émilien, explique-moi ce que cela veut dire. Je m'y perds. Comment peux-tu, toi l'homme que je connais si bien et que j'estime tant, me recommander un jeune homme que tu ne connaissais pas il y a deux heures?

— C'est bien simple, répondit le sénateur en souriant. Toi, mon vieux, qui connais la valeur des mots « estime et amitié », tu aurais reçu de moi notre jeune homme, les yeux fermés. Eh bien, notre grand artiste Portèze, qui est un homme et qui se connaît en hommes, m'a recommandé si chaudement son jeune ami, qu'il était de mon devoir de te le présenter comme si je l'avais connu moi-même. De plus, j'ai causé avec lui, et..., mais il ne faut jamais louer les jeunes gens en leur présence.

— Me voilà satisfait, reprit le ministre en serrant avec effusion la main de son vieil ami; du moins me voilà satisfait sur un point. Car il y en a un autre qui me chagrine. Voyons, conseille-moi, qu'est-ce que nous pourrions bien faire pour notre jeune ami? Moi, d'abord, je suis disposé à tout, je veux lui faire oublier son désappointement et me débarrasser moi-même de mon remords. Jeune homme, ne croyez pas que je vous donne en ce moment de l'eau bénite de cour. Non, non! je me souviendrai de vous, et pour plus de sûreté donnez-moi votre carte, vous verrez, vous verrez. Hein? ajouta-t-il vivement, vous vous appelez Timéas et vous êtes avocat?

— Oui, monsieur le ministre.

— Et c'est vous qui avez plaidé ces jours derniers en cour d'assises.

— Oui, monsieur le ministre, c'est moi.

— Et vous songez à quitter le barreau pour entrer dans l'administration, après un début qui a attiré sur vous tous les regards! Oh par exemple! voilà cette fois qui peut s'appeler chercher midi à quatorze heures! Un succès éclatant! ajouta-t-il en s'adressant à son ami.

— Monsieur le ministre, je vous assure que ce début n'avait rien d'éclatant; mais vous connaissez les journaux et le bruit qu'ils font quelquefois autour d'un nom nouveau, sauf à le replonger dès le lendemain dans son obscurité.

— Mais, monsieur, riposta le ministre avec une indignation comique, qui est-ce qui vous parle des journaux? Connaissez-vous maître Grolle? »

Timéas se mit à rire. Demander à un avocat s'il connaît

maître Grolle, c'est comme si on demandait à un poète s'il connaît Alfred de Musset.

C'était justement maître Grolle qui avait félicité Timéas après son singulier plaidoyer.

XXI

« Je vois que vous le connaissez, dit le ministre, qui n'avait pu s'empêcher de rire lui-même de sa propre question, le tenez-vous pour un flagorneur?

— Oh non ! répondit sincèrement le confrère de maître Grolle. (L'illustre avocat avait la réputation, très méritée d'ailleurs, d'être hautain, dédaigneux et difficile à contenter en matière d'éloquence judiciaire.)

— Non, n'est-ce pas? reprit le ministre, et le fait est qu'à votre endroit ses louanges ont été mêlées de quelques critiques, méritées peut-être, mais sévères sans aucun doute. Nous causions, un peu pour tuer le temps, en attendant l'heure d'une réunion où nous étions convoqués tous les deux. « Eh bien! « mon maître, quoi de nouveau au Palais? — Rien », me répond-il d'un ton sec, vous l'entendez d'ici. Et puis il se ravise : « Au fait si! un début bizarre, mais qui annonce un grand « avocat. Une plaidoirie qui commence de la façon la plus « plate, la plus froide; l'individu cherchait ses mots ; tout à « coup il reste court. Je me dis : c'est un sot ou il pense à autre « chose....

— Je crois bien, dit Timéas en rougissant, je pensais tout le temps à mes visites.

— Chiennes de visites! » s'écria le ministre en manière de commentaire. Et il reprit aussitôt : « Laissons parler maître Grolle : voici ses propres paroles : « Un homme à la « mer! Tout le monde se fait avocat, présentement. Mais voici « bien une autre fête. Il s'aperçoit qu'il patauge, et, au lieu de

« prétexter une indisposition subite, comme c'est l'usage en « pareil cas, ou de bredouiller quelques mots pour donner à « entendre que le plaidoyer est terminé, il se repêche lui- « même. Oui, il se repêche, il laisse là la discussion et le rai- « sonnement, et se lance à toutes voiles dans le pathétique, « avec une vigueur, avec une force, avec une facilité surtout, « qui m'ont cloué sur place. Il y avait certainement bien des « trous et des parties faibles dans cette pièce d'éloquence, mais « c'était improvisé, on le sentait, et cela coulait de source, si « bien que les jurés, la cour, le public se sont mis à s'essuyer « les yeux, et l'accusé, qui méritait dix ans de travaux forcés, « en a été quitte pour cinq ans de prison. Les journaux tom- « bent sur le jury à bras raccourcis à cause de la faiblesse « dont il a fait preuve, mais ils font une ovation au défen- « seur, et une ovation méritée. »

« Maître Grolle a ajouté : « Cet heureux coquin a trouvé sa « voie et sa vocation sans s'en douter, et s'il a assez de « conscience et d'honnêteté pour travailler ferme et long- « temps, il arrivera. Retenez bien mes paroles : dans quinze « ans, vous et moi, si Dieu nous prête vie, nous entendrons « parler de ce gaillard-là. En attendant, logez-vous son nom « dans un coin de la cervelle. Il n'est pas difficile à retenir; « c'est la seconde personne du subjonctif présent actif de *timeo*, « c'est-à-dire *timeas !* »

XXII

Ici le ministre reprit la parole pour son propre compte. « Vous savez, dit-il, que les consultations de maître Grolle se payent au poids de l'or. Il m'a donné celle-là gratuitement : et moi je vous la repasse au même prix. Je n'ose pas insister sur la sagesse du conseil, j'aurais l'air de vouloir me débarrasser de vous et de contester les droits que vous donne sur moi la pré-

sentation du sénateur. Je tiens donc à vous dire, en ma qualité de ministre des Formalités, que je suis prêt à vous donner toutes les satisfactions qu'il sera en mon pouvoir de vous donner. Comme brave homme (n'est-ce pas, Émilien, que je suis un brave homme?), je me crois permis de vous dire : Ne cherchez pas midi à quatorze heures, et soyez bien persuadé que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Si j'avais un fils de votre âge et de votre talent, je lui dirais : Mon garçon, entre avocat obscur et avocat illustre, la ligne peut être longue, mais elle est droite, donc c'est la plus courte. Laisse-moi là l'administration et gare-toi de la politique. J'ai dit. »

Timéas, qui n'était point un sot, dit qu'il prendrait le temps de réfléchir ; en quoi les deux amis l'approuvèrent fort. De Chaville à la gare Montparnasse et de la gare Montparnasse au quai Voltaire, Timéas sentit s'adoucir un peu les regrets qu'il avait éprouvés dès le premier moment à échouer au port. Comme il était littéralement rompu de fatigue, il se mit au lit en rentrant, et dormit sans débrider jusqu'à neuf heures du matin. Il faut croire que ses idées avaient travaillé pendant son sommeil, car il chantonnait gaiement en passant sa robe de chambre, et d'ordinaire les gens qui se sont endormis sur un échec ne chantonnent guère au réveil.

La veille au soir, il avait vaguement entrevu sur sa table un amoncellement de cartes, de lettres et de journaux, mais, comme il tombait de sommeil, il avait couru au plus pressé, qui était de s'allonger entre deux draps et de souffler sa bougie.

A la clarté sereine du matin il déplia les journaux, décacheta les lettres et jeta un coup d'œil sur les cartes.

C'était donc vrai ? Il avait donc remporté un éclatant succès ? Comment ! maître Grolle en personne avait pris la peine de lui écrire pour lui demander d'être un de ses secrétaires ! Oh ! oh !

XXIII

Le temps a suivi son cours, que rien n'arrête : maître Grolle a quinze ans de plus, et son secrétaire aussi, et l'ancien ministre des Formalités aussi.

Maître Grolle, qui ne plaide plus, est devenu le voisin de l'ancien ministre, qui n'administre plus ; ces deux vétérans demeurent villa à villa dans la partie moderne de Passy.

La *Gazette des Tribunaux* vient de publier tout au long un éloquent plaidoyer qui, chose étrange, ne perd rien à la lecture. Le nom de l'avocat qui l'a prononcé est désormais un nom célèbre et consacré !

« Eh bien, dit maître Grolle à son voisin, qu'est-ce que je vous disais, il y a quinze ans à la messe de mariage de ce pauvre de Roserand que la politique a si fort malmené depuis ?

— Il y a quinze ans,... à la messe de mariage de Roserand,... répète vaguement l'ex-ministre. Il y a quinze ans,... c'est un long bail ; et puis j'ai assisté à tant de messes de mariage ; et puis il y a tant de gens que la politique a malmenés. J'avoue que je n'y suis pas du tout.

— Oh ! voisin, dit maître Grolle avec un sourire de reproche : faudra-t-il, pour vous punir de votre manque de mémoire, que je vous donne un pensum, que je vous condamne à conjuguer tout au long le verbe *timeo*.

— Ah ! Timéas ! s'écria l'ancien ministre en se donnant une petite tape sur le front. Je revois la scène comme si j'y étais encore, et je me rappelle vos moindres paroles. Ah oui ! vous avez été bon prophète. Et dire que le malheureux aspirait à remplacer Marge. Cela a si bien réussi à Levanier », ajouta-t-il avec un soupir de regret.

Là-bas, tout au fond du Midi, la vieille maman Timéas, dont le menton branle un peu, répète à ses bonnes amies, quand elles

lui parlent de son fils : « Célèbre, c'est une belle chose d'être célèbre! et je ne fais pas fi non plus de la fortune honorablement acquise; mais voyez-vous, ma chère mie, ce qui réjouit le plus mon vieux cœur, c'est que Paris ne l'a pas gâté sous le rapport des sentiments. Tel il est parti, tel nous le retrouvons chaque fois qu'il vient nous voir.

— Et puis, ajoute le vieux père, il a fait honneur au nom de Timéas. »

L'homme qui n'a pas changé de sentiments et qui a fait honneur au nom de Timéas demeure toujours quai Voltaire, dans la même maison. Seulement il a quitté son petit entresol pour occuper le premier, où il vit en compagnie de Mme Timéas jeune, née Andrée de Nesmes, et d'une demi-douzaine de petits et de petites Timéas, tous plus jolis les uns que les autres, mais si pleins de vie, si turbulents dans leur affection pour papa, que, par moments, papa est obligé de se barricader dans son cabinet d'avocat, avec un ferme propos de n'en plus sortir de la journée. Mais, au bout d'une heure, il n'y tient plus, il entr'ouvre la porte et pousse une reconnaissance. S'il se trouve que la charmante Mme Timéas est partie pour les Tuileries avec les enfants et que l'appartement soit silencieux et paisible, l'avocat célèbre fait une moue de désappointement. C'est si amusant de se faire donner la chasse par des petits chéris que l'on aime, tout en leur déclarant qu'ils sont insupportables!

Maître Timéas se souvient que maître Grolle a été bon pour lui, et il est bon à son tour pour les débutants. Le premier conseil qu'il leur donne lorsqu'ils viennent à lui, c'est de ne jamais chercher midi à quatorze heures.

LES MOUSTACHES DE GRAND-PÈRE

« Les grands-pères, pourquoi cela a-t-il été créé et mis au monde ?

— Pour l'ébattement des petits-enfants.

— Et les moustaches des grands-pères, en particulier, à quoi sont-elles destinées ?

— A être tirées par les petits-enfants. »

Sur ces deux points capitaux de la *Déclaration des droits du petit-enfant*, le vieux père Robin et son petit-fils Robinet sont parfaitement d'accord.

La preuve, c'est que le grand-père Robin se prête sans murmurer, sans hésiter, à toutes les fantaisies qui prennent naissance dans le cerveau du petit Robinet, fertile en imaginations diaboliques.

« Dada ! » dit le jeune Robinet d'un ton impératif; et, malgré ses soixante-dix-huit ans bien sonnés, le vieux père Robin, tenant Robinet assis sur une de ses épaules, parcourt la salle en trottinant; ses jambes plient, ses jarrets tremblent, il a de terribles quintes de toux, rapport à son asthme, mais il trottine quand même. Les rires de Robinet lui donnent du cœur aux jambes et l'empêchent de s'apercevoir qu'il n'a presque plus d'haleine.

« Que je te voie fatiguer comme ça ton grand-père ! dit

la mère de Robinet quand il lui arrive de rencontrer la cavalcade.

— Tut! tut! tut! répond le grand-père ; ça ne me fatigue pas du tout, au contraire ; n'est-ce pas, Robinet? »

Robinet fait signe que ça ne le fatigue pas du tout, au contraire; et la bonne mère s'en va en haussant les épaules, d'un air de bonne humeur.

« Chante, grand-père », dit Robinet.

Et, de sa voix chevrotante, le vieux grand-père chante les cantiques, les complaintes, les branles et les bourrées de son jeune temps ; et cela lui donne un air si guilleret, que la maman de Robinet, en dépit de ses idées sur l'éducation, n'ose pas priver le grand-père du plaisir de se rappeler qu'il a été jeune aussi, lui, dans son temps....

Un jour, Robinet, qui venait de se réveiller dans son berceau, lança quelques notes aiguës et claires, pour donner à entendre qu'il avait l'intention de ne pas rester une minute de plus sur le dos, comme le petit Jésus de cire sur la paille de sa crèche, là-bas sur la vieille commode.

Le grand-père, jetant un coup d'œil sur le coucou, constata qu'il n'était pas encore l'heure de la soupe : il s'en fallait de quatorze minutes et demie. Comme la mère besognait au fond de la cour, préparant dans l'auge la provende de ses petits cochons, le grand-père pensa qu'il était de son devoir d'amuser son petit garçon pendant quatorze minutes et demie.

Il faut croire que les idées de Robinet avaient travaillé dans sa tête carrée pendant qu'il dormait à poings fermés, et qu'il avait fait un ferme propos de renoncer momentanément aux balivernes pour se lancer dans le champ de la science. Ce champ est si vaste, qu'on ne saurait s'y lancer de trop bonne heure.

Le vieux bonhomme, qui ne s'attendait pas à cela, avait déjà toussé deux ou trois fois pour s'éclaircir la voix, en cas qu'il fallût chanter; il avait aussi fait l'essai de ses vieux genoux, dans le cas où l'enfant lui enjoindrait de faire le dada.

Quand il se pencha sur le berceau, Robinet, au lieu de crier : « Dada ! » ou bien : « Chante ! » contempla dans une sorte d'extase muette ce vieux visage parcheminé et ratatiné. C'était l'extase du géographe qui dévore des yeux une carte inconnue et se délecte à l'idée de l'étudier en détail.

« Si ce n'est que ça ! marmotta le bonhomme, tu peux me regarder tout à ton aise, et moi je te regarderai aussi ; ça fait que nous nous regarderons tous les deux. »

Au fond, il n'était pas fâché, le vieux Robin, de n'avoir, précisément ce jour-là, ni à chanter ni à trottiner ; il avait « toussaillé » toute la nuit, et il s'était levé, sans s'en vanter, avec un bon tour de reins : donc il n'était pas fâché de rester assis.

Afin que Robinet fût plus à son aise, le grand-père prit un des deux matelas de la couchette, celui qui était le plus mince, le plia en deux et installa son petit-fils sur ce divan improvisé.

Et les deux bons amis se regardèrent en face.

« Ce n'est pas toujours toi qui as la plus jolie vue ! » dit le bonhomme : là-dessus il sourit, et Robinet lui renvoya son sourire ; il cligna des yeux, et l'autre lui renvoya son clignement d'yeux. Frappé du mouvement de va-et-vient des rides sur le front, Robinet étudia ce phénomène avec des yeux arrondis ; puis, pour s'en rendre compte par le toucher, il passa la main sur les rides, à plusieurs reprises. Au bas des rides, sa menotte rencontra les deux buissons maigres et ras que le grand-père appelait ses sourcils. Naturellement, il essaya de les tirer ; mais tous ses efforts échouèrent, les poils étaient trop courts.

« C'est une attrape ! » se dit-il, et il réserva les sourcils pour l'époque où sa main, moins maladroite, saurait pincer avec plus de précision.

Après les sourcils, les yeux ! Mais cela aussi, c'était une attrape. Chaque fois qu'il lançait ses bras en avant, avec l'espoir d'enfoncer son index dans l'œil du grand-père, l'œil se fermait, et l'index se heurtait à une peau rugueuse et dure comme de la corne. Le nez, par exemple, n'était pas une attrape. C'était une réalité

solide et copieuse : Robinet en avait plein la main, cela le faisait rire aux larmes. Et puis, le grand-père, pour varier les plaisirs de son petit camarade, retirait tout à coup son nez, et faisait semblant de mordre la menotte, en aboyant comme Miraut, le grand chien jaune dont Robinet n'avait pas peur. Mais voilà que le contact répété des poils de la vieille moustache avec la paume de Robinet fit naître dans le cerveau de ce petit scélérat une idée nouvelle et un désir très arrêté de se venger des sourcils sur la moustache.

D'abord ce fut un jeu courtois; Robinet se contenta de fourrager au hasard parmi les tiges mi-parties rousses et blanches de ce buisson touffu. Puis il se piqua au jeu et tira un tout petit peu. Le grand-père se contentait de cligner les yeux en riant. Puis les secousses devinrent si violentes, si prolongées, que le grand-père, par un mouvement instinctif, saisit le poignet du petit maraudeur.

La *Déclaration des droits du petit-enfant* dit bien que les moustaches du grand-père sont faites pour être tirées, mais elle ne dit pas qu'on a le droit de les arracher.

La menotte gauche de Robinet ne lâchait pas la moustache ; la main gauche du grand-père ne lâchait pas le petit poignet. Les deux belligérants se regardaient face à face. Robinet souriait, le grand-père faisait quelques grimaces involontaires.

Mais la lutte n'était pas égale : Robinet avait encore une main de libre; le grand-père n'aurait pu libérer sa main droite qu'en laissant tomber Robinet. Plutôt mourir ! La main droite de Robinet, après avoir plané indécise au-dessus du nez du grand-père, s'abattit sur sa moustache gauche, et le grand-père sentit qu'il était perdu. Parlementer, c'était la seule ressource qui lui restât. Mais pour parlementer il faut remuer les lèvres, et l'on ne peut pas remuer les lèvres sans remuer les moustaches. Chaque mouvement de la moustache, Robinet le prenait pour une provocation.

Au moment où le coucou sonnait l'heure, la mère entra et d'un coup d'œil devina ce qui s'était passé.

« Oh! s'écria-t-elle, le monstre d'enfant qui fait bobo à son grand-père. Attends, va, je vais te corriger. »



Les deux belligérants se regardaient face à face.

Robinet ne broncha pas. Quant au grand-père, quoiqu'il eût la tête tout en côté et la bouche toute de travers, il soutint que cela ne lui faisait pas de mal, au contraire. Il protesta contre l'épithète de monstre appliquée à un enfant sans connaissance et par conséquent sans malice. D'ailleurs c'était lui qui avait « enduit Robinet de tentation » ! Il voulait dire évidemment : induit en tentation.

« C'est un monstre », répéta la mère en enlevant Robinet dans ses bras. (Il est bien entendu que Robinet avait lâché prise en voyant le poêlon à soupe.) Et voilà-t-il pas que la mère, au lieu de corriger ce monstre, le couvrit de baisers.

« Alors ! dit le grand-père, ce n'était pas la peine de l'appeler monstre, et si c'est cela que vous appelez le corriger, j'en ferais bien autant.

— Oh ! ça viendra en son temps, répondit la mère.

— Bon ! bon ! reprit le grand-père, ça viendra en son temps, j'aime à le croire puisque vous le dites. Mais je ne serai pas fâché de savoir qui est-ce qui commencera ; ce ne sera toujours pas moi ! »

LES DEUX LOGIS

Comme Laridon et César, Ronron et Moustache étaient frères; seulement ces derniers étaient chats au lieu d'être chiens. Quelques jours après leur naissance, Moustache fut donné à M. le conseiller aulique von Schinken; Ronron, destiné à faire le plongeon dans la rivière, avec une pierre au cou, fut sauvé du trépas par l'intervention fortuite de la vieille Mme Bosch, la mère du commis-greffier Bosch.

La bonne Mme Bosch, qui revenait du marché, mit le petit chat dans la poche de son tablier; et le petit chat se trouva si bien dans cette poche, et son petit cœur fut rempli d'une telle confiance, qu'il se mit à faire ronron : « Tu t'appelleras Ronron », dit Mme Bosch en souriant. Et il s'appela Ronron.

Le chat d'un conseiller aulique n'est point fait pour frayer, du moins sur le pied d'égalité, avec le chat d'un petit commis-greffier. La première fois que les deux frères se revirent, Moustache, par ses manières, laissa entrevoir cette vérité à Ronron. Mais Ronron trouvait qu'un chat en vaut un autre (un chat honnête, bien entendu); il tourna donc sans cérémonie le dos à M. le chat du conseiller (pardon! la langue m'a fourché, je voulais dire : au chat de M. le conseiller!), et à partir de ce jour les deux frères cessèrent de se voir.

M. le conseiller avait une petite demoiselle de trois ans, et le

commis-greffier une petite fille du même âge. Chacun des chats avait pour fonction officielle de jouer avec sa petite amie. Seulement Moustache se disait souvent, lorsqu'il réfléchissait en regardant le feu : « Mon amie à moi a des robes de soie, tandis que celle de Ronron ne porte que des robes de laine! » Oui, c'est vrai, mais la petite conseillère était taquine, et la petite greffière ne l'était pas. Moi, si j'étais chat, j'aimerais mieux jouer avec une petite greffière en robe de laine qu'avec une petite conseillère en robe de soie qui me tirerait les moustaches, qui me mettrait en pénitence dans un tiroir de commode, dans un panier à ouvrage, dans un manchon imprégné d'une grosse senteur de musc. Chacun son goût.

A tout prendre, cependant, et malgré ces petites avanies, Moustache n'était pas malheureux : la contemplation de sa propre grandeur compensait les misères attachées à la condition de chat de conseiller. On peut donc dire que le sort des deux frères fut, à peu de chose près, pareil, jusqu'au jour où la petite demoiselle de M. le conseiller et la petite fille du commis-greffier furent en âge d'apprendre quelque chose.

La bonne grand'maman Bosch montra à sa petite-fille l'art du tricot, où elle excellait. Mme la maman de Mlle la petite conseillère lui enseigna l'art de taper sur les touches d'un piano, où elle n'avait jamais excellé et qu'elle avait aux trois quarts oublié.

L'art de tricoter (ôtez votre chapeau) est la plus noble conquête qu'ait jamais faite l'ingéniosité féminine sur l'immense domaine du pire ennemi de la pauvre humanité : je veux dire l'Ennui. Un philosophe a dit que tous les maux de l'humanité lui viennent de ne pas savoir se tenir dans une chambre. Or pourquoi l'humanité ne sait-elle pas se tenir dans une chambre? C'est parce qu'elle s'y ennuie. Donnez-lui de la laine, des aiguilles à tricoter avec la manière de s'en servir, elle cessera de s'ennuyer, par conséquent de mal penser, mal dire et mal faire. Oui, madame; oui, mademoiselle, le tricot est le plus moral et le plus sociable de tous les arts. Quand vous êtes seule, il vous tient fidèle et honnête compagnie; quand vous êtes avec des sots, il vous donne la force de supporter leurs sottises. Quand



La bonne grand'maman montre à sa petite fille l'art du tricot.

vous lisez un bon livre, qui demande réflexion, le tricot vous induit à réfléchir. Quand votre mari ou votre papa lit son journal à côté de vous et n'interrompt sa lecture que pour vous faire part de ses idées particulières sur la politique, la guerre, les livres, les tableaux, les statues et les mouvements de la Bourse, le tricot comble les vides énormes de la conversation; il vous occupe assez pour vous empêcher de vous croire négligée, de prendre des airs de victime et de pousser des soupirs d'impatience et de mauvaise humeur; en même temps il vous laisse l'esprit assez dégagé pour qu'il vous soit possible de donner la réplique, quand il y a lieu. Ah! le bienheureux tricot, il adoucit les mœurs, assouplit les caractères!

Dans l'atmosphère bénie du tricot, la petite famille du greffier vivait heureuse et tranquille. La fille du brave homme aurait passé des heures entières à voir tricoter sa bonne grand'mère. Tout l'amusait dans ce spectacle, le trottinement agile des aiguilles, le mouvement doux et lent du peloton à mesure que la laine se déroule, et surtout le sourire calme et reposé de la bonne grand'mère. Oh! quand donc saurait-elle tricoter, elle aussi?

La grand'maman, qui était fine, la laissa soupirer quelque temps après ce grand bonheur, et puis un beau jour elle l'initia aux mystères du tricot. Et alors c'étaient des joies infinies quand les mailles s'ajoutaient aux mailles, sans anicroche; mais aussi quel désespoir quand une maille s'échappait! Mais quoi? Le remède n'était-il pas à côté du mal? Chère grand'maman, comme elle était adroite et comme elle avait vite fait de rattraper la maille perdue.

Ronron, spectateur silencieux et immobile de toutes ces joies innocentes, en prenait largement sa part. Il aimait cette douce paix, qui semble être l'idéal du chat, cet animal contemplatif; il aimait ce silence de deux personnes qui sentent et qui pensent à l'unisson sans avoir besoin de se parler, si différent du lourd et pénible silence de la gêne et de l'ennui. Bref, il engraissait, c'est tout dire.

Un jour qu'il prenait un petit air de soleil, dans le jardinet du commis-greffier, sur le toit de la cabane aux lapins, il vit

venir à lui un chat maigre, hérissé et hagard, qui suivait d'un pas fiévreux et saccadé la crête des murs de clôture, ce sentier habituel des chats en tournée de visites ou en rupture de ban.

Le chat maigre était Moustache en personne. « Cache-moi quelque part, dit-il à son frère. Fourre-moi à la cave, au grenier, n'importe où; je suis un malheureux, un proscrit, un criminel! »

Quel crime avait-il donc commis? Il avait égratigné Mademoiselle. Et pourquoi avait-il égratigné Mademoiselle? Parce que Mademoiselle l'avait rendu misérable, l'avait mis à la torture, lui avait fait perdre la raison!

Ses malheurs avaient commencé le jour où des hommes en casquette de loutre et en chaussons de lisière avaient apporté chez M. le conseiller aulique une énorme boîte carrée. Ils appelaient cela un piano. Tous les matins Madame forçait Mademoiselle à s'asseoir devant cette boîte. Aussitôt Mademoiselle pleurait, Madame se fâchait, M. le conseiller pestait et finissait par prendre son chapeau et se sauver à son cercle. Tout le monde boudait, tout le monde en voulait à tout le monde; la maison était un enfer, surtout pour lui, pauvre Moustache! Dans les maisons où l'on se querelle, le chat a toujours tort.

Alors Moustache expliqua à Ronron que la boîte carrée s'ouvrait et offrait aux regards une longue rangée de morceaux d'ivoire et d'ébène; que, quand la pauvre Mademoiselle posait ses mains là-dessus, il sortait de la boîte des sons surnaturels, épouvantables; tantôt on aurait cru entendre les grosses voix d'une bande de molosses énormes à la poursuite d'un chat affolé; tantôt les cris d'une famille de souris géantes capables de dévorer un chat de belle taille. Dès que ces bruits commençaient à se faire entendre, tout le poil de Moustache se hérissait d'horreur, tous ses malheureux nerfs se tordaient sous sa peau.

« Aujourd'hui même, poursuivit Moustache, profitant d'une absence de Madame, Mademoiselle a eu une inspiration diabolique. Non contente de me réduire au désespoir en faisant double vacarme, elle est venue me dénicher dans mon coin. Elle me prit par la taille et me força à me promener sur les morceaux d'ivoire et d'ébène. J'eus beau l'avertir, lui lancer des regards

étincelants, coucher mes oreilles en arrière, jurer comme un païen, et me tordre de rage dans l'excès de ma souffrance, elle ne voulut pas me comprendre. Alors je perdis complètement la tête, et je lui allongeai un formidable coup de griffe. Après tout, j'étais en état de légitime défense ! Elle se mit à pousser des cris affreux, et toute la maisonnée accourut. Je me faufilai quand on ouvrit la porte, et..., et... me voilà ! »

Il est bien entendu que je transcris ici la déposition de Moustache, et que je n'ai garde de prendre à mon compte les opinions de ce chat sur l'instrument de musique vulgairement nommé piano. Pas si naïf que de faire chorus avec lui ! Le piano est un ennemi redoutable. Comme les nuées d'orage, il recèle dans ses flancs de formidables tempêtes, qu'il déchaîne à son gré sur ses obscurs blasphémateurs. Voilà pourquoi je me tiens coi et me contente du rôle peu compromettant de simple rapporteur.

Ronron rendit à son frère confidence pour confidence, et de la comparaison de leurs destinées si différentes ils tirèrent cet axiome qui a cours désormais parmi les chats : « Mieux vaut logis où l'on tricote, que logis où l'on pianote ! »

Ici je me risque à prendre la parole pour mon propre compte. Je trouve, n'en déplaise à messieurs les chats, cet axiome un peu bien tranchant. Le philosophe Sganarelle a dit quelque part : « Il y a fagots et fagots ! » De même on peut dire, on doit dire : « Il y a pianos et pianos », ou plutôt : « Il y a pianistes et pianistes ! » Ayant rendu si bravement hommage à la vérité, je n'ai plus rien à dire, et je me tais.

PHILÉMON ET BAUCIS

De leur vrai nom ils s'appelaient M. et Mme Werner. C'est le maître d'école du village qui les avait surnommés Philémon et Baucis. Ces noms surprirent d'abord les bonnes gens de l'Albertsau. Mais quand le magister eut expliqué à son entourage que dans les siècles passés, bien avant qu'il fût question du grand-duché de Münchhausen, Philémon avait été le modèle des maris et Baucis le modèle des femmes, les gens de l'Albertsau firent avec la tête des signes d'approbation et se mirent à appeler tout couramment M. et Mme Werner : Philémon et Baucis.

Comme ces noms bien connus disent à eux seuls les vertus des personnages qui les ont portés du temps des dieux de l'Olympe, je ne perdrai pas mon papier et mon encre à retracer par le menu la vie de M. et Mme Werner. On les appelait Philémon et Baucis, ils étaient dignes de ces beaux noms, cela dit tout.

On ne m'ôtera pas de l'idée que les animaux domestiques subissent l'influence morale de l'homme, et qu'on peut dire du chien, du chat, de l'âne, du cheval et de la poule : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es ».

M. et Mme Werner aimaient les animaux, cela va de soi : Philémon et Baucis ne s'étaient-ils pas amusés à apprivoiser une perdrix ?

M. et Mme Werner n'avaient point apprivoisé de perdrix, que je sache, mais en revanche ils avaient formé à leur image les bêtes familières qui vivaient avec eux.

C'est par hasard que j'ai connu le ménage Werner. Je parcourais à pied, le sac sur le dos, le grand-duché de Münchhausen. Arrivé au village de l'Albertsau, je me dirigeai vers l'unique auberge du pays, dont j'avais vu l'enseigne du haut du coteau. L'enseigne disait : *A l'Hospitalité.* Malheureusement fenêtres et portes étaient fermées. J'appris d'un petit garçon que l'aubergiste mariait son frère, à deux lieues de là, et qu'il avait emmené tout son monde à la noce.

Je notai cet incident sur mon calepin et je me mis en quête d'un logis hospitalier.

Comme je passais devant une maison d'agréable aspect, je vis, par la fenêtre ouverte, une petite scène qui excita mon intérêt. Je m'arrêtai et je regardai sans scrupule. Deux bons vieux époux venaient de terminer leur repas. Le mari fourgonnait du doigt dans le fourneau de sa pipe avant de la bourrer. Il regardait sur le plancher quelque chose qui l'amusait évidemment, car il souriait d'un bon vieux sourire. La femme, les avant-bras posés sur la table, les deux mains croisées, la tête penchée un peu de côté, souriait aussi, mais d'un sourire vague.

« Qu'est-ce qu'ils regardent ? » me demandai-je aussitôt. Je m'approchai à pas de loup, et par-dessus le rebord de la fenêtre je vis ce que regardaient les bons vieux, et je souris à mon tour.

Deux petits chiens dodus et maladroits lapaient du lait dans une écuelle. La mère des deux petits chiens, tranquillement assise à côté de sa maîtresse, regardait en l'air, sans s'occuper de ses petits enfants ; n'étaient-ils pourvus ?

Tout à coup arrive je ne sais d'où une mère poule, précédée, escortée et suivie de sa marmaille : seize poussins en tout.

Les poussins pépiaient en se culbutant, la mère poule faisait : *cot! cot! cot!* d'un ton grave. Elle s'arrêtait à chaque pas, droite sur une patte, l'autre patte en l'air, repliée à la manière d'un poing fermé. Tout à coup elle aperçut l'écuelle au lait et les petits chiens et partit dans cette direction, du pas délibéré d'une personne qui va aux informations.



Le mari fourgonnait du doigt dans le fourneau de sa pipe,

« Oh ! oh ! me dis-je, poule contre chienne, toutes les deux ayant des petits, il y aura du bruit dans Landerneau ! »

Figurez-vous qu'il n'y eut point de bruit dans Landerneau. Et pourtant on sait à quel point les mères poules sont susceptibles. On sait aussi que les chiens dits loulous ou chiens de conducteurs ne sont pas d'un caractère facile, il s'en faut de beaucoup. Or la mère des petits chiens appartenait à cette race irascible et agressive.

A l'approche de la poule, la chienne ne broncha pas. L'un des petits chiens, philosophe de naissance, continua de laper avidement; il avait l'air d'agir en vertu de ce raisonnement : « S'il doit y avoir quelque esclandre, hâtons-nous de mettre le plus de lait possible en lieu sûr. Ce sera autant de pris sur l'ennemi. »

Son frère, moins philosophe ou plus susceptible, leva la tête et regarda la poule en face. Sa bonne grosse figure enfantine avait une expression si sévère que je ne pus m'empêcher de sourire du contraste. Il avait l'air de dire : « C'est à nous, vous savez, ce lolo-là ! Qu'est-ce que vous voulez, vous ? »

Et la mère poule semblait lui répondre : « Sommes-nous pas chez nous ici, tretous ? Depuis quand est-il défendu aux personnes d'aller voir ce qu'il y a dans les écuelles ? Du lait ! qu'est-ce que j'en ferais de ton lait ? au lieu de rouler des yeux tout ronds et de me regarder comme si j'étais un carême-prenant, tu ferais mieux de continuer ton déjeuner. Sinon, l'autre goulu ne te laissera rien. »

Ayant tenu ce propos, la poule se détourna et parcourut la pièce, montrant à ses petits les miettes de pain éparses sur le sol. Elle en alla chercher jusque entre les pattes de la chienne, qui ne broncha pas. La scène devenait fort intéressante pour une personne qui s'intéresse aux bêtes.

La chienne finit par broncher : ce fut quand les poussins se bousculèrent contre elle, en quête de miettes de pain. D'un air de condescendance elle déplaça une patte, puis l'autre.

A la fin elle se leva avec un peu d'ennui, mais sans mauvaise humeur, pour laisser le champ libre aux explorations des poussins effrontés.

« Je n'irai pas plus loin, me dis-je aussitôt : une maison où

les bêtes ont de pareils égards les unes pour les autres ne peut être qu'une maison hospitalière. »

J'ouvris la porte et j'entrai. La chienne tourna la tête, mais sans aboyer; elle cligna des yeux en me regardant, ses narines se froncèrent légèrement comme si elle cherchait à se rendre compte par l'odorat, et puis ce fut tout. « Ami des bêtes ! » dit sa physionomie expressive ; alors, ayant regardé le plancher pour voir s'il n'y avait pas encore quelque poussin à portée, elle se coucha tranquillement. La mère poule se mit sur une patte, l'autre poing fermé. Elle me regarda de l'œil droit, puis de l'œil gauche, en donnant des secousses à sa crête. « Ami des bêtes ! » se dit-elle. « Mais ces petits drôles de poussins sont si étourdis, qu'ils seraient capables de se faire écraser même par un ami des bêtes. » Elle leur dit quelques mots en sa langue et ils se rassemblèrent autour d'elle sans demander de raisons.

J'admirai leur obéissance.

Ayant le champ libre, je m'avançai le chapeau à la main. Je passai à côté de la tribu des poussins sans qu'aucun d'eux prît la peine de se déranger. La mère poule avait si peu d'inquiétudes à mon endroit, qu'elle détourna tranquillement la tête pour lisser une de ses plumes qui n'était pas à son idée.

Cette confiance me flatta.

Philémon se leva en portant la main à sa calotte et me souhaita la bienvenue. Baucis, en voyant un voyageur couvert de poussière, ne me laissa pas même le temps de m'expliquer. Elle disparut dans la direction du cellier. Philémon avait eu à peine le temps de me faire asseoir que Baucis reparut, portant sur une assiette un énorme verre à facettes, rempli jusqu'au bord d'une bière blonde fraîche et mousseuse. Rien qu'à la regarder, on se sentait rafraîchi.

« L'auberge est fermée, lui dit Philémon en lui adressant de petits signes de tête.

— Je le sais », répondit-elle en souriant d'un air entendu, et cette fois c'est dans la direction de la cuisine qu'elle disparut.

Oh ! quel déjeuner !

A tous mes remerciements, à toutes mes excuses, ils répon-

daient qu'ils étaient mes obligés pour leur avoir donné la préférence.

Ce qu'il y avait de plus charmant dans tout cela, c'est qu'ils pensaient ce qu'ils disaient : on le sentait.

Non, décidément, on ne m'ôtera pas de l'idée que les animaux subissent l'influence morale de l'homme. Et plus que jamais je me crois fondé à juger d'un homme par l'allure et les mœurs des animaux qui le fréquentent.

LE PARI DU CAPITAINE

I

Le capitaine m'accueillit par un ricanement. Mais je crois que je ne ferai pas mal, avant d'aller plus loin, de m'expliquer sur le capitaine et sur ses ricanements.

Le capitaine n'a jamais été capitaine, et même il n'a jamais fait partie de l'armée ; il a passé toute sa vie dans la magistrature, et a pris sa retraite comme conseiller à la cour de Paris.

Alors, pourquoi l'appelle-t-on capitaine? Je n'en sais rien, et je ne me risquerais pas à le lui demander, quoique je le connaisse depuis dix ans et que nous soyons les meilleurs amis du monde. Au commencement de notre liaison je l'appelais « Monsieur le conseiller ». Un beau jour, il me dit à brûle-pourpoint : « Vous me revenez tout à fait, vous ; par conséquent, appelez-moi capitaine, comme les autres ». « Les autres », c'étaient une demi-douzaine de personnes qui avaient l'heur de lui « revenir tout à fait ».

Naturellement, j'avais déjà interrogé « les autres », mais ils n'en savaient pas plus long que moi ; et, pas plus que moi, ils n'auraient osé se renseigner auprès du capitaine. Car jamais il ne répondait à une question directe. Par boutades, par accès, quand cela lui prenait (et l'on ne savait jamais à quel propos),

il exhumait de son passé lointain des souvenirs et des confidences du plus haut intérêt; car il avait beaucoup vu et beaucoup retenu.

II

Peut-être l'avait-on surnommé *capitaine* pour ne pas l'appeler *fantassin*. Le nom de fantassin lui aurait parfaitement convenu, car, sauf les jours de pluie et de verglas, il s'en allait gaillardement à pied, de Versailles, où il demeurait, à Paris, où il exerçait ses fonctions, et il revenait de même. Chaque fois qu'il rentrait à Versailles, il portait à la boutonnière, suivant la saison, une touffe d'anémones, un bouquet de violettes, une pendeloque de chatons de noisetier, ou même une feuille de chêne bronzée par les rigueurs de l'hiver: il lui fallait toujours un souvenir de son passage à travers les bois.

Quant à ses ricanements, ils n'embellissaient pas sa longue figure sévère et parcheminée, loin de là! mais je crois pouvoir affirmer que le soin d'embellir sa personne a toujours été le dernier de ses soucis. Je dois ajouter que si l'acte de ricaner n'embellissait pas la figure du capitaine, il n'en altérait pas non plus le caractère habituel, qui était une expression d'austère bienveillance.

Le capitaine ricanait quand il avait résolu à son entière satisfaction quelque problème difficile ou bien quand il avait eu raison sur quelque point controversé.

Le capitaine avait soixante-dix-huit ans; il lisait sans lunettes, et, plus fantassin que jamais, il faisait ses quatre ou cinq lieues sous bois, sans demander grâce.

Aussi, quand le temps était beau, j'allais le prendre dans l'après-midi, et nous rôdions pendant de longues heures dans les bois qui entourent Versailles.

III

Ce jour-là, quand je fus introduit dans son cabinet, il lisait le *Moniteur*. Dès qu'il m'eut comprimé la main de ses longs doigts osseux, il ricana ; puis, couvrant de sa longue main étalée le *Moniteur* qu'il avait sur son bureau, il me dit :

« Paquebault prétendait que vous et moi je prétendais que si ! Et finalement c'est moi qui ai eu raison. »

« Paquebault ? qui ça, Paquebault ? »

C'est en moi-même, bien entendu, que je me posais cette question. Ce Paquebault-là, dont je n'avais jamais entendu parler, devait remonter à l'époque lointaine où le conseiller avait reçu le surnom de capitaine. Paquebault était allé probablement rejoindre ses pères depuis quelque vingt ans. Et, malgré cela, le capitaine, dont la mémoire était prodigieuse, se souvenait d'avoir eu une discussion avec lui. Le *Moniteur* (comment ? pourquoi ? à quel propos ?) lui donnait raison, et il en ricanait d'aise à vingt, trente, peut-être quarante ans de distance, qui sait ?

« Où allons-nous aujourd'hui ? lui demandai-je selon mon habitude.

— Dans les bois de Satory, me répondit-il avec sa netteté habituelle. Puis, contre son habitude, il se ravisa et, comme il le dit lui-même, en appela de sa première décision. « Au fait, reprit-il en me regardant d'un air malin et en reportant ses yeux sur le *Moniteur*, non ! nous garderons Satory pour une autre fois ; nous irons rôder dans les bois de Viroflay, en passant par l'avenue de Paris. »

IV

Là-dessus il quitta sa robe de chambre, endossa prestement sa grande houppelande, et nous voilà partis. Le capitaine demeure place Hoche. De la place Hoche à la rue Saint-Pierre, silence complet. Je pensais à feu Paquebault ; peut-être le capitaine y pensait-il aussi. Mais j'étais décidé, dans tous les cas, à lui laisser ouvrir le feu. Rue Saint-Pierre, il fut salué par un jeune avocat. Ce jeune avocat portait toute sa barbe. Le capitaine fait une charge à fond de train sur la barbe des avocats. Avenue de Paris, il n'avait pas encore fini de sabrer les avocats à barbe. Je pensais que nous en avions pour jusqu'à Viroflay. Tout à coup il s'arrêta et je m'arrêtai aussi. C'était à l'endroit où la rue Montbauron communique avec l'avenue de Paris par un raidillon mal pavé. A gauche, en montant, il y a une grande bâtisse, à droite une énorme caserne à double fond, qui recèle des artilleurs dans sa partie antérieure et, dans sa partie postérieure, des soldats du génie.

Le capitaine regarda tout autour de lui, comme pour bien s'orienter ; après quoi il frappa le sol du bout de sa canne, et me dit : « C'est ici ! »

Ne trouvant rien à répondre, je ne répondis rien ; il reprit :

« Ici même, il y a de cela quelque chose comme trente-huit ans, se trouvait un tas de boue desséchée et durcie. Les cantonniers avaient déposé cela en cet endroit après les dernières pluies, et l'administration municipale avait négligé de le faire enlever. C'était dur, raboteux, inégal, avec des cailloux enchâssés dans la boue, dont les pointes faisaient saillie. Je m'en allais à Paris, de mon pied léger, et, comme j'avais du temps devant moi, je regardais à droite et à gauche.

V

Je vois venir un petit garçon de quatre ans environ, vêtu de noir. Il avait dans la main droite un cerceau et dans la main gauche la baguette du cerceau. Il s'arrête devant le tas de boue, réfléchit, retourne la tête et crie : « Maman!... » Une jeune femme venait derrière lui, une jeune femme charmante, mince, élancée, délicate, avec une physionomie si douce et si triste, que je me dis : Pauvre petite! veuve à cet âge-là (car elle était en grand deuil). Vous me direz à cela qu'elle pouvait être en deuil de son père ou de sa mère, aussi bien que de son mari. Tout ce que vous voudrez ; mais j'avais deviné qu'elle était en deuil de son mari. Et c'était justement le deuil de son mari qu'elle portait, ajouta le capitaine avec un ricanement de triomphe.

« Je me dis encore : Pauvre petite, si jeune, si frêle, et un garçon à élever!

« Cependant, elle avait rejoint son petit garçon : « Maman, « dit-il, puis-je monter à l'assaut?

« — Oui, tu le peux, répondit la mère ; seulement tâche de « ne pas être maladroit. »

« L'enfant essaye ; mais l'ascension n'était pas facile, le tas de boue était haut, les jambes du petit garçon courtes, et de plus il avait les mains embarrassées du cerceau et de la baguette.

« La mère ne lui offre pas de l'en débarrasser. Cela me donne bonne opinion d'elle. Je me dis : Elle veut lui laisser tout le mérite en laissant subsister toute la difficulté. Eh ! eh ! ma mignonne, serions-nous par hasard plus Spartiate que nous n'en avons l'air?

VI

« Sans faire semblant de rien, elle s'approcha un peu pour secourir son petit homme en cas de besoin. Je trouve cela très bon aussi.

« Le bonhomme s'acharne, il glisse, il revient à la charge, il perd pied, il s'égratigne les genoux; mais il ne lâche pas prise. Enfin le voilà maître de la place. Il élève les deux bras et s'écrie : « La ville est prise !

« — Oui, reprend la mère en souriant, la ville est prise; « et moi, je suis contente d'avoir un petit garçon qui ne se « décourage pas et qui prend les villes sans avoir peur de « s'écorcher les genoux ! »

« L'enfant regarde ses genoux et hausse les épaules : il ne s'était même pas aperçu que les pointes des cailloux lui avaient fait des égratignures.

« Alors il regarde sa mère dans les yeux et lui dit :

« — Maman, tu es contente de moi ?

« — Oui, je suis contente de toi.

« — Alors tu veux bien m'embrasser ? »

« Elle l'embrassa.

« L'enfant sauta du tertre et dit à sa mère :

« — Puis-je prendre la ville encore une fois?

« — Oui, mais une seule.

« — Oh ! maman, une seule?

« — Oui, on nous attend.

« — Bien ! »

« La jeune maman reprit sa promenade à pas lents. « Elle « est donc bien sûre de l'obéissance de son petit garçon, me « demandai-je, qu'elle tourne ainsi le dos et s'en rapporte à « sa parole ? »

« L'enfant prit de nouveau la ville. Une fois sur le rempart,



Elle était en grand deuil.

il sauta à terre et courut rejoindre sa mère, sans même se vanter d'avoir été bien sage et d'avoir obéi à la lettre.

« Tiens! tiens ! tiens ! me dis-je, si le bonhomme trouve si « simple d'obéir, c'est qu'il en a l'habitude; et cette petite « veuve-là, avec sa figure de madone, pourrait bien avoir « en elle l'énergie nécessaire pour élever son petit garçon et en « faire un homme! »

« J'oubliai presque aussitôt l'aventure, parce qu'en traversant les bois je vis que des misérables s'étaient amusés à hacher à coups de hachette les troncs de tout un groupe de bouleaux de ma connaissance. Jusqu'à Paris je ne pensai plus qu'à cet acte de vandalisme stupide.

VII

« A quelque temps de là je vais rendre visite à une vieille amie qui m'avait recommandé un jeune substitut. Je ne suis pas visiteur de mon naturel; mais j'aimais encore mieux rendre compte de mes démarches de vive voix que d'avoir à écrire une longue lettre. Je trouve ma vieille amie en compagnie de Paquebault et de la jeune dame en noir. Le petit garçon, assis bien sagement sur un tabouret auprès de sa mère, avait la tête appuyée contre ses genoux et tenait une de ses mains serrée dans les deux siennes. Il était réellement charmant, ce petit. Seulement, j'aurais voulu lui voir les joues plus roses et l'air moins délicat.

« La jeune femme, presque aussitôt, prit congé de ma vieille amie.

« — Qui est-elle? demandai-je à la maîtresse de la maison.

« — C'est, me répondit-elle, la veuve du commandant Tié- « venot.

« — Comment? celui qui a été si malheureusement broyé « contre un arbre, par son cheval emporté?

« — Précisément ! Pauvre petite, veuve si jeune ! dit ma vieille amie avec un soupir de profonde sympathie.

« — Et un garçon à élever, reprit Paquebault. Si encore « c'était une petite fille. Elle n'a que le souffle ; elle est hors « d'état de lutter contre les caprices, les entêtements et les « révoltes d'un garçon.

« — La tâche est difficile, répliqua ma vieille amie, mais je « crois qu'elle est capable de s'en acquitter.

« — Et moi, j'en suis sûr ! ajoutai-je avec énergie.

« — Allons, bon ! cela vous ressemble bien, dit Paquebault « en riant. Voilà que vous vous portez garant d'une personne « que vous ne connaissiez pas il y a cinq minutes, et qui n'a « pas dit quatre paroles devant vous.

« — Pardon ! repris-je, je ne la connaissais pas de nom, « mais je la connaissais de vue. » Je racontai alors la petite scène dont j'avais été témoin sur l'avenue de Paris.

VIII

« Des théories ! s'écria Paquebault, toujours des théories. « C'est votre marotte, mon cher : vous faites des théories sur « tout.

« — La vôtre, notre ami, répliquai-je, est de voir des théo- « ries partout. Il ne s'agit pas de théories, mais de faits ; j'ai vu « ce que j'ai vu, et entendu ce que j'ai entendu ; et je soutiens « qu'une mère qui aime son enfant, qui sait s'en faire aimer « et obéir, qui ne le dorlote pas au moindre bobo, est capable « de faire de cet enfant un homme.

« — Oui, oui, riposta Paquebault, un homme de boudoir, « un mirliflore (on disait mirliflore en ce temps-là), un acteur « de société, un danseur agréable.

« — Je ne crois pas cela, dit ma vieille amie en secouant la tête.

« — Et moi, ajoutai-je, je suis sûr du contraire.

« — Je suis heureuse de vous l'entendre dire, reprit ma « vieille amie en m'adressant un regard de reconnaissance : « car la tâche de la pauvre enfant est plus lourde que vous ne « l'imaginez. Non seulement il faut qu'elle fasse un homme de « cet enfant, mais encore elle s'est engagée à en faire un « soldat. C'était le désir du pauvre Tiévenot, et tous ses désirs « étaient des ordres pour elle. Elle respectera celui-là, comme « on respecte la dernière volonté d'un mourant.

« — Tout cela est très bien, répliqua l'impitoyable Paque- « bault; mais, tel que la nature l'a fait, à moins de l'engager, « comme on dit, dans le régiment des généraux....

« — Si Dieu leur prête vie, répondis-je avec impatience, elle « en fera certainement un officier.

« — Peut-être même un colonel, dit Paquebault d'un ton de persiflage.

« — Peut-être même un général, m'écriai-je, poussé à bout par le persiflage de Paquebault.

« — Pourquoi pas un maréchal, pendant que vous y êtes?

« — J'ai dit général, et je me tiens à général. Sans tant de « paroles, tranchons la question à la manière anglaise; cela « doit vous aller, à vous qui donnez si fort dans l'anglomanie. « Je vous parie deux sous que ce petit Tiévenot sera général.

« — Je tiens le pari », répondit Paquebault d'un air goguenard. Et nous parlâmes d'autre chose.

IX

« Pendant plusieurs années, le futur général eut à livrer bataille contre toutes les petites et toutes les grandes maladies qui attaquent l'enfance. Paquebault aurait eu beau jeu à se moquer de moi et de mes prédictions. Mais, quoique taquin, c'était un brave homme, qui avait du cœur. Et c'était un spectacle si touchant et si triste de voir ce pauvre enfant toujours souffreteux, et cette pauvre petite mère si vaillante dans la

lutte, si patiente, si constante ; toujours en alerte, et jamais découragée. Il n'était plus question de savoir si elle ferait de son fils un général ou même un homme, mais si elle en ferait jamais un enfant de sept ans.

« L'enfant atteignit ses sept ans, grâce au dévouement admirable de la mère, qui pouvait se vanter de lui avoir donné deux fois la vie. Mais la pauvre petite, elle avait bien autre chose à faire qu'à se vanter de quoi que ce soit.

« Après les maladies vint le travail de la croissance, qui se fit avec une rapidité alarmante. Faiblesse sur faiblesse, toute occupation intellectuelle interdite, le grand air, la campagne, la mer. Avec tout cela, l'enfant n'apprenait rien.

« — Que fait-elle? que dit-elle? demandais-je souvent à ma vieille amie.

« — Elle fait son devoir. Elle dit les choses les plus sensées « du monde. Le passé est passé, il n'y faut plus songer que « pour se réjouir d'avoir tiré l'enfant des griffes de la mort. Il « est fort et beau, maintenant. Partons du point où nous « sommes, et faisons de notre mieux et tirons tout le parti « possible de ce que nous avons entre les mains. »

« Je ricanais de contentement.

X

« Il fallut aller au collège. Le nouveau venu y entra dans une classe inférieure à celle où l'appelait son âge.

« J'avais occasion de rencontrer quelquefois son professeur, en faisant les cent tours sur l'avenue de Saint-Cloud.

« — Eh bien ! et mon jeune Tiévenot, qu'en faites-vous?

« — Heu ! heu ! pas grand'chose. Doux, régulier, petit « cahier de correspondance bien tenu. Médiocre en version, « faiblot en thème. Leçons passablement sues. Tenue exem- « plaire, légèrement inerte. Un peu trop pomponné au gré de « ses camarades. Élevé par une femme, cela se voit ! »

« Je grommelais en moi-même contre ce jugement; je le trouvais sévère, sans pouvoir cependant l'accuser d'injustice.

« Mais j'évitais à présent l'avenue de Saint-Cloud.

« Un soir, à un concert, je me trouvais placé à côté du professeur. Je ne soufflai mot de mon protégé; ce fut le professeur qui me parla de lui. « C'était, dit-il, le manque d'habitude et « la timidité qui rendaient ce pauvre petit si penaud. Il sait « très bien ses leçons; il est en progrès sur toute la ligne; et « même, s'il continue de ce pas, je crois qu'il pourra franchir « une classe. On voit que sa mère s'occupe beaucoup de lui « et exerce sur lui une heureuse influence. Ce doit être une « maîtresse femme. Et puis, ses camarades l'ont adopté depuis « une petite affaire qui s'est réglée dans un coin, sur l'avenue « de Picardie. Il y a eu des coups de poing bravement donnés « et bravement reçus; après cela, échange de poignées de main, « non seulement avec l'adversaire, mais avec les témoins. On « ne remarque même plus qu'il est pomponné. Je suis censé « ignorer l'affaire, et je ne saurais l'approuver publiquement. « Mais, entre nous, je suis heureux qu'elle ait eu lieu.

« — Et moi aussi », lui dis-je en lui serrant cordialement la main.

XI

« Le lendemain, je cours chez ma vieille amie.

« — Vous ne savez pas? lui dis-je.

« — Je sais tout, me répondit-elle. Vous parlez sans doute « de l'affaire de l'avenue de Picardie?

« — Oui, et la maman le sait-elle aussi?

« — C'est elle qui me l'a racontée.

« — Et quelle est son opinion à ce sujet?

« — Dame! elle trouve ces pugilats peu distingués, naturel- « lement; et si on l'eût consultée avant la bataille, Octave ne

« se serait pas couvert de gloire et ne serait pas rentré au
« logis l'oreille déchirée et le nez endolori. Mais, puisque la
« chose a eu lieu, elle est ravie d'avoir la preuve que son
« garçon n'est pas une poule mouillée ; et puis le bonhomme
« avait l'air si enchanté d'avoir mérité l'estime et la sympathie
« de tout son petit monde ! »

« L'oreille déchirée, le nez gonflé, la veste en lambeaux, avaient d'abord épouvanté Mme Tiévenot. Elle avait questionné son fils. Et, comme son fils n'avait jamais menti de sa vie, il fut moralement contraint de dire les faits, en supprimant les noms propres. Voilà comment elle avait su la chose, qu'il aurait volontiers tenue secrète.

« Octave entra à Saint-Cyr sans l'ombre de difficulté.

« Comme les brimades de Saint-Cyr ne laissent généralement pas de traces extérieures, Mme Tiévenot les ignora toujours. C'était, je vous assure, plaisir de voir la mère et le fils se promener au Parc et sur les avenues, les jours de sortie : lui, gai et souriant, comme si tout était rose dans la vie du saint-cyrien de première année ; elle, fière de le voir déjà soldat, fière de sa belle prestance, fière d'avoir la tête de moins que lui, fière de tout ce qui concernait son fils, comme une bonne mère qu'elle était.

« Son amour-propre aurait souffert, sa tendresse se serait alarmée, si elle avait su que son beau soldat, sur l'ordre d'un ancien, s'était mis à quatre pattes le matin même, pour brouter quelques brins d'herbe entre deux pavés, et avait sué sang et eau à cirer un os de gigot ! Voilà pourquoi il ne lui disait rien de ces misères.

« Un officier distingué et résolu ne s'attarde guère dans les grades inférieurs. Il franchit vite les échelons, et les autres trouvent cela tout naturel.

« En somme, j'ai gagné mon pari. Le *Moniteur* de ce matin contient la nomination du colonel Tiévenot au grade de général de brigade. A quarante-deux ans, c'est joli, n'est-ce pas ? Le pauvre Paquebault est mort depuis vingt ans. Dieu donne paix à son âme, car c'était, après tout, un brave garçon. Je n'aurai jamais les deux sous que j'ai si loyalement gagnés ; mais, n'im-

porte, c'est moi qui ai eu raison, et voilà pourquoi vous m'avez trouvé ricanant d'aise sur le *Moniteur*. »

XII

La narration du capitaine nous avait conduits jusque dans les bois de Chaville. Le capitaine, sans ajouter un mot, se mit à attirer à lui, avec sa canne, une longue branche de noisetier au bout de laquelle pendaient des chatons qui lui faisaient envie.

« Et sa mère? » lui demandai-je.

Toujours méthodique, le capitaine paracheva l'opération qu'il avait commencée. Il avait l'air de ne pas avoir entendu ma question; mais je savais bien qu'il l'avait entendue. Quand il eut paré sa boutonnière de la belle pendeloque de chatons, il me répondit :

« Sa mère? Eh! parbleu, elle vit toujours. Il n'y a que ces petites femmes qui n'ont que le souffle pour vous vivre des quatre-vingts ans et plus. Elle doit avoir...., voyons! » Il ferma les yeux pour faire un calcul mental, et les rouvrit tout grands pour me dire : « C'est bien cela; elle a la soixantaine; vous voyez qu'elle a de la marge devant elle. La dernière fois que je l'ai vue, c'est.... Oh! voilà une touffe de chatons bien plus belle que l'autre, il faut que je l'aie; non, ne vous en mêlez pas, ou je croirai que vous me trouvez trop vieux pour faire mes affaires moi-même! »

XIII

J'attendis son bon plaisir, comme toujours; quand il eut comparé les deux touffes, en louchant un peu pour regarder en

côté celle qui était à sa boutonnière, il remplaça la première par la seconde, et reprit :

« C'est en 83. Toute la famille passait par Paris, et, ma foi! je n'ai pas résisté au désir d'aller leur serrer la main à tous. J'y suis allé à pied, bien entendu ; mais, je rougis de le dire, je suis revenu honteusement par le chemin de fer.

— Mais, capitaine, vous venez de dire : toute la famille. Est-ce que...?

— Bien sûr, qu'elle l'a marié! Voyons, à quoi pensez-vous donc? la croyez-vous femme à le vouloir garder pour elle toute seule, comme une égoïste? Oui, oui, elle l'a marié, et bien marié ; je veux dire qu'elle lui a trouvé une jolie petite femme bien avenante, et surtout sensée et raisonnable. Tiévenot était, à l'époque du mariage, un brillant chef d'escadrons; eh bien! foi d'honnête homme! je crois que la petite femme l'a épousé autant pour l'amour de sa mère que pour l'amour de lui.

« Elle ne voulait pas habiter avec eux, de crainte de les gêner. Ils n'ont rien dit d'abord, sachant bien par où ils la reprendraient. A la naissance du premier enfant, elle est accourue, sentant qu'on avait besoin d'elle. Quand elle parla de repartir, sa bru lui dit tout simplement :

« Vous le savez, maman, il faut que j'aille quelquefois dans « le monde ; alors qui est-ce qui apprendra à ce trésor à prier « le bon Dieu, soir et matin? »

« Elle n'a jamais plaisanté sur la question de prier le bon Dieu, et cette raison-là, qui en valait cent mille autres à ses yeux, l'a décidée à vivre avec ses enfants. Je les ai donc vus en 83, et j'en ai l'âme encore toute réjouie. »

XIV

Après quelques instants de silence, le capitaine reprit :

« N'importe, je remercie le Seigneur de m'avoir accordé de

longs jours, et surtout de m'avoir fait la grâce de me conserver la mémoire. On aime toujours à voir la fin d'une histoire dont le commencement vous a intéressé. Et puis, moi, en particulier, je suis content de me dire que j'ai eu raison d'avance, quarante ans en çà. Et puis encore, quand on a soixante-dix-huit ans bien sonnés, que de choses on a vues, tant vilaines que belles; parmi les belles, celle qui m'a le plus touché, c'est le spectacle d'une pauvre petite mère qui, à elle seule, par la seule force de l'amour et de la foi, a su faire de son fils un homme! »

Il était ému, j'abusai honteusement de son émotion.

« Capitaine, lui dis-je, d'où vous vient ce surnom de capitaine? »

Comme il n'était pas sur ses gardes, il me répondit naïvement :

« Tout enfant, j'avais un oncle que j'admirais beaucoup et qui était capitaine. Naturellement, ma vocation était d'être capitaine comme lui : j'en radotais. Quand on était content de moi, on m'appelait capitaine. La vocation a disparu, mais le nom est resté, voilà tout. Si nous reprenions le chemin de Versailles? » Et il ajouta, comme se parlant à lui-même : « Pauvre Paquebault! »

LES LEÇONS DE L'EXPÉRIENCE

Ils étaient là, toute une bande de moineaux, à se chauffer au soleil, sur le chaume d'un appentis. La douce chaleur les assoupissait, la grande lumière d'un glorieux soleil de juillet les forçait à cligner les yeux. De cligner les yeux à dormir, il n'y a pas loin : donc, tous dormaient, mais ils dormaient en moineaux. J'appelle dormir en moineau, avoir toujours un œil au quart entr'ouvert, afin de savoir heure par heure, minute par minute, ce qui se passe dans la cour de la ferme ; pourquoi celui-ci sort, pourquoi celle-là entre, pourquoi les chiens sont à l'attache, et pourquoi ils n'y sont pas. Curieux comme une belette, et bavard comme une pie, il faut bien que le moineau se renseigne et se munisse de sujets de conversation.

Tout à coup un cri retentit, au milieu de l'assoupissement général :

« Attention, les amis ! »

C'est un moineau de première année qui a poussé ce cri-là ; les autres moineaux de première année se dressent sur leurs pattes, les yeux grands ouverts, et crient confusément :

« Quoi ? quoi ? quoi ? »

Les vétérans de seconde, de troisième et de quatrième année ouvrent d'un cran, d'un cran seulement, l'œil de garde, mais

sans prendre la peine de se dresser sur leurs pattes. Ils aiment leurs aises et ne se dérangent jamais sur la foi d'un conscrit. Ils sont si naïfs, ces conscrits! Comme ils sont nés du printemps dernier seulement et n'ont pas, par conséquent, parcouru le cycle de l'année rustique, tout est surprise, tout est merveille pour eux, parce que chaque saison ou plutôt chaque mois amène du nouveau.

« Oh! que de blé! que de blé on nous apporte! un plein chariot de blé! reprend le conscrit. Je n'ai jamais vu tant de blé à la fois!

— Où donc? où donc? crient les autres conscrits.

— Dans la seconde cour, devant la grange! » répond le conscrit. Et il se précipite d'un grand coup d'aile dans la direction de la seconde cour.

Les autres conscrits le suivent, sans demander aux anciens ce qu'ils pensent de l'aventure. Les anciens restent en boule, les yeux tout à fait clos, se gaussant en eux-mêmes de ces béjaunes de conscrits qui n'ont jamais vu arriver à la ferme les gerbes de la moisson nouvelle.

La clameur des conscrits s'est fait entendre jusque dans les champs, et une nuée d'autres conscrits arrive à tire-d'aile, en criant :

« Quoi donc? quoi donc?... »

Mais le corps d'armée et l'arrière-garde s'arrêtent brusquement et, par prudence, se postent en observation sur les toits, sur les crêtes des murs, sur les vieux noyers de la cour.

Sur le chariot de blé il y a des moissonneurs mâles et femelles, sans compter les petits.

Qu'est-ce qu'ils font là? Est-ce qu'ils ne vont pas bientôt s'en aller?

Ces braves gens, qui ont travaillé dur et peiné de tous leurs membres, descendent lourdement du chariot et disparaissent un à un par la porte de la grande salle sombre et fraîche où les attend la soupe de la moisson, qu'ils arrosent de cidre fraîchement tiré.

Alors l'armée des conscrits se rue sur le chariot, criant,

Les autres conscrits le suivent.

piaillant, se chamaillant et faisant tomber à terre dix grains de blé pour un seul qu'ils avalent en grande hâte.

Le charretier, cependant, qui était resté en arrière pour dételer ses bêtes, sortit de l'écurie et agita ses bras en criant :

« Frou! frou! frou! »

Les moineaux se dispersent, mais pour revenir aussitôt, plus acharnés et plus bruyants.

« Ça, c'est de l'insolence », grommelle le charretier.

Alors il allonge un grandissisme coup de fouet dans le tas. Les uns, parmi les conscrits, ne sentirent que le vent de la dure et rude lambourde de cuir, mais leurs cœurs en défaillirent dans leurs poitrines de moineaux; les autres en furent meurtris et poussèrent des cris de douleur. Tous disparurent cependant avec la rapidité de l'éclair, sauf un malheureux qui avait eu les vertèbres du dos horriblement navrées. Laissé pour mort, il finit pourtant par rejoindre ses camarades.

Meurtri dans sa personne et froissé dans ses sentiments, il chercha aussitôt sur qui passer sa mauvaise humeur. Il avisa un ancien et lui dit :

« Vous nous la baillez belle, messieurs les anciens, de prétendre que l'homme est un ange de bonté; regarde mon échine, et conviens avec moi que c'est une bête féroce!

— Je n'ai jamais dit, répondit l'ancien, que l'homme fût un ange de bonté; j'ai simplement affirmé que c'est un animal utile au moineau, quand le moineau sait le prendre et qu'il se conduit décemment avec lui.

— Eh bien?

— Eh bien, est-ce se conduire décemment que de se jeter sur son chariot comme une bande de pillards, de gaspiller son blé?...

— Comment, *son* blé! Est-ce que tout le blé des champs n'appartient pas de droit aux moineaux?

— Les jeunes moineaux le disent, mais l'homme le nie. Il prétend qu'ayant peiné sur les sillons pour labourer, pour semer et pour moissonner, il est le maître du blé, fruit de son travail et de ses sueurs.

— Alors, riposta le conscrit exaspéré, le moineau n'a plus qu'à mourir de faim ; le moineau, roi de la création!

— Roi de la création! Encore une de vos idées, à vous autres jeunes gens. Quant à mourir de faim, c'est le sort qui nous attendrait tous si l'homme était une bête féroce. Car il viendra bientôt une saison que tu ne connais pas, et qu'on appelle l'hiver ; plus d'insectes dans les champs, plus de vers, plus de chenilles, plus de blé, plus de baies sur les arbres ni dans les haies. Que deviendrions-nous alors si l'homme n'existait pas? Nous nous réfugions autour de sa demeure, nous vivons de ses restes, et quelquefois de ses largesses. Il y a des hommes qui ont le cœur tendre et bon, qui s'inquiètent de nous et de nos misères, qui respectent en nous la vie, parce que la vie est un don sacré qui vient de Dieu. D'autres, comme le gros fermier Pâtureau, le maître de cette ferme, sans avoir le cœur aussi tendre, protègent le moineau parce qu'ils savent que le moineau leur est utile, qu'il défend leurs récoltes contre des millions d'ennemis invisibles pour eux et d'autant plus redoutables.

— Drôle de manière de protéger, jabota le conscrit en repliant son cou par derrière et en lissant de la pointe de son bec les plumes rebroussées de son échine endolorie.

— Ils le protègent, poursuivit le vétéran sans s'inquiéter de l'interruption, contre ses ennemis mortels, les chats et les couleuvres ; ils lui préparent des demeures commodes, où il élève sa couvée au printemps, et où il se réfugie pendant la mauvaise saison ; ils le protègent contre sa propre voracité et son imprévoyance, en l'empêchant de gaspiller et de détruire des biens qui seront la ressource de l'hiver. S'il laissait certains étourdis de ma connaissance maîtres absolus de sa récolte, il ne lui resterait pas seulement de quoi faire vivre sa famille à lui ; alors que deviendraient les moineaux, ces rois de la création?

— On trouve toujours....

— Non, on ne trouve pas toujours ; mais tu parles là de choses que tu ne connais pas. Quand un hiver aura passé sur ta tête, tu tiendras un autre langage.

— Mon dos me fait mal !

— La leçon n'en sera que plus profitable pour toi. Rien ne vaut les leçons de l'expérience.

— Mon dos me fait très grand mal !

— Eh bien ! mettons que rien ne vaut les *rudes* leçons de l'expérience. »

UN BON VIEUX PHILOSOPHE

Si le temps déplume les vieux moineaux, en revanche il infuse dans leur petite cervelle brouillonne un grain de sagesse et de philosophie. Quand il est petit, le moineau passe sa vie à manger, à piailler et à dormir. Plus tard il est absorbé par le soin de nourrir et d'établir ses enfants. Quand l'appétit s'en est allé avec les plumes, et que le moineau a payé sa dette à la patrie en élevant plusieurs générations, il occupe ses loisirs à méditer et à ruminer sur tout ce qu'il a vu et entendu depuis qu'il est au monde.

Des méditations personnelles de ces sages, réunies par la tradition en un corps de doctrines, sont nés des aphorismes qui se transmettent de génération en génération.

« De toutes les bêtes que je connais, se disait un vieux moineau, l'homme est certainement la plus bizarre et la plus incompréhensible ; car, avec elle, on ne sait jamais sur quelle patte danser.

« Quand je vois un chat, je m'envole à tire-d'aile ; car, depuis que le monde est monde, les chats ont mangé les moineaux.

« Quand je vois une chenille, je me précipite dessus sans hésiter ; car, depuis que le monde est monde, les chenilles sont destinées à servir de pâture aux moineaux.

« Quand je vois un homme, mon esprit se trouble, mes idées se confondent, les sentiments les plus contraires bouleversent mon cœur. Certain instinct me pousse à rechercher la société de cet animal utile (car on ne peut pas nier qu'il nous soit utile); mais ce désir est combattu par le souvenir de mainte aventure tragique où l'homme s'est montré le plus terrible ennemi du moineau. Qui connaît un chat connaît tous les chats ; qui connaît une chenille connaît toutes les chenilles; qui connaît un homme se tromperait cruellement s'il croyait connaître toute l'espèce. L'un est doux et clément pour les petits oiseaux, l'autre est brutal et rude. Encore, si l'on pouvait reconnaître à des signes extérieurs la nature intime et les sentiments de l'animal ! Mais c'est dans l'homme surtout que l'apparence est un leurre. On a vu l'homme de guerre, celui dont les pattes sont couleur de sang, celui qui porte sans cesse la foudre avec lui, partager son pain avec les moineaux, dans la cour de cette grande maison où on l'enferme pour le lancer à l'improviste sur l'ennemi. Que de fois, au contraire, on a vu un petit homme, ce qu'ils appellent un enfant, à qui il ne manquait que des ailes pour avoir l'air d'un ange, ramasser de durs cailloux pour les lancer à des moineaux inoffensifs ! Cruelle perplexité, puisqu'il n'y a pas de règle fixe. Cela va si loin que le même homme ne conserve pas le même plumage deux jours de suite. Cet être « ondoyant et divers » jouit de la singulière propriété d'enlever à volonté la peau de sa tête (nous dirions en langage humain sa casquette), celle de son dos (sa blouse), celle de ses pattes (ses sabots).

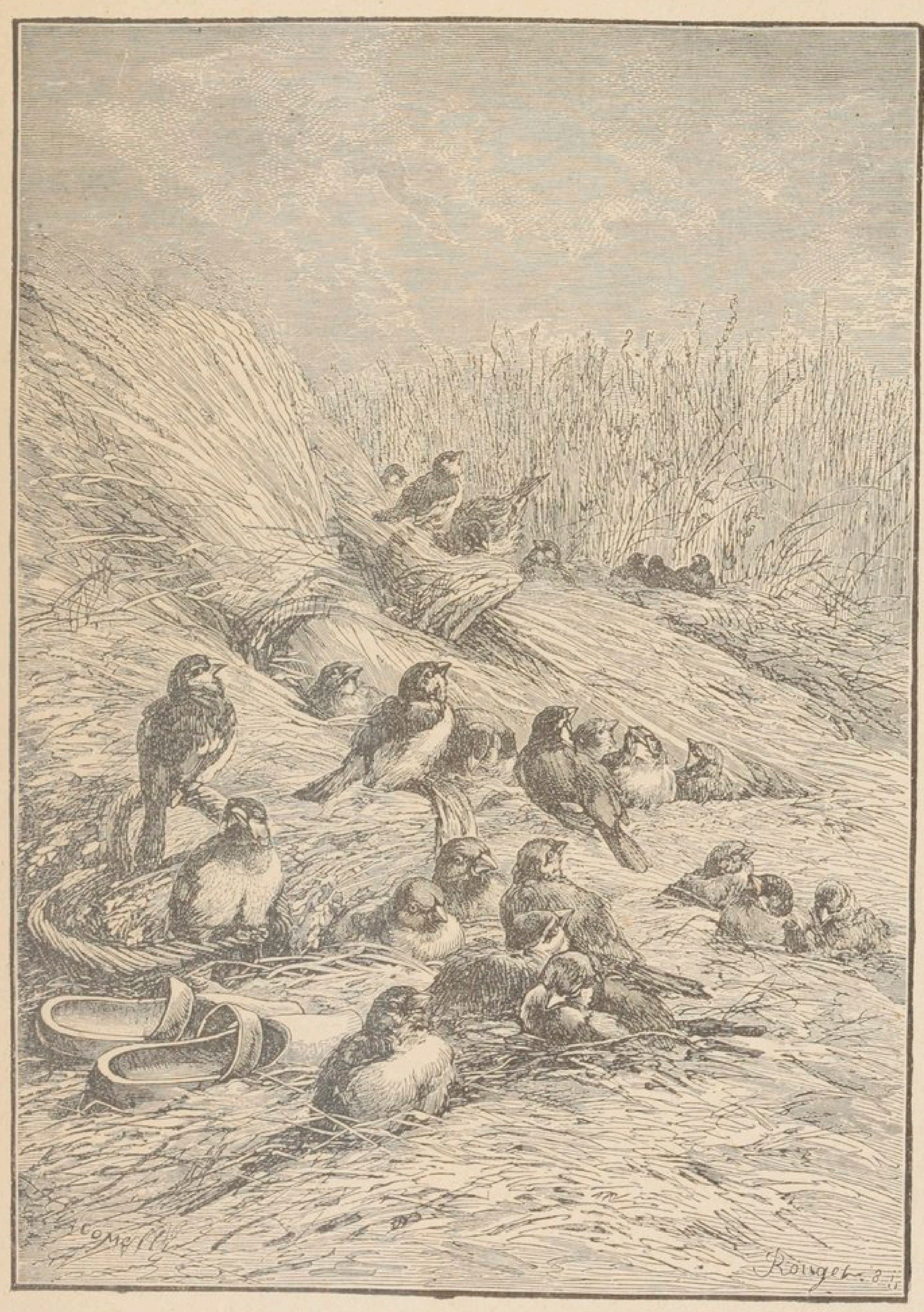
« Les choses étant ce qu'elles sont, quelle règle de conduite pouvons-nous établir pour nos enfants? Leur recommander la prudence, le tact et la discrétion. »

Notre vieux moineau bienveillant ruminait ces choses au milieu d'une bande d'étourdis, au temps de la moisson.

« Que font-ils là ? piaillaient les étourdis qui, cachés dans un antique pommier, regardaient les moissonneurs à l'œuvre.

— Ils coupent le blé, répondit le vieux sage.

— Allons voir cela de plus près, s'écrièrent les étourdis ; ce doit être drôle de voir couper le blé.



« Sont-ils jeunes! Sont-ils fous! » (Voyez p. 210.)

— Non, mes enfants, ne bougez pas ; je vous défends de bouger. *Trompette!* à qui est-ce que je parle ? »

Trompette, un jeune moineau de l'année, le plus curieux et le plus étourdi de cette bande de curieux et d'étourdis, avait déjà pris son vol dans la direction des moissonneurs. On l'appelait Trompette parce que, très petit de taille, il avait une voix formidable, formidable pour un moineau, bien entendu. Trompette, se voyant seul à désobéir, n'osa pas pousser plus loin la désobéissance. Il revint donc au pommier d'assez mauvaise grâce, en grommelant de sa voix de basse-taille :

« Pourquoi ? pourquoi ?

— Pourquoi? Je vais te le dire, mon mignon, répondit le vieux philosophe avec indulgence. S'il n'y avait dans le champ que des gens de la ferme, je serais le premier à vous dire : « Puisque vous êtes si curieux, allez donc satisfaire votre curio-« sité, car vous n'avez rien à craindre des bonnes gens d'ici ». Mais je vois parmi eux des étrangers, qu'ils ont loués pour la moisson. Ces étrangers, qui sont-ils? Ont-ils été élevés, chez eux, dans le respect de la vie des petits oiseaux? Il y en a parmi vous, mes enfants, qui pourraient nous dire ce qu'il en coûte de se fier aux gens qu'on ne connaît pas.... »

Oui, il y en avait; je ne sais pas s'il y en avait plusieurs, mais il y en avait au moins un. Et cet *un*-là, c'était justement notre ami Trompette.

Trompette s'était risqué, un certain jour de foire, jusqu'au village d'Ardentes. Juste au moment où il venait de s'élancer du haut d'un arbre pour se jeter sur un petit morceau de pain d'épice, dans la poussière du champ de foire, des gens qui jouaient au bouchon lui avaient lancé leurs palets, et un de ces palets lui avait à moitié enfoncé les côtes.

La moindre allusion à cette mésaventure le faisait toujours tomber dans une grande confusion. Quoique le vieux philosophe parlât d'une manière générale et sans citer aucun nom, Trompette baissa le bec et se mit à regarder, avec une attention affectée, une petite plaque de lichen qui faisait comme une tache d'argent sur la branche noueuse du pommier.

Cependant l'heure était arrivée où les moissonneurs s'en vont prendre leur repas et se reposer du travail passé en vue du travail à venir.

L'un d'eux, le plus âgé, redressant avec lenteur sa pauvre échine endolorie, ôta son chapeau de paille, essuya avec son vant-bras nu la sueur de son front ridé, et regarda du côté du soleil, en fermant les yeux à moitié.

« Les enfants, dit-il de sa voix cassée, voilà qu'il est l'heure! »

Un à un, les autres moissonneurs se redressèrent, laissant sur place la dernière javelle; chacun prit ses nippes, et ils s'en allèrent, à la file indienne, par un sentier étroit, qui faisait comme un sillon dans les grands blés mûrs et aboutissait à un bout de pré, sous les saules, là-bas, au bord du ruisseau.

Les moineaux trépignaient d'impatience sur les branches du pommier. A peine le dernier moissonneur avait-il quitté la place, que plusieurs voix crièrent : « On peut, à présent? »

Le philosophe fit signe qu'on pouvait, et toute la bande s'élança avec un grand frou-frou d'ailes. Seuls le philosophe et Trompette restèrent sur le pommier; le philosophe, parce qu'il était ou se croyait revenu des vanités de ce monde; Trompette, parce qu'il boudait. Tout à coup il prit son vol et rejoignit ses camarades. Peut-être craignit-il d'essuyer quelque mercuriale de la part du vieux sage; peut-être lui était-il impossible de bouder une seconde de plus contre son plaisir.

La bande joyeuse cependant parcourait la place que les hommes venaient de quitter, avec autant de curiosité et d'empressement qu'en mirent les pauvres Troyens, reclus depuis dix ans, à visiter le camp abandonné des Grecs, se disant les uns aux autres : « Tiens, c'est ici que campaient les Myrmidons, c'est là que demeuraient les Dolopes. Vois-tu pas l'emplacement de la tente du cruel Achille? »

Du haut de son pommier, le philosophe regardait les ébats et les folies de ses petits amis. Il ne songeait pas, et pour cause, à les comparer aux Troyens, mais il se disait à part lui : « Sont-ils jeunes! sont-ils fous! Et dire que j'ai été comme cela dans mon temps! »

Un des moissonneurs avait laissé derrière lui un panier vide, à moitié enfoui sous une gerbe, et ce que les moineaux appelaient la peau de ses pattes, c'est-à-dire ses sabots.

Vous figurez-vous un Troyen qui explore l'emplacement où se dressa la tente du cruel Achille, et qui crie tout à coup : « Venez tous voir le garde-manger d'Achille, les cnémides d'Achille ! »

Quelle bousculade pour voir ces reliques !

Telle fut la bousculade des moineaux quand le premier arrivé signala aux autres le panier et les sabots du bonhomme. On voulait voir, on voulait toucher, et alors on se poussait de l'aile, on se pressait du flanc, on grimpait les uns sur les autres, on criait, on se battait, oui, on se battait !

« En vérité, se dit le vieux philosophe, ces enfants sont fous ! Je soupçonne quelque machination, quelque piège tendu par un de ces étrangers suspects. Il faut que j'aille y voir de plus près. »

Au fond, il n'était pas si effrayé qu'il voulait se le faire croire à lui-même ; mais la curiosité l'aiguillonnait, le charme singulier qui attire tout moineau vers l'homme, vers les œuvres et les traces de l'homme agissait sur son cœur de moineau, et il se payait de mauvaises raisons pour s'épargner la honte de s'avouer que le moineau venait de se réveiller en lui, en dépit de ses aphorismes et de ses maximes.

Quand il se décida à s'élancer vers le danger pour le salut commun, la curiosité des jeunes était déjà satisfaite, et ils se tenaient par groupes, faisant la boule sur la bonne paille fraîchement coupée et qui sentait si bon. On s'enfonçait dans la paille, on se tassait avec volupté ; on fermait les yeux ; on se laissait pénétrer tout entier par les joyeux rayons du clair soleil ; jamais, oh non ! jamais on avait été si heureux !

Le philosophe, gravement perché sur l'anse du panier rustique, conservait, du moins extérieurement, toute la dignité qui sied à un sage. Mais, pendant qu'il regardait de tous ses yeux, et qu'il écoutait de toutes ses oreilles, les souvenirs de sa jeunesse lui revenaient en foule et gonflaient son vieux cœur d'une mélancolie qui n'était pas sans charme. Il se revoyait faisant la

boule dans la paille par une journée semblable à celle-ci. Lui et *Tête-à-l'Évent*, son ami de cœur, se querellaient pour rire : « Ma place est meilleure que la tienne. — Non, c'est moi qui suis le mieux. — Si tu dis un mot de plus, je te bouscule! » Et *Tête-à-l'Évent* l'avait bousculé, et il avait bousculé *Tête-à-l'Évent*. Et les vieux de ce temps-là riaient, il s'en souvenait bien. Alors pourquoi aurait-il honte de rire aussi, à présent qu'il était vieux? Après tout, on peut être sage sans être morose, et philosophe sans être misanthrope. « A demain les pensées sérieuses, se dit-il : il fait trop beau temps pour qu'on ne se déride pas un peu. »

Trompette justement lutinait son ami de cœur *Bat-de-l'Aile*. Le philosophe leur sourit avec indulgence. Seulement, pour qu'il ne fût pas dit que sa philosophie serait en pleine déroute, il surveilla d'un œil attentif le sentier par où devaient revenir les gens de la ferme et les étrangers suspects.

C'était, décidément, un bon vieux philosophe.

LE CHAMPION DES PETITS OISEAUX

C'était la nuit; la lune éclairait la plate campagne, qui, toute pâle, se confondait vaguement avec le ciel à l'horizon. Nous étions deux dans le vieux cabriolet de maître Justeau, maître Justeau et moi. Nous revenions de Jachères, où maître Justeau, gros cultivateur et maire de la petite commune de la Poyse, avait causé affaires administratives avec le sous-préfet, pendant que je faisais mon versement de percepteur entre les mains du receveur particulier. Au lieu de quitter Jachères à cinq heures, selon notre habitude, nous nous étions attardés pour assister à une conférence sur *les Amis de l'agriculture*.

Maître Justeau avait du bon sens et même de la finesse, mais il était obstiné et têtu. Les idées nouvelles, même les plus justes, n'entraient pas facilement dans sa tête carrée; mais, une fois entrées, elles n'en sortaient plus. Et non seulement elles n'en sortaient plus, mais le bonhomme mettait un entêtement quelquefois un peu tyrannique à les faire prévaloir autour de lui, et à les faire entrer de force dans la pratique.

Ainsi, pendant plus d'une année il avait bataillé contre le nouvel instituteur, qui recommandait à ses écoliers de respecter les petits oiseaux et leurs nids.

« Ça, des amis! disait-il un jour en montrant d'un geste menaçant une bande de moineaux qui s'étaient abattus sur sa treille. Vous allez voir, ajouta-t-il en adressant au pauvre insti-

tuteur un clin d'œil goguenard; oui, vous allez voir comment le père Justeau reçoit ces amis-là! »

Il alla décrocher son fusil, suspendu au manteau de la cheminée, dans la cuisine, revint à pas de loup, et déchargea les deux coups sur la treille : une demi-douzaine de moineaux dégringolèrent en piaillant et en se débattant, les autres disparurent.

Mais, à force de revenir à la charge, l'instituteur avait fini par le convaincre que si les moineaux prélevaient sans autorisation un tribut sur ses chasselas, ils le payaient au centuple en détruisant par millions les insectes qui s'attaquaient à ses champs de blé et à ses verger.

Une fois convaincu, maître Justeau fit volte-face sans l'ombre d'embarras. Comme maire, il prit des arrêtés pour protéger les petits oiseaux, et, comme simple particulier, il ne se gêna pas pour tirer les oreilles à tous les polissons qu'il surprenait en flagrant délit de molester les oiseaux ou de dénicher leurs nids.

« Il a raison », me dit maître Justeau en regardant la campagne d'un air rechigné.

Il, c'était le conférencier.

« Oui, reprit maître Justeau en faisant claquer sa langue pour réveiller le bidet qui avait l'air de s'endormir, il n'y a pas assez d'arbres, pas assez de haies dans ce pays-ci. Alors les petits oiseaux ne savent où se fourrer, et ils vont ailleurs. C'est *bisquant* tout de même de penser à cela. Dire qu'à trois lieues à la ronde c'est de la terre labourée, et toujours de la terre labourée, sauf ce pauvre petit bois des Milières qui est grand comme trois fois mon mouchoir. Qu'est-ce que l'on pourrait donc bien faire à ça? »

Je haussai légèrement les épaules, pour lui donner à entendre que la question était aussi embarrassante pour moi que pour lui.

Nous avions précisément à traverser le petit bois des Milières pour rentrer au bourg. Nous en approchions, et déjà il faisait une grande tache sombre sur la terre éclairée d'une vague lumière blanche.

M. le maire gardait le silence : il songeait sans doute aux voies et moyens de reboiser le pays.

J'avais les regards fixés sur la croupe du bidet, et, à l'entrée du bois, je m'amusais à regarder les taches d'ombre et de lumière que les branches d'arbres et les rayons de la lune faisaient glisser rapidement sur cette croupe rebondie. Perdu dans cette contemplation puérile, je ne songeais à rien du tout, lorsqu'une secousse brusque et inattendue me jeta violemment en arrière.

Maître Justeau avait tiré sur la bride sans crier gare, et le bidet s'était arrêté tout court.

« Qu'est-ce qu'il y a? demandai-je, subitement réveillé de ma rêverie.

— Ce qu'il y a! s'écria maître Justeau avec l'accent de la plus profonde indignation; vous n'entendez donc pas? »

Dans le silence du bois j'entendis des cris d'oiseaux. C'étaient des cris de colère, d'angoisse, d'effroi, poussés par deux oiseaux dont les voix étaient très distinctes, et, quand les voix se taisaient un instant, on entendait comme le faible gazouillement d'une nichée brusquement tirée de son sommeil enfantin.

Pas d'autre bruit que quelques bruissements de feuilles et de petites branches.

« Il y a une *vermine* en train de faire leur affaire à mes petits oiseaux! »

Ce renseignement ne m'apprenait pas grand'chose, car, sous la dénomination générale de *vermine*, maître Justeau rangeait toutes les créatures qui peuvent molester les petits oiseaux, y compris les enfants de ses administrés.

« Je vois où c'est! » reprit M. le maire après avoir prêté l'oreille.

Et il sauta lestement du cabriolet. Poussé par la curiosité, je sautai aussi à terre, et je suivis M. le maire, pendant que le bidet mâchait, pour se distraire, je ne sais quelles grandes herbes qui bordaient le petit chemin.

M. le maire, homme prudent, avait emporté son fouet. Tout à coup, comme j'étais occupé à me dépêtrer d'une ronce, je l'entendis lancer dans le silence du bois une bordée de jurons sonores.

« Ah! c'est toi! — ah! c'est toi! criait-il avec fureur. Ah! je t'y prends. Ah! je te connais bien! »

Chaque juron était accentué d'un grandissime coup de fouet. Je frémis à l'idée que M. le maire, aveuglé par son amour pour les petits oiseaux, était en train d'assommer une créature humaine.

Je me précipitai sur le théâtre de la lutte, et je ne vis rien tout d'abord. Mais un rayon de lune me montra, sur une branche où s'étalait une vive clarté, l'enroulement hideux d'un corps de couleuvre. La bête avait sans doute les reins brisés, car elle ne parvenait pas à défaire le nœud, malgré des efforts convulsifs affreux à voir. La tête et le cou, parfaitement visibles à deux ou trois pieds plus haut, se balançaient dans tous les sens ; la langue fourchue vibrait avec une vitesse folle.

Les deux oiseaux criaient encore, mais seulement par intervalles ; la couvée continuait sa mélopée enfantine.

« Il n'était que temps, me dit M. le maire ; un peu plus, cette vermine massacrait le père, la mère et les petits. Oh ! tu peux siffler, tu as ton affaire. »

En effet, la couleuvre avait « son affaire ». Les nœuds qui la retenaient à la branche se dénouèrent comme d'eux-mêmes, et l'animal, glissant sur les branches et sur les feuilles, tomba lourdement à nos pieds comme une corde qu'on a détachée.

D'un même mouvement nous reculâmes de deux pas. Il faisait sombre au pied de l'arbre, et, quoique la morsure de la couleuvre ne soit pas dangereuse, M. le maire ne se souciait pas plus que moi de faire connaissance avec les crocs de sa victime.

M. le maire alla chercher la lanterne de son cabriolet. La couleuvre, une couleuvre énorme, gisait au pied de l'arbre, sur les feuilles sèches de l'année précédente, inerte et comme paralysée à partir de l'endroit où les coups de fouet lui avaient disloqué les vertèbres ; le cou s'agitait encore, et la tête soulevée lançait des regards de fureur. Je dis des regards, il serait plus exact de dire un regard, car nous remarquâmes, en approchant la lanterne, que l'un des yeux avait été crevé d'un coup de bec.

M. le maire, à cette découverte, leva la tête vers le haut de l'arbre et cria : « Mes compliments à celui qui a fait ça ! » Et, me regardant d'un air sérieux, il ajouta : « Ça doit être la mère ».



C'étaient des cris de colère, d'angoisse, d'effroi, poussés par deux oiseaux.

Revenant à la couleuvre, il me dit : « Mais regardez-moi donc cette vermine-là ! Est-ce long, est-ce gros ! Oh ! pour devenir si gaillarde que ça, a-t-elle dû nous en manger de ces pauvres oiseaux, et de ces pauvres crapauds aussi ! car ça ne se prive pas de nous manger nos crapauds, des bêtes si utiles ! »

Ainsi parla M. le maire, grand occiseur de crapauds en sa verte jeunesse, comme il l'avouait quelquefois entre amis avec une componction risible et touchante, et grand destructeur de petits oiseaux aussi !

Mais la grâce l'avait touché, ou plutôt la raison et les chiffres l'avaient convaincu, et il adorait désormais ce qu'il avait brûlé autrefois.

« On est si bête quand on est jeune ! » disait-il quelquefois. A ce compte-là, sa jeunesse avait duré quarante-cinq ans et quelques mois.

A l'idée que cette grande couleuvre s'était accrue, engraissée et allongée aux dépens de tant de crapauds et de petits oiseaux, il fut sur le point de danser une danse de guerre, à la manière des sauvages, sur le corps de l'ennemi vaincu ; mais il se contenta d'écraser la tête de l'animal, pour mettre fin à des souffrances inutiles ; après quoi il le porta gravement dans le coffre du cabriolet.

« Il y en a, dit-il, qui mangent ces vermines-là, et qui disent que c'est bon. Lavalette en est très grand amateur, et je ne veux pas lui gâter son gibier en trépignant dessus. Ils accommodent cela comme l'anguille, et appellent cela l'*anguille des haies*. Pouah ! Mais, comme dit cet autre, chacun son goût. Puisqu'il faut appeler cela du gibier, on peut dire que c'est une belle pièce. Lavalette sera content. »

C'était un brave homme que maître Justeau, car il cherchait à faire plaisir à son voisin Lavalette ; et cependant le voisin Lavalette était le chef de l'opposition au conseil municipal.

Je restai encore quelques années comme percepteur au bourg de la Poyse. A force d'obstination, ou d'éloquence, ou de bons offices, maître Justeau avait triomphé de l'opposition, excepté sur les questions de voirie. Mais il avait obtenu des crédits suffisants pour mettre à prix la tête des couleuvres, pour faire

reboiser un terrain communal, et pour acheter un beau lot de ces nids artificiels en terre cuite, que l'on a suspendus aux pignons des maisons, en attendant que les arbres du terrain communal offrent aux petits oiseaux un abri suffisant.

AVENTURES DE DEUX OISEAUX

C'était par une de ces belles journées du commencement de l'automne qui ont, en Touraine, le doux éclat, la tiédeur et le charme des journées de printemps. Une brume diaphane tamisait la lumière d'un gai soleil qui se répandait par ondées sur la vallée de l'Indre et sur les deux bourrelets de collines parallèles qui la bordent à droite et à gauche, toutes couvertes de vignobles.

Une vaste prairie, aussi unie qu'un tapis de billard, occupe tout le fond de la vallée ; la petite rivière de l'Indre vagabonde à travers cette prairie, poussant des reconnaissances tantôt vers les coteaux de Saint-Ours, tantôt vers ceux de Beaulieu.

De la rivière partent des fossés qui aboutissent au pied des collines. Ces fossés bornent les parts des différents propriétaires de la prairie, et empêchent les bestiaux d'aller manger l'herbe d'autrui. Seulement, comme ces fossés sont à sec une partie de l'année, les propriétaires ont cru prudent d'y adjoindre des barrières rustiques. Les bestiaux tondent l'herbe des prés, sauf dans les fossés et le long des barrières, où toute la végétation des marécages se donne carrière et se développe hardiment sans être jamais molestée.

Deux amis, séduits par la beauté du jour et par la douceur

de la température, revenaient d'une longue promenade à travers les prés; pour se reposer avant de regagner la ville, ils s'étaient allongés sur l'herbe, à l'abri d'une énorme touffe de roseaux.

L'un d'eux, qui était poète, s'était couché sur le dos et regardait le ciel, sans rien dire. Le second, qui n'était pas poète, le nez en terre ou à peu près, mâchait un brin d'herbe en regardant le va-et-vient des fourmis entre les tiges des plantes.

Tout à coup deux ombres ailées traversèrent la lumière avec un léger frou-frou d'ailes; puis le frou-frou cessa : deux oiseaux venaient de se poser sur la traverse supérieure de la barrière. Les deux oiseaux, se croyant bien seuls, à l'abri de tout espionnage, s'étaient mis à leur aise et regardaient curieusement tout autour d'eux, comme frappés de la nouveauté des objets et émerveillés des beautés de la nature.

« Les animaux, dit le poète à voix basse, les oiseaux surtout, ont certainement le sens du beau.

— Ah! fit ironiquement le non-poète.

— Cela se voit dans leur pose, dans leurs regards, qui disent....

— Voyons un peu ce que disent leurs regards?

— Ils disent : Que le monde est grand ! que la lumière est douce! qu'ils sont poétiques, ces horizons estompés, indécis. Oh ! le murmure du vent dans l'herbe frissonnante! Oh! la taille svelte et élancée des roseaux !

— Tarare-pompon ! dit irrévérencieusement le non-poète.

— Leurs yeux ne disent pas cela? demanda le poète avec indignation.

— Oh ! mais non!

— Que disent-ils alors ?

— Ce qu'ils disent?

— Oui!

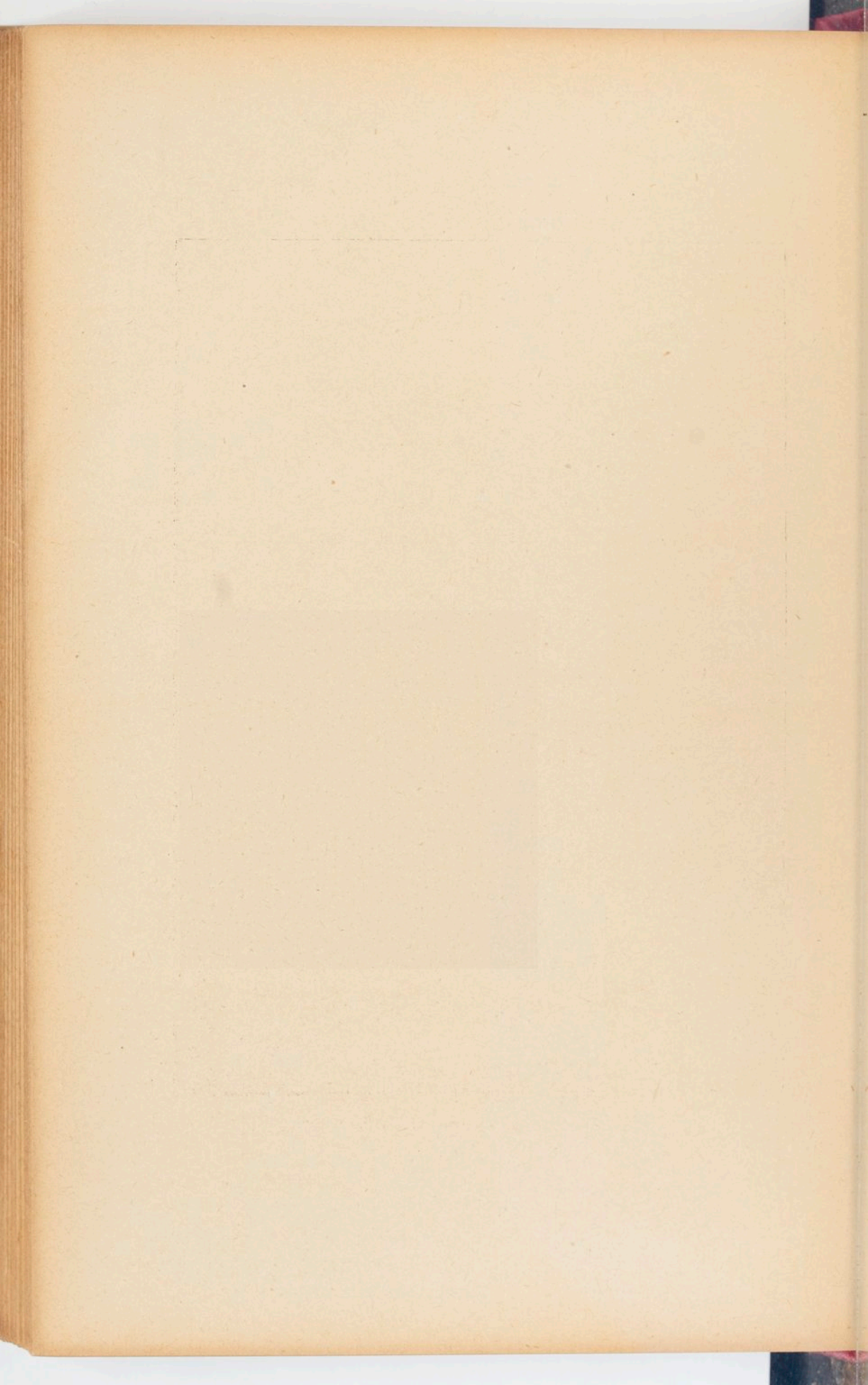
— Tu tiens à le savoir?

— J'y tiens absolument.

— Le voilà, ce qu'ils disent.... Mais, avant que j'aille plus loin, as-tu entendu tout à l'heure un bruit sourd, comme le heurt d'un maillet de bois contre une souche?



Deux oiseaux venaient de se poser sur la traverse.



— Peut-être.

— C'était la détonation d'un fusil, étouffée par la distance et par la brume. Le coup a été tiré sur le coteau de Saint-Ours, probablement dans le clos Couturier, par ce grand dadais de Couturier fils, qui....

— Te moques-tu de ton serviteur? dit le poète. Quel rapport y a-t-il entre les faits et gestes de Couturier fils et les regards évidemment extatiques de ces poétiques petites bêtes?

— Je ne me moque point de mon serviteur, répondit tranquillement le non-poète; j'établis simplement les relations de cause à effet. Les regards soi-disant extatiques de nos petites bêtes disent simplement ceci : « Oh! qu'il était bon, le raisin « muscat du clos Couturier! l'eau m'en vient encore au bec, « rien que d'y penser! Mais de quel droit et à propos de quoi, « Couturier fils est-il venu troubler notre festin? Qu'est-ce « que ce bâton magique qu'il tenait à la main? ce bâton « magique qui produit à la fois un bruit de tonnerre, une « fumée bleuâtre et des douleurs intolérables dans ma cuisse « gauche! » Remarque, fit observer le non-poète, entre parenthèses, que la petite bête numéro 1, celle qui est de notre côté, se tient accroupie sur la traverse de bois, au lieu de se dresser superbement comme l'autre. Elle a du plomb dans la patte, c'est moi qui te le dis. Chassées du clos Couturier, nos petites bêtes ont pris leur vol du côté des vignes de Beaulieu. Mais elles ont fait halte ici, à moitié chemin, en pleine prairie : 1° pour se remettre de leur panique et respirer ; 2° pour éclairer leur route. Ce n'est pas le ciel qu'elles regardent, ni la belle nature non plus, c'est le coteau de Beaulieu. Leurs yeux soi-disant extatiques expriment tout simplement le doute, l'inquiétude et un violent désir d'aller achever en paix, si possible, le festin si mal à propos interrompu par le bâton magique de Couturier fils. Où l'achèveront-elles? Dans le clos du Pressoir-lez-Beaulieu. Et pourquoi là précisément? Parce que sur tous les coteaux de Beaulieu, excepté dans le clos du Pressoir, on entend des rires et des cris de vendangeurs. Le Pressoir seul se tait : notre ami de Millet trouve que son raisin n'est pas encore assez mûr. Veux-tu parier deux sous que nos poétiques « fils de l'air »,

une fois reposés et orientés, s'envoleront tout droit vers le clos du Pressoir-lez-Beaulieu, pour s'y gorger de raisin comme de petits gourmands? »

Le poète tint le pari, et ce fut le non-poète qui gagna.

Après quoi, nos deux amis rentrèrent en ville pour faire un bout de toilette, car ils étaient invités à dîner à la villa du Pressoir.

La première personne qu'ils rencontrèrent à l'entrée du faubourg, ce fut Couturier fils. Il leur raconta qu'il venait du clos paternel ; il avait tiré sur deux rouges-gorges qui mettaient le muscat au pillage. Il ne les avait pas tués, mais il en avait touché un : il en était sûr, cette bête laissait pendre une de ses pattes en prenant son vol. Les deux voleurs s'étaient sauvés à travers la prairie, et il les avait perdus de vue.

« A quelle heure à peu près? demanda le non-poète.

— Vers les trois heures. »

Le non-poète regarda le poète avec un clignement d'yeux très significatif. L'autre fit semblant de ne pas remarquer le clignement d'yeux. Peut-être, après tout, ne le remarqua-t-il pas, car il ruminait une pièce de vers, publiée depuis dans l'*Écho de la Touraine*, sous ce titre : « Les Petits Oiseaux en extase devant l'œuvre du Créateur ».

Quand les deux invités arrivèrent à la villa du Pressoir, la première personne qu'ils virent, ce fut un jeune rustre, fils du fermier du Pressoir. Ce jeune rustre tenait à la main une grossière cage d'osier.

Le poète passa sans rien voir : il ruminait, les yeux en l'air, le huitième vers de sa pièce sur les *Petits Oiseaux*, etc. Ce huitième vers lui donnait beaucoup de mal à cause de la rime.

« Qu'est-ce que tu as là dedans? demanda le non-poète au jeune rustre.

— Des bêtes que j'ai attrapées cet après-midi dans le clos, répondit le jeune rustre. Sauf votre respect, elles étaient si soûles de raisin que je les ai prises à la main. Il y en a une qui a du sang à la patte! »

Le non-poète allongea un coup de coude dans les côtes du poète, en lui disant : « Avais-je pas raison? »

Mais le poète ne sentit pas le coup de coude et n'entendit pas les paroles du non-poète. Oh ! la rime de ce huitième vers !

Le non-poète eut pitié de lui et le laissa prendre les devants !

« Que comptes-tu faire de ces deux bêtes-là? demanda-t-il au petit rustre.

— Les manger donc ! répondit le petit rustre en ricanant.

— Vends-les-moi. Combien en demandes-tu?

— Dix sous !

— Voilà les dix sous ! »

Le rustre tendit la cage au non-poète, qui l'ouvrit aussitôt, en disant aux petites bêtes : « Allez vous faire manger ailleurs ! »

Les deux bêtes, un peu ahuries d'abord, se remirent aussitôt et ne se firent pas prier pour prendre la clef des champs.

Les *Grandes Chroniques de Touraine* disent ceci : « Au dîner, le poète fut soucieux et mangea peu, car il se voyait dans la cruelle nécessité de sacrifier à la rime la propriété de l'expression. Quant au non-poète, il dîna d'un fort grand appétit et se montra fort gai tout le restant de la soirée. Il était content, cet homme, d'avoir sauvé la vie et rendu la liberté à deux petites bêtes innocentes. »

« Quant à moi, ajoute le chroniqueur, je comprends cette joie, cet appétit et cette gaieté, étant de ceux qui ne se cachent pas d'aimer les bêtes comme leur prochain. »

Il termine par cette réflexion philosophique : « Il est beau de faire de bons vers à la louange des gens ; il est peut-être plus beau de les tirer de peine. Qui peut et sait faire les deux, celui-là, je lui tire respectueusement mon chapeau, et je lui porte envie ! »

MEA CULPA

Lisez le *Dictionnaire de Bouillet*, à l'article Tyrol. Vous y verrez, en toutes lettres, que les habitants du pays sont habiles musiciens. Moi, j'ai l'habitude de croire Bouillet sur parole. Ma déconvenue n'en fut que plus piteuse, et mon indignation plus vive, lorsque, dès mes premiers pas sur le sol tyrolien, j'entendis ce que je vais vous dire.

Il n'est pas que vous n'ayez connu, dans le cours de votre existence, quelque malheureux petit chat, à la fois anémique, enroué et rageur. Moi, j'en ai connu plusieurs, mais un surtout qui, considérant le moindre accord de piano comme une injure personnelle, émettait, aussitôt qu'on posait les doigts sur les touches, des protestations grêles, mais véhémentes. Ma sœur prétendait, il est vrai, que ce n'étaient pas des protestations, mais des tentatives musicales; et que, si Miroton avait la voix glapissante, il avait l'oreille juste. Moi, en vrai frère que j'étais, je la taquinais sur les aspirations musicales de Miroton, son favori.

O Miroton, vingt-quatre ans et trois mois après ta fin prématurée, c'est ta voix lamentable que j'entendis, et c'est ton nom que je prononçai, en approchant d'un chalet tyrolien. Ce ne pouvait pas être toi, pourtant, qui glapissais si aigrement, puisque depuis près d'un quart de siècle « la main des Par-

ques blêmes » avait clos tes yeux vairons; ce ne pouvait être quelqu'un des tiens, puisque tu étais mort sans postérité. Alors qui était-ce, ou qu'était-ce? C'était ta voix, dans tous les cas; et même ta voix, comme pour donner raison à ma sœur, si longtemps après l'époque de nos discussions enfantines, donnait les unes après les autres, avec une intonation juste, mais avec un son aigre, les notes d'une gamme chromatique ascendante. Ce n'était pas un piano qui l'accompagnait, mais un instrument du genre guitare.

En vingt enjambées je fus à la hauteur du chalet, et je regardai curieusement par la fenêtre ouverte. Voici ce que je vis.

Sur une table haute et étroite, une petite fille aux pieds nus était assise, les jambes pendantes. Son menton pressait contre sa poitrine, vers l'épaule gauche, un morceau de bois violoniforme, qui n'était ni violon ni pochette, mais que je définirais volontiers la caricature ou l'embryon préhistorique de l'instrument nommé violon. Du reste, cela avait des cordes, comme un violon, et la petite fille comprimait ces cordes des doigts de sa main gauche, pour former les notes. Quant à l'archet, ce n'était pas un archet, bien sûr; d'où j'étais, cela avait l'air d'une clef à remonter les pendules, ladite clef ayant dix fois la dimension d'une clef ordinaire. C'est en s'escrimant de cette clef sur ce sabot que la petite fille imitait avec tant de fidélité les glapissements de feu Miroton.

Je suis, par nature et par habitude, indulgent pour les jeux des enfants, même quand ils me portent sur les nerfs; mais ici l'indulgence aurait été une faiblesse coupable. Figurez-vous que cette petite masque prenait des airs inspirés de grande musicienne et semblait persuadée qu'elle tirait de son sabot des mélodies célestes. Cela dépassait toute mesure; je n'aime pas les enfants prétentieux.

Encore si cette petite peste avait été seule dans la pièce, je lui aurais pardonné son étrange manière de s'amuser, puisque, après tout, il faut bien que les enfants s'amusent à quelque chose, à condition toutefois de n'incommoder personne : ceci est une des règles les plus élémentaires de la pédagogie. Mais



Sur la table était une petite fille.

elle n'était pas seule, ses parents étaient là ; je ne parle que pour mémoire du chien de la maison, couché sous un banc.

Non seulement les parents ne priaient pas leur petite fille d'aller faire grincer son sabot dehors, mais encore ils encourageaient ses prétentions ridicules, autant qu'il était en eux. Jugez-en. Pour l'ouïr plus à son aise, la mère avait cessé de tricoter : debout derrière une chaise, les bras appuyés sur le dossier, elle écoutait de toutes ses oreilles, les yeux fixés sur le vide, avec un sourire de profonde satisfaction.

Le père, plus coupable encore (coupable au point de vue de la pédagogie, bien entendu), favorisait activement et directement les fâcheuses prétentions de sa petite fille. Assis sur un banc, en manches de chemise, le chapeau à plume retroussé sur la tête, il avait devant lui, à plat sur la table, un instrument à cordes que je définirai : une boîte longue à pans arrondis. C'était une cithare tyrolienne, sur laquelle il jouait l'accompagnement que j'avais entendu de loin. Il me tournait le dos, mais je voyais de profil son honnête figure ; tout le temps il souriait à sa petite fille d'un air d'encouragement et de béatitude.

« De deux choses l'une, me dis-je, ou ces gens sont musiciens, ou ils ne le sont pas. S'ils ne sont pas musiciens, leur indulgence s'explique, quoique je la trouve exagérée. Mais, dans cette hypothèse, il ne serait pas mauvais que quelqu'un, moi par exemple, suggérât aux éditeurs l'idée de modifier un peu le texte du *Dictionnaire de Bouillet*, dans la prochaine édition. S'ils sont musiciens, il n'y a aucune excuse à ce que je viens de voir et d'entendre. Ces gens gâtent leur enfant à plaisir, en connaissance de cause. Ils mériteraient une leçon ; mais on n'en finirait pas s'il fallait donner des leçons à tous ceux qui en méritent. Ce n'est pas mon affaire. »

J'aurais passé fièrement devant le chalet sans entrer si j'avais été bien sûr d'être dans la direction d'une certaine cascade que je cherchais inutilement depuis plusieurs heures.

J'entrai donc pour me renseigner ; la petite fille, avec l'agilité d'un chamois, sauta de la table et disparut. Le père et la mère m'accueillirent avec une franche bienveillance.

Pour les payer de la même monnaie, je cherchai quelque

chose d'aimable à leur dire, et je ne trouvai que ceci : « Vous faisiez de la musique en famille.

— Vous nous avez entendus? balbutia le brave homme en rougissant bien fort. Ça, de la musique! oh non ! c'était bien plutôt un *charivari*. Nous vous devons réparation pour vous avoir écorché les oreilles. Asseyez-vous, monsieur; femme, des rafraîchissements. Léna ! cria-t-il par une porte entr'ouverte, viens ici et apporte ton violon. »

La petite fille reparut, tenant un violon d'enfant, mais un vrai violon, celui-là.

Elle joua, accompagnée par son père, plusieurs morceaux fort originaux, et les joua avec goût.

« Va, lui dit son père après le troisième morceau, il ne faut pas ennuyer le monsieur. Va, petite. »

Malgré mes protestations, Léna disparut.

« Elle a du talent, dis-je en toute sincérité.

— Oui, c'est vrai, me répondit le père, mais cela n'a rien d'extraordinaire pour le pays; vous savez.

— O Bouillet, me dis-je en moi-même, pardonne-moi ma précipitation. *Mea culpa*, je t'ai jugé trop vite. »

Et tout haut je repris : « Vous l'enverrez peut-être au Conservatoire de Vienne?

— Oh! pas du tout, me répondit-il en secouant vivement la tête; qu'elle sache ce qu'il faut pour être agréable en société, c'est tout ce que nous désirons pour elle et pour nous. Nous ne voulons pas nous séparer d'elle, et nous trouverons bien à la marier dans le pays, sans l'envoyer courir le monde avec une boîte à violon. Elle sera plus heureuse.

— J'en suis sûr, et je vous félicite de votre sagesse. Mais si vous vouliez me permettre une question?

— Pas une, mais dix, me répondit le brave homme avec un sourire de jovialité.

— Pourquoi faites-vous ce que vous appelez vous-même des *charivaris*, lorsqu'il vous est si facile de faire de bonne musique?

— Ah! voilà! dit l'homme en riant. Explique cela à monsieur, femme: tu as la langue mieux pendue que moi. »

La jeune femme rougit, mais elle ne se fit pas prier.

« Léna est très adroite de ses mains, dit-elle; on peut dire qu'elle en fait ce qu'elle veut. C'est une bonne chose, quand on est destiné à se servir soi-même toute sa vie. C'est déjà une petite ménagère comme il y en a peu, n'est-ce pas, père? (Père fait un signe de tête, accompagné d'un large sourire.) Et non seulement elle se met au ménage, mais elle taille bien le bois, pour une enfant de son âge ; elle a des idées, et par exemple il lui est venu en tête de fabriquer un violon. Elle l'a fait tel qu'une enfant de son âge peut le faire. Vous le trouveriez laid et grossier, mais il faut songer qu'elle n'a pas encore sept ans. Nous l'avons encouragée, parce que, si plus tard elle avait la chance de réussir de ce côté-là, elle pourrait amasser une jolie dot à fabriquer des violons. Il s'en vend beaucoup dans ce pays-ci. Tout le monde est musicien, mais tout le monde n'est pas fabricant, vous comprenez, monsieur?

— Oui, je comprends.

— C'est elle qui a tout fait, sans le secours de personne. C'est elle qui a planté les chevillettes, c'est elle qui a tendu les cordes ; vous pensez bien que, une fois les cordes tendues, son idée a été de voir si le violon rendrait seulement un son. Il rend des sons très laids, mais elle les trouve beaux, et cela se comprend. Quelle joie, quand elle a vu qu'on pouvait jouer une gamme sur son violon! Je suis sûre que vous comprenez la nôtre à la voir si heureuse.

— Je comprends sa joie et je comprends la vôtre », dis-je avec d'autant plus de chaleur que je leur devais une réparation à tous.

Cette réparation, je ne pus me décider à la leur faire tout haut; il aurait fallu expliquer trop de choses, à ma confusion. Mais, tout bas, je marmottai avec ferveur : *Mea culpa! mea maxima culpa!*

Vingt ans plus tard, un orchestre viennois vint se faire entendre à Paris. Je connaissais quelqu'un qui connaissait le directeur. Je me fis présenter à lui, et je lui demandai s'il n'y avait pas quelques Tyroliennes parmi les artistes qui composaient son orchestre. Il y en avait deux : une violoncelliste et une violo-

niste. Je me fis introduire auprès de ces jeunes femmes, et je leur demandai des nouvelles de Léna Monzi. La dame au violoncelle ne la connaissait pas, étant d'une autre partie du Tyrol. La violoniste me dit que Léna et ses parents étaient en bonne santé et heureux.

« Tenez, me dit-elle, c'est Léna qui a fabriqué le violon dont je me sers. »

Je pris le violon, et j'approchai mon œil de l'une des ouïes, pour voir dans l'intérieur. « Mais, dis-je à la jeune femme, il y a sans doute erreur, le violon est signé Léna Batti.

— Batti est le nom de son mari, me dit-elle. C'est un des meilleurs luthiers de tout le Tyrol. Le jeune ménage est en train de faire fortune. Mais, pardonnez-moi, voilà que le chef d'orchestre lève son archet. Cela veut dire : « Préparez-vous ! »

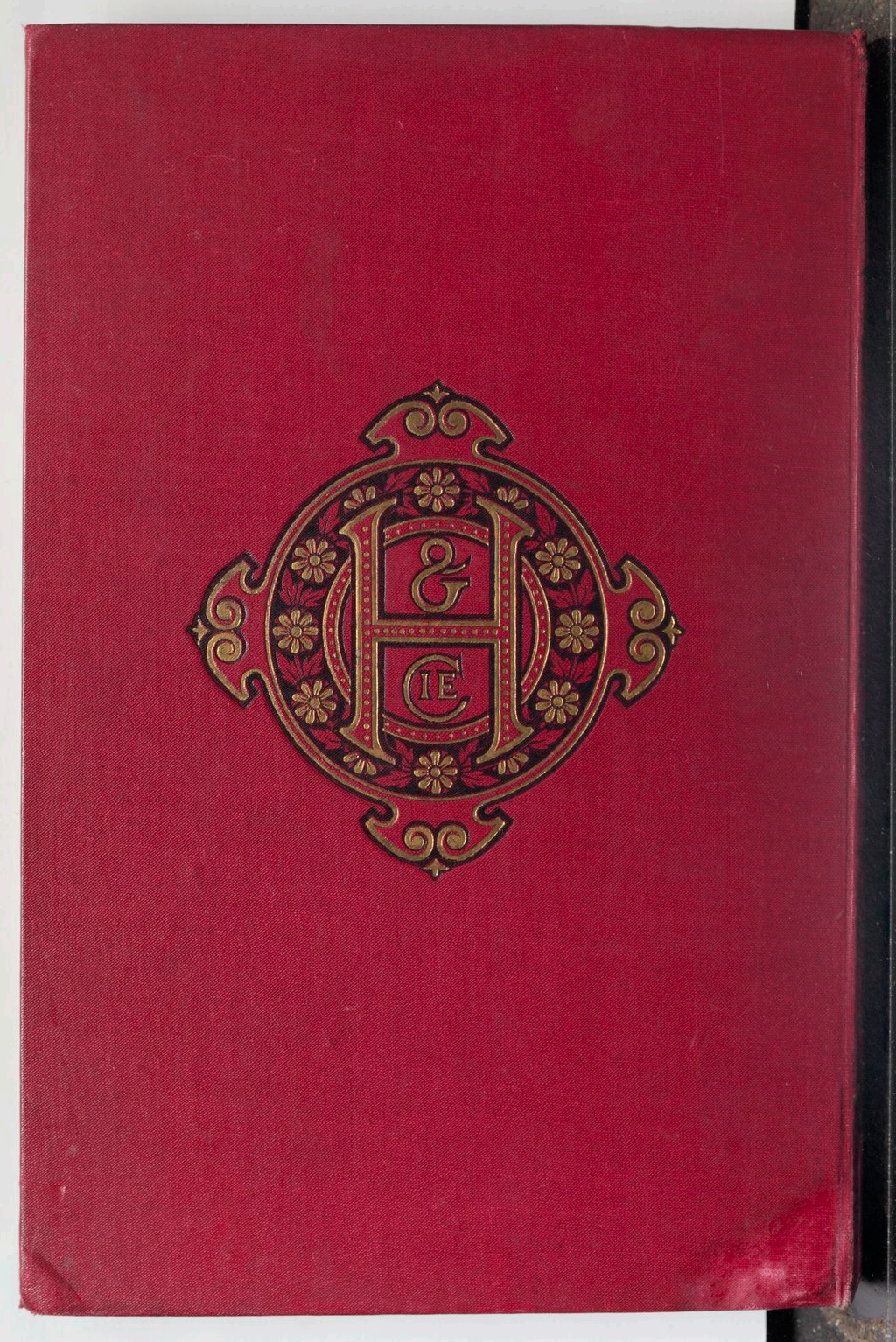
Je retournai à ma place, très heureux de ce que je venais d'apprendre. Les deux mots : *Mea culpa* me revinrent à l'esprit, et je ne pus m'empêcher de sourire. Je me les étais répétés bien des fois depuis mon fameux voyage au Tyrol. Seulement, au lieu de leur donner le sens d'une formule de contrition après une faute commise, je m'en étais fait une devise d'avertissement devant une faute à commettre. J'ai commis bien des fautes et bien des erreurs, en dépit de ma devise ; mais j'aime à croire que, sans elle, j'en aurais commis bien davantage.



FIN

TABLE DES MATIÈRES

496 03. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 6-03.


H & CIE